


Cousin
BVC

HISTOIRE

GÉNÉRALE ET PARTICULIÈRE

DE LA GRÈCE,

CONTENANT *l'origine, le progrès & la décadence des Loix, des Sciences, des Arts, des Lettres, de la Philosophie, &c.*

PRÉCÉDÉE d'une Description géographique, de Dissertations sur la Chronologie, les Mesures, la Mythologie, &c.; & terminée par le parallèle des Grecs anciens avec les Grecs modernes.

Par M. COUSIN DESPRÉAUX, de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Rouen, de celle de Villefranche & des Arcades de Rome.

TOME HUITIÈME.

Publiée par M. BURGOT, Prêtre François, Ami & Associé de l'Auteur.

À LONDRES:

De l'imprimerie de COX, FILS, et BAYLIS, Great Queen Street.

1801.





HISTOIRE
GÉNÉRALE ET PARTICULIÈRE
DE LA GRÈCE.

LIVRE TRENTIÈME.

ORIGINE des Démêlés entre les Grecs & les Perses ; Incendie de Sardes ; Bataille de Marathon.

MARCHANT d'abord dans des ténèbres épaisses, que nous écartions avec effort, nous avancions à pas lents, cherchant à saisir sur la route, les renseignements épars & rares, qui seuls

pouvoient nous empêcher de la perdre. Une foible lueur a paru : nos pas sont devenus moins timides. Plusieurs objets ont à la fois frappé nos regards ; nous les avons grouppés, nous leur avons donné de l'effet, en dissipant le merveilleux qui offusquoit la vérité, & qui la défiguroit sans cesse. Enfin, le grand jour de l'histoire luit ; notre marche est libre, la vérité éclaire les objets : le merveilleux qui fait le charme de la poésie & le désespoir de l'historien, a disparu.

Quoi ! dira-t-on, le merveilleux a disparu ! Qu'est donc la défense des Grecs contre les Perses ? Reconnoît-on la vérité dans cette multitude innombrable d'Asiatiques, qui, semblables à une nation qui s'expatrie, plutôt qu'à une armée qui vole à la conquête d'un pays, affament les contrées, dessèchent les fleuves, portent partout la terreur & la mort ?

Ce discours suppose une profonde ignorance de l'antiquité. Nous voyons l'Europe partagée en petites dominations, & nous avons peine à croire aux grandes armées : nous voyons une foible population, celle de l'antiquité nous étonne : nous voyons des mercé-

naires défendre la patrie, & les effets du patriotiſme nous paroiſſent incroyables. Ouvrons les annales du monde; elles nous offriront, dans la haute antiquité, de nombreuſes armées, même chez des nations dont le ſol avoit peu d'étendue, mais que l'agriculture vivifioit, & dont les mœurs favoriſoient la population. Celles que les Rois de Perſe vinrent enſevelir dans la Grèce, traînoient, il eſt vrai, après elles un luxe énorme; l'expédition étoit éloignée de la capitale: mais ce vaſte Empire s'étendoit juſqu'à la mer qui baignoit la Grèce; les magaſins deſtinés à les faire ſubſiſter, étoient formés dans le royaume; le rendez-vous des troupes n'étoit pas éloigné du théatre de la guerre. Dominateurs d'une multitude de fertiles provinces, les Rois de Perſe jouiſſoient de richeſſes immenſes. La colère, plus que la raiſon d'Etat, les portoit à combattre les Grecs, & la paſſion ne calcule point. Ils ne ſoupçonnoient pas qu'ils travailloient à leur ruine, en cherchant à domter des ennemis qu'ils ne ſavoient point apprécier, & qui peut-être eux-mêmes ignoroient ce qu'ils valoient.

Non, ſans doute, de tous les peuples que nous connoiſſons, il n'en eſt aucun capable de la réſiſtance que firent les Grecs. Comment ne pas la regarder comme une chimère ? Sait-on ce qu'eſt l'homme guidé par la liberté, animé par l'amour de la patrie ? Le citoyen qui la préfère à la vie même, trouve-t-il rien à redouter ? Sans cet amour, ſans la liberté qui le produiſoit, jamais la Grèce n'eût fait les prodiges qui, pour certains eſprits, mettent cette partie de ſon hiſtoire au rang des fables. Lui ſeul fit remporter aux Grecs, les victoires les plus mémorables, & les ſauva de la tyrannie.

Convaincus de leur ſupériorité, les Grecs ne furent pas ſeulement braves ; une même commotion ébranla les eſprits : tout fut grand dans la Grèce. Le feu du génie s'alluma, l'embraſement devint général ; tous les arts prirent un effort ſublime : les Grecs n'étoient plus des hommes. Bientôt, rempli des plus ſéduiſantes productions, leur pays offrit le ſpectacle de ces demeures enchantées, où leur imagination plaçoit les héros après leur mort.

Les Ioniens, les Eoliens, les Cariens & les autres nations des côtes de l'Asie-Mineure, formoient un peuple nombreux, qui, plus de 400 ans après son établissement dans ces délicieuses contrées, jouissoit encore de ses loix. Enveloppés dans les conquêtes des Lydiens, & devenus tributaires de Crésus, ils étoient passés sous la domination des Perses, au temps de Cyrus; mais, toujours pleins du desir de recouvrer leur liberté, ils n'en laissoient échapper aucune occasion. Situation de l'Asie-Mineure.

L'expédition de Darius fils d'Hystaspes, contre les Scythes, eût pu servir à leurs desseins: l'ardeur de la domination dans les chefs, les empêcha d'en profiter. Ce prince possédoit alors le puissant Empire des Perses. Pour des Souverains qui ne regardoient leurs peuples, que comme de vils troupeaux, destinés à flatter leur orgueil, à mettre le comble à leurs plaisirs & à leur gloire, cette puissance n'étoit point encore assez vaste. Darius cherchoit à l'étendre. Insensé! il ne voyoit pas que la gloire consiste, non à conquérir des peuples, mais à rendre les hommes heureux. Av. J. C. 508.

Darius s'étoit enfoncé dans les déserts

Her. l. 4. c. 98. de la Scythie ; ayant passé le Danube pour se mettre à la poursuite des Barbares, il avoit laissé aux Ioniens qui l'accompagnoient, la garde du pont sur lequel l'armée avoit traversé ce fleuve, leur permettant de retourner en leur patrie, si, après un certain temps, il n'étoit pas de retour.

Chassée par les Scythes, l'armée Perse gagnoit précipitamment les régions par où le Danube va terminer son cours. Les vainqueurs arrivèrent avant les fuyards, sur les rives du fleuve. Ils adressent la parole aux Ioniens qui se tenoient sur leurs vaisseaux, & tâchent de les engager à rompre le pont, puisque le terme prescrit par Darius est expiré, & qu'ils sont sur le point de le faire repentir de sa téméraire entreprise.

Ibid. c. 137. & 139. Miltiades, Général des Athéniens, & Souverain de la Chersonnèse de Thrace, opinoit pour qu'on se rendît aux volontés des Scythes. Ce coup hardi procuroit la liberté à toute l'Ionie : mais les petits tyrans qui désoloient cette belle contrée, étoient intéressés à ce que Darius en restât le maître. Sa puissance assuroit la leur ; elle ne seroit pas plutôt détruite, que toutes

les villes abjureroient le gouvernement d'un seul, pour reprendre celui de plusieurs. Tel fut l'avis d'Histiée, tyran de Milet; & il ne l'eut pas plutôt ouvert, que ceux même qui s'étoient rangés du parti de Miltiades, l'abandonnèrent. Cependant, pour engager les Scythes à se retirer, on feignit de condescendre à leurs desirs; on les assura que le pont seroit détruit; on en rompit même une partie en leur présence, & les Barbares se remirent à la poursuite des ennemis. Darius, assez heureux pour leur échapper, arriva de nuit sur les bords du fleuve. Histiée fait approcher ses vaisseaux, rétablit le pont; &, graces au tyran de Milet, le Roi des Perses n'emporte de la Scythie, que la honte de son expédition.

Myrcine, lieu situé sur le Strymon, avoit été le prix de la fidélité d'Histiée, & ce Prince le faisoit entourer de murailles. Mégabyze, l'un des Généraux de Darius, sentit de quelle conséquence il étoit pour son maître, que cet ouvrage ne s'achevât pas; & lorsqu'il fut arrivé à Sardes, où étoit alors le Roi de Perse, il le fit convenir de l'imprudence qu'il y auroit de

Id. l. 5. c. 23-38.

laisser à un homme tel qu'Histiée, la permission de bâtir une ville dans un pays couvert de bois propres à la construction, & rempli d'une multitude de gens de mer. La Thrace abondoit en mines d'argent: laisser aux Grecs & aux Barbares qui l'habitoient, un chef expérimenté, étoit se préparer pour la suite, des ennemis non méprisables. Mais il falloit arrêter l'entreprise du tyran de Milet, sans lui causer d'ombrage, dans la crainte de le porter à la révolte: Darius le mande, sous prétexte de lui faire part des vastes projets qu'il méditoit.

Av. J. C. 505.

Flatté de se voir appellé au Conseil du Prince, Histiée se rend promptement à Sardes. Darius l'accable d'éloges. C'est un ami prudent & fidèle, dont il ne veut plus se séparer: il faut que, sans songer désormais ni à Milet, ni à la ville qu'il bâtit en Thrace, il le suive à Suze, où devenu son commensal, son conseiller le plus intime, il sera traité avec la plus grande distinction. Le tyran de Milet part pour la capitale de l'Empire, esclave chargé d'honneurs.

Darius, en quittant Sardes, en confie le gouvernement au Satrape

Artaphernes, & celui de toute la côte à Otanès, qui soumit à la domination des Perses, les peuples de Byzance & & de Chalcédoine. Il s'empare d'Antandre, ville de la Troade, & de Lamponium. Il prend des vaisseaux dans l'île de Lesbos, & envahit celles de Lemnos & d'Imbros, habitées encore par des Pélasges. La résistance des premiers de ces insulaires, leur valut toutes sortes de mauvais traitements. Les Perses donnèrent pour chef à ceux qui survécurent au massacre, le cruel Lycarétus, frère d'un certain Méandrius, ancien tyran de Samos. Sous prétexte que les habitants avoient abandonné Darius dans son expédition de Scythie, ou même qu'ils avoient pillé l'armée lors de son retour, il faisoit jetter les uns en prison, & dépouilloit les autres de leurs biens. Ses cruautés lui attirèrent bientôt le sort réservé aux tyrans.

L'esprit de division fermentoit. Naxe étoit alors une des îles les plus fortunées; & Milet se voyoit plus florissante que jamais. On regardoit cette Ville comme l'ornement de l'Ionie. Travaillée pendant les deux générations précédentes, par des séditions &

des guerres inteſtines, elle devoit aux habitants de Paros, qu'elle appella, la bonne intelligence qui règnoit enfin dans ſes murs.

Avant de réformer le gouvernement, les Pariens parcoururent tout le territoire, & remarquèrent le petit nombre des propriétaires dont ils trouvoient les biens en bon état. De retour à la ville, ils aſſemblent le peuple, lui font part des réſultats de leurs recherches, & confient l'adminiſtration aux citoyens dont on vient de parler, jugeant que la choſe publique proſpéreroit autant entre leurs mains, que leurs affaires particulières. Ils enjoignirent aux auteurs des troubles, d'être ſoumis aux nouveaux adminiſtrateurs, & ils retournèrent à Paros, avec la douce ſatisfaction d'avoir rendu le bonheur à leurs ſemblables.

Heureux les Miléſiens, s'ils euſſent ſu conſerver le tréſor qu'on leur avoit procuré! Mais la ville de Milet étoit deſtinée à ſervir de foyer à l'embraſement qui devoit bientôt s'étendre par toute la Grèce.

Le gouvernement adopté par la plus grande partie des villes de cette contrée, préparoit de loin des révolutions,

en plongeant dans des guerres presque continuelles, les Cités les plus voisines les unes des autres, souvent même les citoyens d'une même ville. Ces divisions intestines causoient de fréquents massacres. Le parti le plus foible étoit chassé, & chaque ville avoit ses bannis.

Quelques riches particuliers de Naxe se trouvant dans ce cas, vinrent chercher un asyle à Milet, où une longue amitié les unissoit avec Histiée. Ce Prince étoit pour lors à Suze, auprès de Darius: Aristagoras, son gendre, avoit le gouvernement de Milet. La proposition que firent à ce dernier, les bannis de Naxe, de leur prêter quelques troupes pour rentrer dans leur patrie, éveilla son ambition, & lui fit entrevoir la possibilité de s'emparer lui-même de la domination de l'île. Ses troupes n'étoient pas assez nombreuses pour rétablir ses protégés à force ouverte; mais Artaphernes étoit son ami: il crut pouvoir disposer de celles qui étoient à ses ordres. Les Naxiens le pressèrent de tenter cette voie; ils se chargèrent même de tous les frais de la guerre, pensant qu'ils n'avoient qu'à se présenter devant Naxe, pour que les habitants se soumissent,

&, à leur exemple, tous les autres insulaires; car aucune des Cyclades ne reconnoissoit alors le pouvoir de Darius.

D'après ces promesses, Aristagoras se rend à Sardes, & fait part à Artaphernes de la proposition des bannis de Naxe. « Cette île n'est pas, à la vérité, » d'une grande étendue; mais elle est » voisine de l'Ionie, fertile, remplie » d'argent & d'esclaves. A la tête d'une » armée, allez rétablir ses bannis, & » réduire à l'obéissance du Roi, non- » seulement cette île, mais celles d'An- » dros, de Paros & toutes les Cyclades. » Delà, passant en Eubée, vous vous » rendrez maître, sans beaucoup de » difficultés, de cette grande & heureuse » île, qui ne le cède en rien à celle de » Cypre. Cent vaisseaux suffiront à tant » de conquêtes ». — « Je vous en » accorde deux-cents, dès que le prin- » temps sera venu » répondit Artaphernes. « La proposition que vous » faites, est avantageuse au Roi; mais il » faut obtenir son agrément avant de » rien entreprendre. »

Aristagoras retourne à Milet, comblé de joie: Artaphernes dépêche un courier à Suze; Darius donne les mains à

ce projet. Le Satrape fait équiper une flotte de 200 voiles; met sur pied une nombreuse armée, qui, sous le commandement de Mégabates, parent du Roi & le sien, doit rejoindre les troupes d'Aristagoras & les bannis de Naxe.

On appareille : la flotte semble faire route pour l'Hellespont; mais arrivée à la hauteur de Chio, Mégabates fait jetter l'ancre, prêt de cingler vers Naxe, à la faveur du vent de nord. Un jour, en faisant la revue de la flotte, il trouve un vaisseau de Mynde, sans son capitaine. Il ordonne de le chercher, le met aux fers, & lui fait passer la tête dans une des ouvertures qui reçoivent les rames.

Aristagoras indigné de ce traitement, vient trouver Mégabates, excuse l'officier, demande en vain sa liberté, & va lui-même briser ses chaînes. Les ames basses ne se vengent que par des lâchetés. Mégabates, dès la nuit même, informe les Naxiens de l'orage qui les menace. Ils se pourvoient de vivres; font réparer leurs murailles; rendent, pendant quatre mois, les efforts de l'armée inutiles, & forcent enfin les Perses de se retirer en terre ferme.

après avoir bâti une ville aux bannis de Naxe.

Av. J. C. 504.

Révolte d'Aristagoras.

Les troupes demandoient leur solde : Aristagoras ne pouvoit les satisfaire. Les discours de Mégabates tendoient à le rendre odieux. La révolte lui paroît alors le seul moyen d'éviter le ressentiment de Darius. Histiée lui-même acheva de le déterminer à secouer le joug : il ne s'étoit point mépris sur les honneurs que lui rendoit le Roi, & regardoit sa Cour comme une honorable prison, dont il ne pouvoit se délivrer qu'autant que les intérêts de l'Etat sembleroient l'appeller ailleurs. Pour faire part de ses intentions à Aristagoras, il rase la tête d'un de ses plus fidèles esclaves ; trace dessus, la conduite que doit tenir son gendre ; & lorsque les cheveux de l'esclave sont repoussés, il l'envoie à Milet. Aristagoras communique à ceux de sa faction les ordres d'Histiée ; on les accueille avec transport. En vain l'historien Hécatée tenta-t-il de le dissuader de son entreprise ; en vain lui conseilla-t-il de s'emparer au moins, des offrandes immenses dont Crésus avoit enrichi le temple des Branchides, & de s'en servir pour se rendre maître de la mer : le

parti fut pris de se révolter ouvertement. Aristagoras commence par donner la liberté à sa patrie ; il fait le même présent à toute l'Ionie. Les tyrans chassés, sont remplacés par les capitaines qui l'avoient suivi dans son expédition de Naxe. Lui-même il s'embarque, fait voile pour Lacédémone, se présente à Cléomènes, qui étoit alors un des Rois de cette Ville ; & une carte géographique à la main, il le sollicite de tenter, avec lui, la conquête de l'Asie, lui exagérant la richesse des pays qu'il lui montre, & la foiblesse des habitants. Her. l. 5. c. 49-51.

Cléomènes exige trois jours pour répondre. Ce terme expiré, il demande à Aristagoras de combien la demeure du Roi de Perse est éloignée de la » Mer Ionienne. — « De trois mois » de chemin » répond l'Asiatique ». — « Ami » reprend le Spartiate « retire-» toi avant le coucher du soleil ; tes » demandes sont déraisonnables » : & il le quitte. Aristagoras, un rameau à la main, poursuit le Roi jusques dans son palais, obtient une audience particulière, cherche à le corrompre par une offre de onze talents ; il va même jusqu'à lui en promettre cinquante.

» Retirez-vous, mon père, cet étranger » vous corrompra » s'écrie la jeune Gorgo, fille du Roi, que son enfance avoit fait laisser dans l'appartement. Le père la croit, & se retire. Le corrupteur, obligé de partir sans avoir rien obtenu, se rend à Athènes.

Ibid. c. 97. Là il fit valoir les mêmes raisonnements qu'il avoit employés à Sparte, ajoutant qu'en qualité de colonie Athénienne, Milet avoit droit d'attendre du secours des Athéniens. Le peuple étoit encore indigné de l'ordre qu'Artaphernes venoit de lui donner, de recevoir Hippias: Aristagoras prévoyoit d'ailleurs, qu'il lui seroit plus aisé de séduire la multitude, qu'un homme; & celui qui n'avoit pu abuser le seul Cléomènes, trompa

Ibid. c. 99-108. tous les Athéniens. Ils équipèrent une flotte de vingt vaisseaux, à laquelle les Erétriens de l'Eubée en joignirent cinq autres.

Incendie de Sardes. Aristagoras a enfin une armée en sa puissance: il en confie le commandement à Charopinus son frère, & à Hermophante; & tandis qu'il se tient à Milet, elle marche vers Sardes, surprend cette ville, s'en rend maîtresse, à l'exception de la citadelle, qu'Artaphernes défendoit avec des forces con-

fidérables, & du haut de laquelle il voit le maſſacre des Sardiens, & l'embraſement de leur ville: car, comme la plupart des maiſons étoient faites de roſeaux, & que celles de briques étoient couvertes des mêmes matières, un ſoldat ayant mis le feu à l'une d'elles, l'incendie devint bientôt général.

Surpris & environnés par les flammes, les Lydiens & les Perſes ſe réfugient dans la place publique, & ſur les rives du Pactole qui traverſoit la ville: ils forcent l'ennemi de leur laiſſer au moins le ſol où fut auparavant Sardes. Les Ioniens ſe retirent vers le Tmolus, & gagnent leurs vaiſſeaux à la faveur de la nuit. Inſtruits de l'embraſement de Sardes, les Perſes qui étoient au-delà du fleuve Halys, étoient accourus au ſecours des Lydiens. Ils joignent les Ioniens près d'Ephèſe, les battent & les diſperſent. Jamais il ne fut poſſible à Ariſtagoras d'engager les Athéniens à s'unir de nouveau avec lui; mais ce qu'ils venoient de faire, n'en avoit pas moins irrité le Grand Roi contr'eux.

Les Ioniens s'étoient trop avancés pour ne pas continuer: ſeuls ils veulent tenir tête à Darius. Après s'être emparés de Byzance, & de quelques autres AV. J C. 502.

villes sur l'Hellespont, ils marchent en Carie, qui fait alliance avec eux. Amathonte, la seule ville de l'île de Cypre qui refuse de prendre parti avec les rebelles, est assiégée par Onésille, qui s'étoit emparé de Salamine, après en avoir expulsé son frère.

Cependant la nouvelle de l'embrasement de la capitale de la Lydie, parvient à Suze. Darius apprend que les Ioniens & les Athéniens en sont les auteurs, & qu'Aristagoras a tout tramé. Il veut savoir qui sont les Athéniens. On l'en instruit. Alors lançant une flèche vers le ciel: « ô Jupiter » s'écrie-t-il « accorde-» moi de me venger de ce peuple ». Puis il ordonne à un de ses officiers, de lui répéter ces paroles, toutes les fois qu'il se mettroit à table; *Seigneur, souvenez-vous des Athéniens*. Il appelle ensuite Histiée, & lui témoigne quelques soupçons, que le Milésien cherche à détruire. Histiée saisit habilement la circonstance, pour lui insinuer que son absence seule a fomenté la révolte des Ioniens: sa présence rétablira le calme; il remettra entre les mains du Roi l'auteur de la révolte. Darius donne à son tour dans le piège; il permet à Histiée de retourner en Ionie, & lui enjoint

de revenir à Suze, dès qu'il se sera acquitté de sa promesse.

Le siège d'Amathonte se continuoit. Onésille ayant appris que le Perse Artybie, à la tête d'une puissante armée, vient au secours de la place, envoie des ambassadeurs dans toute l'Ionie, pour presser l'arrivée des Ioniens. Ils paroissent avec une flotte formidable. Les Perses se présentent devant Salamine, tandis que les Phéniciens, leurs alliés, doublent le cap nommé les *Clefs de Cypre*, pour se joindre à eux devant la même ville.

Les Souverains de l'île assemblent les chefs des Ioniens, & leur laissent le choix de combattre les Perses par terre, où les Phéniciens par mer. Les Ioniens répondent qu'ils ont été envoyés pour défendre cet élément, & qu'ils n'abandonneront point leurs vaisseaux. *Her. l. 5. c. 109-126.*

Déjà les Perses sont en bataille dans les plaines de Salamine. Les Rois de Cypre leur opposent les plus vaillants soldats de cette ville & de Soli : le reste des Cypriens fait tête aux alliés des Perses : Onésille se met en face d'Artybie leur général. Le signal est donné ; tous s'ébranlent, & sur la terre & sur la mer. Les Ioniens, les Samiens sur-tout

font des prodiges de valeur : les Phéniciens font vaincus.

On ne combattoit pas avec moins d'acharnement dans la plaine ; mais le tyran des Curiens, qui avoit beaucoup de troupes sous ses ordres, ayant passé du côté des ennemis, & bientôt les Salaminiens ayant imité sa trahison, le reste de l'armée est mis en fuite. Le carnage fut grand ; Artybie & Onésille perdirent la vie dans le combat ; Aristocypre, Roi de Soli, fut aussi trouvé parmi les morts.

A cette nouvelle, les Ioniens font voile pour l'Ionie. Soli fut la seule ville de Cypre qui tint ferme : les Perses ne s'en rendirent maîtres qu'après cinq mois de siège. Ainsi les Cypriens retombèrent dans la servitude, un an après en être sortis.

D'un autre côté, les Perses qui avoient marché contre les Ioniens auteurs de l'embrasement de Sardes, les ayant vaincus & repoussés dans leurs vaisseaux, avoient repris plusieurs des villes situées sur les rives de l'Hellespont. Daurisès, un des généraux, continuoit ses expéditions, lorsqu'il apprend la révolte des peuples de Carie : il marche contr'eux. Pixodare, fils de

Mausole, vouloit que l'armée des Cariens traversât le Méandre, & se mît le fleuve à dos, pour s'ôter tout moyen de fuir; mais les autres chefs préférèrent de laisser passer le Méandre aux Perses, pour qu'aucun d'eux ne pût échapper au vainqueur, supposé que la victoire se déclarât en faveur des Cariens.

Daurisès passe le fleuve, & paroît sur les rives du Marsyas qui se jette dans le premier. Le combat fut long & opiniâtre; mais enfin, contraints de céder au nombre, les Cariens lâchent pied, gagnent Labranda, & se réfugient dans le temple de Jupiter-Militaire, situé au milieu d'un grand bois de Planes.

Les Perses n'avoient perdu que deux mille hommes: dix mille de leurs ennemis étoient restés sur la place. Les Cariens flottoient entre le dessein de se rendre, & la résolution d'abandonner l'Asie, lorsque les Milésiens, suivis de leurs alliés, viennent à leur secours. Le courage renaît dans tous les cœurs: ils revolent au combat. L'action dura plus long-temps que la première: mais l'issue ne fut pas plus favorable aux Cariens; ils sont battus & mis en fuite.

Enflés par leurs victoires, les Perses croient que toutes les villes de Carie vont ouvrir leurs portes ; mais les Cariens, indignés de leur défaite, tendent à l'ennemi une embuscade sur le chemin de Mylasse : les Perses donnent dans le piège, & périssent avec leurs chefs.

Cette victoire ne mettoit pas les révoltés dans un meilleur état : la plupart des villes de l'Hellespont & de la Propontide, Clazomènes en Ionie, Cumes dans l'Eolie, étoient rentrées sous le joug. Aristagoras, désespérant de la réussite de ses desseins, s'étoit enfui dans la Thrace, accompagné de ceux qui avoient voulu s'attacher à sa fortune : il se rendit maître de Myrcine, qu'Histiée avoit fait entourer de murailles. Le génie remuant de cet homme ne lui permit pas de demeurer tranquille. Il assiégeoit une ville de Thrace, où il fut taillé en pièces avec toute sa troupe. Ainsi périt l'auteur de toutes les guerres qui vont désoler la Grèce.

Her. l. 6. c. 1-17. Cependant Histiée étoit arrivé à Sardes. Artaphernes, moins crédule que son Roi, connoissoit les intentions secrètes du Milésien : il le lui fit sentir ; il l'accusa même, en propres termes, d'avoir fait le soulier qu'Aristagoras

avoit chauffé. Hiftiée prévoyant qu'il n'y avoit pas de sûreté de demeurer à Sardes, s'échappa dès la nuit fuivante, & vint débarquer dans l'île de Chio. Les habitants, le prenant pour un efpion de Darius, le mirent en prifon : mais bientôt détrompés, ils lui rendirent la liberté.

Ennemi découvert des Perfes, moteur d'une révolte manquée, de toutes parts il ne voit que dangers. Un menfonge heureux le fauva. Il fit croire aux Ioniens que le deffein de Darius étoit de tranfplanter les Phéniciens en Ionie, & les habitants de cette fertile contrée dans la Cilicie, & qu'il avoit voulu prévenir ce malheur en les exhortant à fecouer le joug. Mais il étoit queftion d'agir, & de fe faire des partifans. Hiftiée connoiffoit l'efprit inquiet de quelques Perfes qui étoient à Sardes, & l'envie qu'ils avoient de fe révolter : il leur écrit, & charge de fes lettres, un certain Hermippe d'Atarne. Le traître les porte à Artaphernes. Le Satrape informé de tout ce qui fe trame, ordonne de rendre les lettres à leur adreffe, & de lui communiquer les réponfes. Les coupables font découverts & punis ; Sardes eft dans le trouble.

Déchu de ses espérances, Histiée se fait conduire à Milet, par les habitants de Chio. Les Miléfiens délivrés de la domination d'Aristagoras, refusent de recevoir un nouveau maître. Histiée veut s'introduire dans la Ville à la faveur de la nuit. Repoussé, blessé même à la cuisse, il est forcé de reprendre la route de Chio. Après d'inutiles efforts pour engager les habitants à lui prêter des vaisseaux, il se rend à Mytilène, en obtient huit, armés en guerre; fait voile pour Byzance, & s'empare de tous les vaisseaux qu'il rencontre dans ces parages, à l'exception de ceux qui consentent à lui obéir.

Les Perses ne s'endormoient point; & quoique la guerre languît partout ailleurs, elle se continuoit avec vigueur contre Milet. Cette expédition attiroit tous leurs soins. Une formidable armée de terre s'avançoit contre cette Ville, soutenue d'une flotte de 600 voiles, composée de Phéniciens, d'Egyptiens, de Cypriens & de Ciliciens.

Av. J. C. 498.

Ce prodigieux armement menaçoit toute l'Ionie. Il fut convenu dans l'assemblée nationale, d'opposer aux Perses une armée de terre; que les Miléfiens feroient leurs efforts pour repousser l'ennem[i]

l'ennemi de leurs murailles, mais qu'on mettroit en mer la flotte la plus nombreuse qu'il seroit possible ; qu'elle s'assembleroit en diligence, à la hauteur de Lada, petite île située vis-à-vis de Milet, & qu'on décideroit du sort de cette ville, à la vue même de ses remparts. De trois-cents cinquante-trois voiles dont étoit composée la flotte combinée, les Miléfiens, les habitants de Chio, de Lesbos & de Samos, en fournirent la plus grande partie.

Effrayés de cet appareil, les Perses désespèrent de réduire Milet, s'ils ne commencent par se rendre maîtres de la mer. La crainte d'un mauvais succès, leur faisoit aussi redouter la colère de Darius ; & ces vils esclaves, quoique supérieurs à l'ennemi, crurent ne pouvoir les vaincre, sans appeller l'intrigue à leur secours.

Les tyrans déposés par Aristagoras, & qui servoient alors dans l'armée des Perses, sont convoqués. On leur promet de les rétablir dans leurs possessions, s'ils réussissent à engager leurs anciens sujets à rentrer dans le devoir. Aussitôt que la nuit est venue, ces Princes envoient faire cette proposition à chacune des villes : elle est

rejetée ; car les Ioniens ignoroient qu'elle s'adressât à tous en général. Au reste, ces semences de trahison ne germèrent que trop dans la suite.

La flotte des Grecs Asiatiques étoit rassemblée. Tous les jours Denys, capitaine Phocéen, l'exerçoit, & accoutumoit les matelots à la manœuvre. Les Ioniens, peu faits à de si rudes travaux, succombant à la fatigue, aux ardeurs du soleil, murmurent. Enfin ils se demandent quel crime ils ont commis envers les Dieux, pour se voir réduits à de telles extrémités. Ce ne sont pas ces hommes efféminés qui doivent délivrer la Grèce des maux qu'ils lui ont attirés.

La maladie attaquoit une partie de l'armée ; l'autre la redoutoit. « Cessons » d'obéir » s'écrient-ils « & si nous » devons être esclaves, attendons plutôt la servitude dans le repos, que de » nous soumettre à tant de travaux ». Ils se retirent à l'ombre, sous des tentes qu'ils dressent dans l'île, & ne veulent plus retourner à leurs exercices précédents. Cette espèce de rebellion rappella aux Samiens, les propositions qu'Ajax, leur ancien Souverain, leur avoit faites de la part des Perses ; & ils

ne se présentèrent au combat, que la trahison dans le cœur. En effet, à peine fut-il engagé, que ces lâches mirent à la voile, &, à l'exception de dix vaisseaux, dont les pilotes refusèrent d'obéir, regagnèrent Samos. Les Lesbiens imitent les Samiens ; la meilleure partie des Ioniens ne montre pas plus de courage. Les insulaires de Chio se distinguèrent parmi ceux qui ne manquèrent, en cette journée, ni à l'honneur, ni à la patrie. Ils avoient cent vaisseaux, sur chacun desquels se trouvoient quarante citoyens d'élite. Ils se jettent avec furie à travers la flotte ennemie, se saisissent de plusieurs vaisseaux, & reprennent la route de leur île, avec perte de quelques-uns des leurs. Ils sont poursuivis par les Perses : les vaisseaux, trop endommagés dans le combat, ne pouvoient éviter de tomber entre les mains de l'ennemi ; ceux qui les montoient achèvent de les mettre hors de service, & s'en retournent par terre.

Il étoit nuit lorsqu'ils arrivèrent sur le territoire d'Ephèse, dont les citoyens célébroient alors les *Thesmophories*. A la vue d'une troupe d'hommes armés, les habitants s'imaginent que

ce sont des ravisseurs qui viennent pour enlever leurs femmes ; ils courent aux armes, fondent sur eux, & les taillent en pièces.

Denys ne s'étoit retiré du combat, qu'après s'être rendu maître de trois vaisseaux ennemis. Prévoyant que Phocée n'éviteroit pas le sort qui menaçoit toutes les villes d'Ionie, il tire droit en Phénicie, d'où, après avoir pillé quelques vaisseaux marchands, & s'être emparé d'une grosse somme d'argent, il fait voile en Sicile. Là il exerça la piraterie, respectant toutefois les Grecs, & n'attaquant que les Carthaginois & les Tyrrhéniens.

Le peuple de Samos témoigna son indignation contre ceux de ses concitoyens qui avoient pris la fuite dans le combat, & ordonna que les noms de ceux qui n'avoient point désespéré de la patrie, seroient gravés sur la pierre. Ce monument de courage & de patriotisme, se voyoit encore à Samos, dans la place publique, au temps d'Hérodote.

Ibid. c. 18-21. Maîtres de la mer, les Perses s'avancent contre Milet. Leur armée l'investit par terre ; la flotte la tient bloquée du côté de la mer. Les mines & les ma-

chines de toute espèce furent employées dans ce siège, qui finit par la prise de cette Ville, six ans après la révolte d'Aristagoras. La plupart de ses habitants furent massacrés : ceux qui échappèrent au carnage, furent conduits, avec les femmes & les enfants, prisonniers à Suses, d'où le Roi les envoya dans la ville d'Ampe, située sur la Mer Rouge. Les Perses se mirent en possession des champs voisins de Milet & de toute la plaine ; ils abandonnèrent les montagnes, aux Cariens de Pédase.

Les Athéniens, à cette nouvelle, sont dans la consternation. Entr'autres marques de douleur, ils versèrent des larmes à la représentation d'une tragédie de Phrynicus, intitulée, *la Prise de Milet*. Le Poëte, après avoir été chassé du théâtre, fut condamné à une amende, pour le punir de ce qu'il rouvroit une plaie si sensible à la nation, & ils défendirent de rejouer cette pièce.

Her. l. 6. c. 21. Strab. l. 14. p. 635. Plut. præcept. Polit. Ælian. v.-h. l. 13. c. 17.

Athènes prévoyoit les suites de la révolte de l'Ionie ; & les larmes qu'elle répandoit sur les malheurs des Milésiens, n'étoient que le prélude de celles qu'elle devoit bientôt verser sur ses propres malheurs.

La prise de Milet avoit entraîné la

Her. l. 6. c. 22-33.

soumission de la Carie : plusieurs de ses villes s'étoient rendues volontairement ; d'autres avoient cédé à la force. Ajax étoit rentré dans Samos, qui, pour prix de sa perfidie, fut de toutes les villes révoltées contre Darius, la seule dont ni les maisons, ni les temples, ne furent pas livrées aux flammes. Mais Ajax ne trouva pas tous les habitants de Samos : avant son retour, une partie des citoyens avoient quitté leur patrie, & s'étoient retirés en Sicile. Les Zancléens, peuples de cette île, desirant fonder une ville sur ce qu'on appelloit *le beau rivage*, avoient engagé les Ioniens de venir l'habiter. Les Samiens seuls avoient accepté ces propositions, avec ceux des Milésiens qui étoient échappés au sac de leur ville. Ils prirent terre chez les Locres Epizéphyriens, dans un temps où les Zancléens étoient occupés au siège d'une ville de la Sicile. Anaxilée, tyran de Rhège, ennemi de Zancle, conseille à ces Asiatiques, de s'emparer de cette ville, dénuée de ses plus braves habitants ; & les Milésiens n'eurent pas honte de dépouiller ceux à qui ils venoient demander un asyle. En vain les Zancléens tentèrent d'expulser ces traî-

tres; les Asiatiques demeurèrent maîtres de la place.

Sans doute la ruine de Milet eût terminé la guerre, si Histiée n'eût point existé. Pendant tout le temps que dura l'expédition des Perses, il avoit croisé aux environs de Byzance : mais à peine est-il informé de la prise de Milet, qu'il abandonne l'Hellespont ; & après avoir confié le soin de ce qui regardoit ces parages, à Bisaltes d'Abyde, à la tête des Lesbiens, il fait voile à Chio épuisée par des pertes réitérées, & la réduit en sa puissance ; puis ayant grossi sa troupe d'un corps nombreux d'Eoliens & d'Ioniens, il vole à Thase, & en forme le siège. Il apprend, devant cette ville, que les Phéniciens, partis de Milet, vont entrer dans l'Ionie : aussitôt il quitte Thase, & se porte à Lesbos, avec toutes ses troupes. La crainte s'empare de son armée, qu'il se voit forcé de faire passer dans la province d'Atarne. Le Perse Harpagus s'y trouvoit par hazard, avec des forces considérables : il tombe sur Histiée, à peine débarqué. Les Grecs font une longue résistance ; la cavalerie Perse les met en déroute, & le Général est entraîné dans la fuite de son armée.

Un Perse avoit le bras levé pour le frapper ; mais Histiée s'imaginant que Darius lui feroit grace, ou peut-être retenu par l'amour de la vie, s'écria, en langue Grecque, qu'il étoit Histiée de Milet. Il fut arrêté : mais Artaphernes & Harpagus, dans la crainte que leur prisonnier ne s'échappât, & ne rentrât dans la faveur du Roi, le firent mettre en croix, & envoyèrent sa tête à Darius, qui témoigna son mécontentement de ce qu'on ne le lui avoit pas remis vivant entre les mains. Il fit laver la tête de son ennemi, auquel il donna une sépulture honorable, comme aux restes d'un homme qui avoit bien mérité de l'Empire.

Le Perses alors ne font que voler de victoire en victoire. A peine la saison permettoit-elle de tenir la campagne, ils reprennent toutes les îles voisines du continent : Chio, Lesbos, Ténédos, rentrent sous le joug. En débarquant, ils enfermoient les peuples comme dans un filet. Les soldats, se tenant par la main, formoient du nord au midi, une longue chaîne qui parcouroit toute l'île, dont ils chassoient devant eux les habitants. Ils prirent aussi plusieurs villes

Ioniennes dans le continent. Les malheureux citoyens n'éprouvoient que trop alors la vérité des menaces que leur avoient fait les Perses. La jeunesse la plus florissante perdoit, sous un infame rasoir, les marques de la virilité : les plus belles Grecques furent réservées aux plaisirs du Monarque; les villes & les temples devinrent la proie des flammes.

Tout le continent, situé à la droite de l'Hellespont, étoit soumis à Darius. L'armée navale part de l'Ionie, pour réduire en sa puissance les pays situés à la gauche de cette mer. Une multitude de villes de la Thrace, cèdent au torrent. Les Byzantins & les Chalcédoniens effrayés, sans attendre l'arrivée des Phéniciens, abandonnent leur ville, & vont bâtir Mésambrie plus avant sur le Pont-Euxin. Leurs anciennes demeures sont livrées aux flammes. Proconnèse, Attace subissent le même sort. Les ennemis reviennent dans la Chersonnèse en achever la conquête : toutes ses villes, à l'exception de Cardie, tombent en leur pouvoir.

La Chersonnèse reconnoissoit alors pour Souverain, Miltiades fils de Cimon. Cette presqu'île avoit été autrefois Ibid. c. 34. 41.

gouvernée par un autre Miltiades, fils de Cypsèle, qui s'en étoit emparé d'une façon assez particulière.

Vexés par les Absinthiens, les Dolonces, peuples de Thrace qui occupoient cette Chersonnèse, avoient député leurs Rois à Delphes. La Pythie leur ordonna d'engager le premier qui leur offriroit l'hospitalité, après qu'ils seroient sortis du temple, de conduire chez eux une colonie. Les Dolonces traversèrent la Phocide & la Béotie, sans que personne leur offrît un asyle. Ils tournèrent leurs pas vers Athènes, qui obéissoit alors à Pisistrate. Miltiades étoit considéré dans cette ville; il tiroit son origine d'Eaque & d'Egine. Sa famille étoit devenue Athénienne, depuis l'établissement de Philée, fils d'Ajax, à Athènes.

Le fils de Cypsèle étant un jour dans le vestibule de sa maison, apperçoit les Dolonces: leur habillement étranger le frappe; il les appelle & les accueille. Les Thraces, par reconnoissance, lui font part de l'Oracle dont ils sont porteurs, & le pressent de se rendre aux décrets du Dieu. Miltiades étoit porté à les suivre; le joug de Pisistrate lui pesoit, & l'offre des Dolonces lui sem-

étoit attrayante : mais il voulut auparavant, savoir d'Apollon même, quelle conduite il devoit tenir. La Pythie lui réitéra les volontés du Dieu ; & l'Athénien, accompagné des Dolonces & de tous ceux de ses concitoyens qui voulurent le suivre, se rendit dans la Chersonnèse, dont il fut reconnu Roi.

Son premier soin fut de bâtir une muraille dans l'Isthme, depuis Cardie jusqu'à Pactye, pour interdire toute communication par terre aux Absinthiens. La largeur de cet isthme est de 36 stades ; & la Chersonnèse, depuis cet endroit, en a 420 de longueur. Sans inquiétude du côté des Absinthiens, Miltiades déclare la guerre aux peuples de Lampsaque. Il tombe dans une embuscade, & est fait prisonnier. Crésus, uni avec Miltiades par les liens de l'amitié, fit menacer les Lampsaciens de les hacher *comme des pins*, s'ils ne relâchoient le Prince de la Chersonnèse. Ils ne comprenoient point le sens de cette menace. Un des anciens de la ville leur rappella, que, de tous les arbres, le pin est le seul qui, lorsqu'il est coupé, ne pousse point de rejetons, mais qu'il meurt entièrement. Les Lamp-

faciens entendirent ce terrible discours ; Miltiades fut renvoyé.

Ce Prince mourut sans postérité. Il laissa ses richesses & son trône à Stésagoras, fils de Cimon, son frère de mère. Ses sujets établirent en son honneur, des sacrifices, des courses de chevaux, & des jeux gymniques, dont l'entrée étoit interdite aux habitants de Lampsaque. C'étoit empêcher qu'on oubliât qu'ils avoient vaincu leur héros.

Quoi qu'il en soit, la guerre continua contre Lampsaque. Stésagoras fut tué au milieu du Prytanée, par un homme qui se disoit fugitif, mais qui, dans le fait, étoit son plus violent ennemi.

Informés de la mort de Stésagoras, qui n'avoit point d'enfants, les Pisistratides envoient dans la Chersonnèse, Miltiades, frère de ce Prince, pour se mettre à la tête des affaires. A peine est-il arrivé, qu'il se renferme dans son palais, comme pour pleurer Stésagoras. Les principaux du pays viennent prendre part à sa feinte douleur : ils sont arrêtés. Miltiades soudoie cinq-cents auxiliaires, & se fortifie de l'alliance d'Olorus, Roi de Thrace, par son mariage avec Hégésipyle, fille de ce Prince.

Le règne de Miltiades ne fut pas tranquille : il n'avoit gouverné que trois ans, lorsqu'il fut contraint de s'enfuir, pour se soustraire aux Scythes-Nomades, qui, à l'instigation de Darius, étoient déjà sur ses frontières : mais, lorsque les Barbares se furent retirés, les Dolonces le rétablirent.

Ayant appris que les Phéniciens s'étoient emparés de Ténédos, il part de Cardie avec cinq vaisseaux chargés de ses effets les plus précieux, & prend la route d'Athènes : mais, attaqué par la flotte Phénicienne, il s'échappe avec quatre de ses vaisseaux, dans l'île d'Imbros. Le cinquième, commandé par Métiochus, son fils aîné (*a*), tomba au pouvoir des ennemis.

Les Phéniciens apprenant ce qu'il étoit, crurent ne pouvoir faire un présent plus agréable au Roi de Perse. En effet, son père étoit un de ceux qui avoient conseillé de rompre le pont que Darius avoit jeté sur le Danube. Mais ce Prince accueillit le fils de son

---

(*a*) D'une autre femme que la fille du Roi de Thrace.

ennemi : il lui donna des biens, une maison ; lui fit même épouser une femme de sa nation, & ses enfants furent réputés Perses. Quant à Miltiades, il eut le bonheur de gagner Athènes.

Av. J. C. 496. Her. l. 6. c. 42-45. Tandis qu'Artaphernes assuroit ses conquêtes, imposoit un tribut aux Ioniens, & divisoit leur pays par parasanges, Darius méditoit toujours une entreprise sur l'Europe. Il avoit rappellé ses premiers Généraux, pour leur substituer Mardonius, qui, chef d'une armée de terre & d'une flotte, entra d'abord en Ionie. Pour attacher les peuples aux intérêts des Perses, il chassoit les tyrans des villes, & rétablissoit partout la Démocratie.

Arrivé sur l'Hellespont, il fait traverser cette mer à ses troupes, & dirige sa route vers Erétrie & Athènes, dont la réduction étoit le principal desir de Darius ; mais il vouloit aussi soumettre le plus grand nombre des places qui se trouvoient sur sa route.

La flotte s'étoit emparée de Rhodes, tandis que l'armée de terre attaquoit les provinces de la Macédoine, qui ne reconnoissoient pas encore la domination du Roi de Perse. Ces commen-

temens avoient été heureux ; mais en côtoyant le mont Athos, la flotte accueillie d'une tempête violente, perdit trois-cents vaisseaux, & plus de vingt mille hommes. Peu de temps après, les Bryges, peuples de Thrace, fondirent pendant la nuit, sur l'armée campée dans la Macédoine, & la mirent en déroute. Quoique blessé dans l'action, Mardonius rallia ses troupes, & ne quitta la contrée, qu'après l'avoir subjuguée. Cependant les deux pertes qu'il avoit essuyées, l'empêchèrent de suivre sa victoire ; il revint en Asie, avec les débris de sa flotte & le reste de son armée.

Cet échec, qui étonna un Prince accoutumé à vaincre, n'étoit que le prélude des humiliations qu'il devoit éprouver en Europe. La conquête de la Grèce fut résolue. Sans cesse le Roi avoit Athènes présente à la mémoire ; il soupiroit après le moment qui l'en rendroit maître. Hippias, pour s'ouvrir le chemin à la tyrannie, exagéroit les injures que le Grand Roi en avoit reçues. Darius faisoit construire de toutes parts des vaisseaux de guerre & de transport. Dans la vue de diminuer le nombre de ses ennemis, & de sonder la disposition *Ibid. c. 48-50.*

des différents peuples de la Grèce, à son égard, il dépêcha des hérauts pour leur demander la *terre & l'eau*. Plusieurs villes du continent lui donnèrent cette marque de soumission; les Insulaires, Egine même se couvrirent de cette honte.

Av. J. C. 491.

Athènes frémit à cette nouvelle. Elle regarde les Eginètes comme des traîtres, qui ne se sont joints aux Perses, que pour lui déclarer la guerre. Elle avertit les Lacédémoniens de cette démarche. Cléomènes vole à Egine, résolu de punir les chefs de la révolte. Tout est dans le tumulte. Un des citoyens de cette île accuse le Roi de Sparte de s'être laissé corrompre par l'argent d'Athènes, & d'agir contre le vœu de ses concitoyens, puisqu'autrement, il ne feroit point venu sans son collègue: c'étoit ce même Démarate dont nous avons parlé dans l'époque précédente, & qui, sous main, ameutoit les Eginètes. Cléomènes fut obligé de se retirer, mais la vengeance dans le cœur.

Ibid. c. 64-90. Résolu de perdre Démarate, il lui reprocha d'avoir fait anciennement retirer, de devant Eleusis, l'armée des Lacédémoniens; &, tout récemment,

d'avoir traversé ses desseins sur une île qui étoit d'intelligence avec les ennemis de la Grèce. Ces accusations ne tendoient à rien moins, qu'à précipiter du trône, un collègue odieux : mais il fallut faire jouer encore de plus secrets ressorts. La naissance illégitime de ce Prince aidoit au dessein qu'on avoit de le perdre : il n'étoit pas difficile de trouver quelqu'un qui lui disputât la couronne.

Leutychidès, de la même famille que lui, & dont il avoit ravi la maîtresse pour en faire sa femme, étoit son ennemi mortel. Cléomènes promet le sceptre à Leutychidès. Ce dernier réveille les soupçons sur la naissance de Démarate, soutient qu'il n'est point fils d'Ariston, allègue en preuve le serment de ce Roi, en apprenant sa naissance, & l'appuie du témoignage des Ephores, qui l'avoient entendu de la bouche d'Ariston même. Les esprits sont émus : chacun avoit des partisans ; l'affaire étoit douteuse ; Delphes pouvoit seule éclaircir le mystère. L'argent de Cléomènes rendit la Pythie savante. Il avoit gagné un certain Cobon, homme de grande autorité dans la ville de Delphes, qui persuada

la Prêtresse, nommée Périalle, d'être favorable à Cléomènes; & Démarate, déclaré illégitime, fut déposé, & remplacé par Leutychidès. Quelque temps après, la fourberie fut découverte, la Pythie dégradée, & Cobon contraint de fuir.

Démarate vivoit en simple particulier dans la ville dont il avoit été roi; &, peut-être, y auroit-il fini ses jours, si son lâche successeur ne se fût avisé de joindre la raillerie à ses autres torts. Démarate présidoit aux jeux gymniques de la jeunesse: Leutychidès lui envoie demander par dérision, comment on se trouvoit de la Magistrature qu'il exerçoit, après avoir règné. Démarate se contenta de répondre qu'il avoit éprouvé l'une & l'autre, & que son rival ne savoit ni l'un ni l'autre: mais outré de l'insulte, « cette demande » ajouta-t-il « sera pour » les Lacédémoniens, la cause de grandes » infortunes, ou d'un grand bonheur. » A l'instant il sort du théatre, la tête voilée, rentre chez lui, immole un bœuf à Jupiter, fait venir sa mère, & lui mettant entre les mains les entrailles de la victime, il la conjure, par Jupiter & les autres Dieux, de lui nommer son père.

« Mon fils » lui dit-elle « je vais
» vous inſtruire de la vérité. La troi-
» ſième nuit après mon mariage, s'offrit
» à moi l'ombre d'un homme parfaite-
» ment ſemblable à Ariſton, & qui,
» après m'avoir donné des marques de
» ſon amour, me quitta, m'ayant mis
» ſur la tête, les couronnes qu'il portoit.
» Peu après, Ariſton revient : étonné
» de me voir en cet état, il m'en de-
» mande la cauſe. Je lui réponds, que
» c'eſt à lui que je dois cette parure : il
» le nie ; je le lui jure, & lui raconte ce
» qui vient de m'arriver. Raſſuré par
» mes ſerments, le Roi ſoupçonne quel-
» que choſe de divin dans cette aventure.
» En effet, on découvrit que ces cou-
» ronnes avoient été tirées du tombeau
» du héros Aſtrobace, voiſin du palais.
» Ainſi, mon fils, vous êtes fils du
» héros ou d'Ariſton ; car vous fûtes
» conçu cette nuit même. Quant à la
» parole d'Ariſton, que vos ennemis
» vous reprochent, ce fut ſon igno-
» rance qui la lui fit proférer. Les femmes
» accouchent au neuvième mois & au
» ſeptième ; toutes n'atteignent pas le
» dixième : vous êtes né au ſeptième.
» Ariſton reconnut bientôt après ſon
» imprudence. Calmez donc vos inquié-

» tudes. Et quant au Muletier, qu'on a,
» dites-vous, eu la bassesse de vous don-
» ner pour père, c'est à l'épouse de Leu-
» tychidès, & aux femmes de ceux qui
» débitent de pareilles infamies, qu'il
» appartient d'engendrer des enfants
» d'un homme de cette espèce. »

Si jusqu'alors il étoit resté à Démarate quelqu'espoir de prouver qu'il étoit fils d'Ariston, le discours de la Reine dût le lui faire perdre. Il présuma, sans doute, que si cette histoire avoit quelque fondement, le fantôme n'étoit autre que le premier mari de sa mère; &, malgré la tendresse qu'il avoit toujours témoignée à sa patrie, il se détermina à se retirer chez le peuple qui en alloit devenir le plus cruel ennemi. Il feint de vouloir consulter l'Oracle de Delphes, se munit des provisions nécessaires pour le voyage, & prend le chemin de l'Elide.

Les Lacédémoniens soupçonnant son dessein, se mirent à sa poursuite. Ils l'atteignirent dans l'île de Zacynthe; mais, les habitants n'ayant pas voulu leur permettre de l'emmener, il se retira chez Darius, dont il devoit attendre un accueil favorable dans les circonstances présentes. En effet, il fut magnifiquement reçu par le Roi de Perse, qui

lui assigna des terres & des villes pour sa subsistance.

Toutes les menées de Cléomènes, pour détrôner son collègue, avoient laissé aux Eginètes le temps de respirer. Enfin il marcha contr'eux, accompagné de Leutychidès. Ibid. c. 73-84.

Les Eginètes n'étant pas assez forts pour résister, se rendirent à discrétion. Cléomènes se contenta d'enlever dix de leurs principaux citoyens, qu'il mit entre les mains des Athéniens, ennemis déclarés de ces Insulaires.

Après cette expédition, Cléomènes, qui redoutoit les Spartiates, instruits de la fraude dont il s'étoit servi contre Démarate, s'enfuit en Thessalie. L'ardeur de se venger le ramène bientôt en Arcadie. Il engage les habitants à prendre sa défense, & leur fait promettre de ne jamais l'abandonner. Ce serment ne suffisoit pas pour le rassurer: afin de le rendre inviolable, il vouloit conduire les principaux de la nation à Nonacris, pour les faire jurer par les eaux du Styx.

On apprit bientôt à Sparte, la rage dont étoit animé Cléomènes, & tout ce qu'elle lui inspiroit pour assurer sa vengeance. Les Lacédémoniens préfé-

rèrent, à des troubles longs & fâcheux, de le remettre sur le trône: mais il n'en jouit pas long-temps; car il tomba dans une espèce de manie dont il avoit déjà eu des attaques, & qui le rendit si furieux, qu'on fut contraint de le lier. Un jour que tous ses gardes étoient sortis, excepté un seul, il le força de lui donner son épée, s'en perça, & expira sur l'heure: digne fin d'un Prince dont la mémoire fut en horreur dans toute la Grèce. On la regarda, en général, comme la punition du crime qu'il avoit commis, en corrompant la Pythie. Les Argiens y virent celle de son manque de foi envers plusieurs de leurs concitoyens.

En effet, ce Prince, prêt à faire la guerre à ces peuples, avoit été consulter l'Oracle, qui lui avoit promis la prise d'Argos. Les Argiens apprennent que le Roi de Sparte est sur leurs terres: ils marchent à sa rencontre, & campent assez près de l'armée ennemie. Un certain Oracle les faisoit défier de quelque surprise. Pour s'en garantir, ils prennent le parti d'écouter tout ce que le héraut des Lacédémoniens annonceroit à l'armée, & de faire la même chose.

Cléomènes s'étant apperçu que les Argiens n'obéissoient pas moins à ses ordres, que ses propres soldats, ordonne aux derniers, au lieu de se mettre à table, quand le héraut l'annonceroit, de prendre les armes, & de marcher à l'ennemi. Les Argiens, surpris au milieu de leur repas, sont taillés en pièces : ceux qui survivent à cette défaite, se réfugient dans un bois voisin. Jusqu'ici, cette ruse n'avoit rien de contraire aux loix de l'honneur & de la guerre : celle qui le rendit maître des Argiens retirés dans le bois, le couvrit d'opprobre. Il demande à quelques transfuges le nom de ces malheureux, & les envoie appeller l'un après l'autre, sous promesse de les renvoyer libres, en payant deux mines par tête : rançon ordinaire des habitants du Péloponnèse.

Déjà cinquante Argiens, qui s'étoient rendus sur la parole du Roi, avoient été mis à mort, sans que ceux de leurs compagnons restés dans le bois, pussent, à cause de son épaisseur, être témoins de ce massacre : mais l'un d'eux étant monté sur un arbre, découvrit ce qui se passoit ; & comme tous refusent alors de sortir, le bois, par ordre du barbare, est livré aux flammes.

Tandis qu'elles le consument, il demande à quel Dieu il est consacré ? « Au Dieu Argos » répond un déserteur. — « Apollon » s'écrie alors le Roi en gémissant « tu m'as trompé, en m'assurant que je prendrois » Argos. Ton Oracle, je le prévois, » est accompli ». Il renvoie à Sparte la meilleure partie de ses troupes ; &, accompagné de mille hommes d'élite, il va au temple de Junon, dans le dessein de lui faire un sacrifice. Le Pontife veut s'y opposer, par la raison qu'il n'est pas permis aux étrangers d'y sacrifier. Cléomènes ordonne à ses esclaves de l'arracher du temple, le fait fouetter, sacrifie, & retourne à Lacédémone. Cité au tribunal des Ephores, & accusé de s'être laissé corrompre par l'argent des Argiens, pour ne point s'emparer de leur ville, qu'il lui étoit aisé de réduire en sa puissance ; il se justifia. Cet échec avoit dépeuplé tellement Argos d'hommes libres, que les esclaves prirent la conduite des affaires : ils exercèrent les magistratures, jusqu'à ce qu'ils furent enfin dépossédés par les enfants des premiers.

Les Argiens regardoient donc l'impiété de Cléomènes envers leurs concitoyens,

toyens, comme la cause de son malheur. Les Athéniens l'imputoient au pillage du temple d'Eleusis ; mais les Lacédémoniens n'y voyoient rien de surnaturel. Ils racontoient que, depuis la guerre entreprise par Darius contre les Scythes-Nomades, ces peuples, tourmentés du desir de se venger, avoient envoyé des ambassadeurs aux Spartiates, pour les engager à seconder leurs efforts. Cléomènes avoit beaucoup fréquenté les ambassadeurs Scythes, & c'est en leur compagnie qu'il avoit pris des leçons d'intempérance : le vin seul, assuroit-on, le rendoit furieux.

Les Eginètes n'eurent pas plutôt appris la mort de Cléomènes, qu'ils portèrent à Sparte, des plaintes contre Leutychidès. On les jugea fondées, & un décret ordonna que ce Prince seroit livré aux Eginètes, pour leur tenir lieu de ceux de leurs concitoyens qui étoient retenus à Athènes. Les députés se disposoient à l'emmener, lorsqu'un Spartiate, homme de considération, les arrêtant ; « que » prétendez-vous faire » leur dit-il ? « emmener un Roi de Sparte ? Si la » colère a fait prononcer un tel arrêt par » ses concitoyens, prenez garde, en

Her. l. 6. c. 85-93.

» l'exécutant, que votre pays n'en » devienne la victime ». Le Spartiate avoit raison ; les Eginètes le comprirent, & se désistèrent : mais ils obtinrent que le Roi les accompagneroit à Athènes, pour solliciter avec eux la restitution des dix principaux citoyens d'Egine, qui étoient dans cette Ville.

Les Athéniens tergiversèrent : ils prétendirent qu'ayant reçu ce dépôt des deux Rois, ils ne pouvoient le remettre qu'aux deux Rois. Leutychidès, au lieu d'insister sur les principes du droit naturel, leur rapporta fort au long, l'histoire d'un Lacédémonien, nommé Glaucus, qui vivoit trois générations avant lui. Ce Glaucus avoit la réputation d'être l'homme de son temps le plus attaché aux principes de la probité & de la justice. La renommée avoit publié ses vertus jusques dans l'Asie-Mineure. Un riche particulier de Milet, considérant les révolutions auxquelles étoit exposée l'Ionie, réalisa la moitié de son bien, & en apporta l'argent à Lacédémone, où il le mit en dépôt chez Glaucus. Le Lacédémonien donna au Milésien une marque, à la représentation de laquelle il reconnoî-

ttoit la personne à qui il faudroit restituer le dépôt. Long-temps après, les enfants du Milésien, munis de la marque dont on étoit convenu, viennent à Lacédémone redemander le bien de leur père. Glaucus feint de ne pas savoir de quoi on veut lui parler. Cependant un remords le prend; il leur dit que, s'il se rappelle qu'il ait reçu ce qu'on lui demande, il le rendra, & il les prie de revenir dans quatre mois.

Son dessein étoit, pendant ce temps, d'aller à Delphes. Le Spartiate va consulter le Dieu, pour savoir, si, étant cité en justice, il devoit jurer qu'il n'avoit pas reçu le dépôt. La Pythie fit cette réponse: « Glaucus, fils d'Epicydes, il » t'est plus avantageux, pour le présent, » de jurer & de t'approprier cet argent: » jure, puisque l'homme juste n'est pas » moins sujet à la mort que l'injuste: » mais sache que le parjure a un fils qui » n'a point de nom, qui, sans pieds & » sans mains, court avec une vîtesse in- » croyable, & qu'en peu de temps il » renverse la maison, & fait périr la » postérité de celui qui s'est rendu cou- » pable d'un faux serment; qu'au con- » traire, la maison du juste & sa postéri- » té seront comblées de biens ». Glaucus

alors pria le Dieu de lui pardonner ; mais la Pythie lui repliqua « qu'il n'é- » toit aucune différence entre faire un » crime, & chercher à en rendre le Dieu » complice ». Cependant le Lacédémonien rendit le dépôt : mais, dit Leutychidès, en terminant son discours, la famille de Glaucus est entièrement éteinte : il ne reste à Sparte, aucun vestige de sa postérité.

Cette histoire eût pu faire impression dans une autre bouche que celle d'un Leutychidès. Les Athéniens n'en tinrent aucun compte ; & les Eginètes retournèrent dans leur île, non sans desir de vengeance.

L'occasion se présenta bientôt de l'effectuer : ils interceptèrent le vaisseau qui alloit à Délos, suivant la coutume annuelle qu'on observoit depuis Thésée, & firent prisonniers quelques citoyens d'Athènes qui s'y trouvoient. Irrités de cette insulte, les Athéniens, secondés des Corinthiens, arment une flotte de soixante-dix voiles, & machinent une trahison avec Nicodrome d'Egine, qui souleva une partie du peuple, & s'empara de la *vieille Ville*. Mais les Athéniens n'étant point arrivés à temps pour seconder les efforts du

traître, le projet échoua; & Nicodrome avec quelques factieux, contraints de prendre la fuite, vinrent s'établir à Sunium, que les Athéniens leur cédèrent, & d'où, par la suite, ils firent de fréquentes courses sur les Eginètes, qu'ils allèrent même piller jusques dans leur île. Cependant il y eut quelqu'action entre les deux flottes. Les Eginètes eurent du dessous dans un premier combat; mais ayant reçu du renfort, ils en hazardèrent un second, où ils furent plus heureux.

C'est à toutes ces divisions intestines, qui paroissoient favorables au dessein de l'ennemi commun, que la Grèce dût son salut. Elles forcèrent les Athéniens de s'occuper de la marine; & quels services la nation eût-elle pu en attendre, si leur ambition ne les eût rendus dominateurs de la mer!

La mort du collègue de Cléomènes vengea aussi bientôt l'infortuné Démarate. Leutychidès faisoit la guerre en Thessalie: il se laissa tenter par l'argent des ennemis. Surpris, tenant encore en main les preuves de son infamie, il fut cité en justice; mais il s'enfuit de Sparte. Sa maison fut rasée. Il mourut à Tégée, où il avoit trouvé une retraite. *Ibid. c. 71. 72.*

Ce Prince avoit eu un fils nommé Zeuxidame, qui mourut avant son père. Leutychidès, après l'avoir perdu, avoit épousé une autre femme, de laquelle il n'eut qu'une fille, nommée Lampito. Elle épousa Archidame, fils de Zeuxidame, & par conséquent petit-fils de Leutychidès.

Ibid. c. 94. Le mauvais succès des armes de Darius, ne l'avoit point rebuté. L'ambition des Pisistratides, les avertissements répétés de l'officier chargé de lui rappeller le souvenir d'Athènes, & plus encore, la manière avec laquelle les Athéniens & les Spartiates avoient reçu ses hérauts, donnoient une nouvelle force à ses ressentiments. Les uns avoient précipité ceux qui leur étoient venus demander la terre & l'eau, dans une fosse; les autres, dans un puits, en leur disant d'y prendre ce que leur Roi demandoit.

Id. l. 7. *c.* 133-137.

Les Lacédémoniens cependant reconnurent par la suite, qu'ils avoient violé le droit des gens, en faisant ainsi mourir des ambassadeurs. Long-temps les entrailles des victimes ne leur annoncèrent rien d'heureux; & ils desiroient trouver des citoyens assez généreux, pour se dévouer au salut public. Enfin

Sperthiès & Bulis, Spartiates distingués par leur naissance & leurs richesses, s'offrirent d'aller à la Cour de Suses, expier le meurtre des hérauts de Darius.

Ces deux victimes destinées à la mort, rencontrèrent Hydarnes, gouverneur de la côte maritime de l'Asie, qui les reçut avec magnificence. Il leur demanda pourquoi ils montroient tant d'aversion à entrer dans l'alliance du Roi, qui ne manqueroit pas de les combler d'honneurs & de biens, s'ils se rendoient à lui. « Hydarnes » lui répondirent les généreux Spartiates « ces » conseils conviennent mieux à ta con» dition qu'à la nôtre ; tu as éprouvé » l'une, mais tu ignores le prix de la » liberté : si tu le connoissois, tu nous » exciterois à la défendre, non-seule» ment à coups de lances, mais à coups » de haches. »

Ils comparurent devant le Roi. Xercès étoit alors sur le trône. Vainement les gardes leur ordonnèrent de se prosterner ; vainement ils cherchèrent à leur faire baisser la tête ; ils dirent qu'ils n'avoient point coutume d'adorer un homme, & qu'ils n'étoient point venus pour cela. Puis s'adressant à

Xercès : « Sparte nous envoie recevoir » la peine dûe au meurtre de tes ambassadeurs ». Touché de cette grandeur d'ame, le Roi leur répondit « je ne veux » pas ressembler à vos concitoyens : » en faisant mourir mes hérauts, ils » ont violé le droit des gens ; je ne » commettrai point une action que je » leur reproche, &, par la mort de » deux hommes, je n'absoudrai point » les Lacédémoniens, du crime qu'ils » ont fait en commun » : il les renvoya dans leur patrie.

Av. J. C. 490. Expédition de Datis en Grèce. *Her. l. 6. c. 94-124.*

Darius avoit levé une armée formidable (*a*), dont il confia le commandement à Datis & à Artaphernes, avec ordre de ravager les territoires d'Athènes & d'Erétrie, & de lui en amener les prisonniers (*b*).

L'armée campa en Cilicie, dans une

(*a*) Elle étoit composée de 600,000 hommes, (*Just. l. 2. c. 9.*) Selon Cornelius-Nepos, (*in Miltiad.*) les Perses qui combattirent à Marathon, étoient au nombre de 200,000 hommes d'infanterie, & de 10,000 de cavalerie.

(*b*) Le fond de ce récit est tiré d'Hérodote : les Auteurs à qui nous devons d'autres faits, sont cités vis-à-vis.

plaine voisine de la mer, où la flotte vint la joindre. On prit la route de Samos : les troupes s'y embarquèrent sur six-cents trirèmes, sans compter les vaisseaux plats qui portoient la cavalerie. La crainte du mont Athos les força de faire voile à travers les îles : il leur restoit d'ailleurs à s'emparer de Naxe. A leur approche, les habitants s'enfuirent dans les montagnes ; la ville & les temples furent brûlés, & tout ce qu'on put prendre de Naxiens fut réduit en servitude.

Jamais la Grèce ne s'étoit vu menacée d'un tel danger. Les habitants de Délos se méfiant de la protection du Dieu révéré dans leur île, se retirèrent en celle de Ténos. Le Général leur fit dire que l'intention du Roi, ni la sienne, n'étoient point de maltraiter le peuple, ni de ravager les lieux qui avoient vu naître deux Divinités, & qu'ils pouvoient revenir cultiver en paix leurs terres. Il fit voile vers Erétrie, s'empara des autres îles, où il levoit des troupes, & prenoit en otage les enfants des insulaires.

Enfin les Perses descendent en Eubée. Les habitants de Caryste refusent de donner des otages, & de fournir des

troupes contre leurs voisins. Leurs champs sont ravagés, la ville est prise; Erétrie tremble. Cette capitale avoit secouru les Ioniens révoltés contre Darius : elle envoie demander du secours aux Athéniens, qui lui font passer quatre mille hommes. Ce renfort ne suffisoit pas pour rassurer les lâches Erétriens: les uns vouloient, qu'abandonnant la place, on se réfugiât dans les montagnes; d'autres machinoient des trahisons. Un des premiers de la ville, Eschines, voyant la tournure que prenoient les affaires, conseilla aux Athéniens de ne point s'exposer inutilement, & ils se retirèrent dans Orope.

Cependant Erétrie est assiégée. Attaquée vivement, elle est défendue de même. Pendant six jours, les habitants soutiennent vigoureusement le siège; le septième elle est livrée aux Perses, par deux citoyens des plus considérables. Selon les ordres de Darius, tous les habitants sont mis aux fers; les temples deviennent la proie des flammes.

De si rapides succès donnoient de flatteuses espérances aux Perses; ils croient voler à la prise d'Athènes comme à celle de tant de villes, & la flotte fait voile sur les côtes de l'Attique : elles

font ravagées; Hippias conduit les Perses à Marathon.

L'ennemi n'étoit plus qu'à dix milles d'Athènes. Cette ville fameuse étoit dans le trouble ; mais elle ne perdit point courage. Ce moment est le plus glorieux pour ses citoyens, qui n'ayant point encore éprouvé ce qu'ils valoient, osèrent assez bien présumer d'eux-mêmes, pour tenter de résister aux forces du Grand Roi, & vouloir combattre avant de se rendre. Ils prennent les armes, nomment dix Généraux ; &, prêts à se mettre en marche, ils dépêchent à Sparte le courier Phidippides, pour conjurer la République de venir au secours d'Athènes, dans une circonstance qui alloit décider du salut de la Grèce entière. Phidippides sortit d'Athènes avant le départ des Généraux, & arriva le 9[e] de la lune à Sparte. Les Lacédémoniens sentirent la nécessité d'un prompt secours; mais une loi religieuse, & dont l'infraction eût attiré la colère des Dieux, défendoit de commencer une entreprise militaire avant la pleine lune : ils se crurent donc obligés de différer jusqu'à ce jour à se mettre en campagne.

Nep. in Miltiad.

Les Athéniens n'attendirent pas la

jonction des Spartiates. Resserrés entre une montagne, la mer & le marais de Marathon, les Perses ne pouvoient ni s'étendre, ni faire agir leur cavalerie. Miltiades étoit au nombre des dix chefs que s'étoient choisi les Athéniens. L'armée, y compris mille Platéens, étoit composée de dix mille hommes. Chacun des dix Généraux commandoit un jour : partage d'autorité qui ne pouvoit être que nuisible. L'incertitude règnoit dans le conseil de guerre : les uns vouloient qu'on donnât bataille ; les autres trouvoient de la témérité à exposer dix mille hommes contre une aussi formidable armée que celle des Perses. C'étoit cependant le seul moyen de sauver la ville. L'ame des habitants renfermés dans leurs murs, se feroit abattue ; la vue de l'ennemi pouvoit leur enflammer le courage, & une heureuse audace devoit seule arracher Athènes au sort qui la menaçoit.

Plut. in Aristid. Cet avis étoit celui de Miltiades & d'Aristides : il falloit y amener Callimaque, à qui la charge de Polémarque donnoit une voix égale à celle des Généraux. Miltiades va le trouver. « La » servitude & la liberté d'Athènes » lui dit-il « sont entre tes mains ; tu peux

» te placer aujourd'hui auprès d'Harmo-
» dius & d'Ariſtogiton. Jamais la Répu-
» blique ne s'eſt trouvée dans une pareille
» extrémité. Si nous ſuccombons, juge
» quel traitement nous prépare Hippias.
» Si nous ſommes vainqueurs, Athènes
» peut devenir la première ville de la
» Grèce. Deux opinions partagent le
» Conſeil. Les uns veulent combattre;
» les autres regardent comme plus pru-
» dent de nous tenir renfermés dans nos
» murs. Si nous préférons ce dernier
» parti, je crains quelque diſſenſion
» qui nous oblige de nous rendre aux
» Mèdes. En combattant avant que les
» Athéniens perdent courage, nous
» pouvons, à l'aide des Dieux, rem-
» porter la victoire. Tout dépend de
» toi : ſi tu te ranges de mon parti,
» ta patrie eſt libre; ſinon, tu éprou-
» veras tous les maux contraires aux
» biens que je t'annonce. »

Frappé du diſcours de Miltiades, le Polémarque changea d'opinion, & le combat fut réſolu. Quand le jour où Ariſtides devoit commander fut arrivé, il remit le commandement à ſon collègue. L'exemple de cet homme vertueux entraîna le reſte des Généraux, qui, aſſez bons patriotes pour ſe trou-

ver, heureux d'obéir au chef le plus expérimenté, voulurent être entiérement à ses ordres.

Bataille de Marathon.

Miltiades eut la délicatesse d'attendre, pour décider du sort d'Athènes, que le jour où il devoit commander fût venu. Le petit nombre de ses troupes ne lui permettoit pas de donner à son armée beaucoup de profondeur, & en même-temps un front d'une étendue proportionnée à celui de l'ennemi : il s'adossa donc à une montagne pour n'être point enveloppé. Callimaque, en sa qualité de Polémarque, conduisoit l'aile droite, formée des tribus Athéniennes, rangées selon leur ordre. Les Platéens étoient à la gauche ; & c'est depuis ce temps, que, dans les sacrifices & l'assemblée qui se faisoit tous les cinq ans, le héraut prioit conjointement pour les peuples d'Athènes, & pour ceux de Platées.

Plut. in Aristid. Nep. in Miltiad.

L'armée Athénienne étoit foible au centre, composé des tribus Léontide & Antiochide, à la tête desquelles étoient Aristides & Thémistocles. Les ailes, extrêmement fortes, étoient en outre défendues par des arbres, qui empêchoient la cavalerie de les prendre en flanc.

Datis, malgré les avantages de la disposition de l'armée Athénienne, plein de confiance dans le nombre de ses troupes, & voulant prévenir l'arrivée des Lacédémoniens, range en bataille cent mille hommes d'infanterie, & dix mille de cavalerie. Les troupes n'attendent plus que le signal du combat.

Les Athéniens étoient à huit stades de l'armée des Perses (*a*). Le sacrifice est achevé; ils s'ébranlent, & viennent, en courant, pour charger l'ennemi, qui les voyant sans cavalerie, & sans être soutenus par des archers, crut que le désespoir les avoit rendus insensés.

Ainsi couroient, contre les Mèdes,

(*a*) Dans la manière ordinaire d'évaluer le stade, ce seroient mille pas, & hors la portée de la vue. Quoique l'action des Athéniens fût une chose surprenante, il faut cependant que ces huit stades fussent assez courts, pour que des hommes armés & disposés en phalange, pussent faire ce chemin en marchant très-vîte, sans rompre leurs rangs. Dans l'hypothèse de Fréret, les huit stades formeroient une distance de quatre-cents quatre-vingts pas; &, quoique grande, des troupes bien disciplinées, & composées d'hommes exercés à la course, pouvoient la parcourir sans rompre leurs rangs.

les braves Athéniens, tandis que dans la Grèce, on n'osoit pas même regarder leurs habits sans frayeur, & que leur nom seul causoit l'épouvante. Les Athéniens firent des prodiges de valeur. Le combat fut long : le centre de l'armée fut enfoncé par les Perses & les Saces, qui poursuivirent fort avant les fuyards. Il n'en étoit pas de même aux ailes : les Athéniens & les Platéens avoient le dessus ; &, sans s'amuser à poursuivre ceux qu'ils venoient de mettre en déroute, les deux ailes se replièrent, & vinrent attaquer ceux des Perses qui avoient poursuivi les fuyards du centre.

Pausf. l. 1. c. 32. La victoire est aux Grecs : les Perses en déroute abandonnent le camp, & fuient vers le rivage ; un grand nombre périt dans le marais. Les Grecs les poussèrent jusques dans leurs vaisseaux : ils leur en prirent sept, & mirent le feu à plusieurs autres. Callimaque avoit été tué, après s'être couvert de gloire ; plusieurs autres capitaines eurent le même sort. Il n'est pas permis de passer sous silence, ce qu'on rapporte de Cy-

Just. l. 2. c. 9. négire. Cet Athénien, déjà illustré par mille belles actions, vouloit empêcher un vaisseau chargé de Perses, de se remettre en mer. De la main droite il

tâchoit de le retenir sur le rivage, on la lui coupe : il le saisit de la gauche, qu'il perd incontinent ; enfin il le prend avec les dents, & y meurt attaché. Le nombre des morts monta, du côté des Perses, à 6400 : les Athéniens ne perdirent que 192 hommes. L'auteur de tant de troubles, Hippias, périt dans cette journée : d'autres assurent qu'il s'échappa, & qu'il alla mourir misérablement à Lemnos. *Suid.*

Les Perses étoient vaincus ; mais ils ne fuyoient pas. Au lieu de prendre le chemin des îles pour regagner l'Asie, ils vouloient doubler le cap Sunium, & surprendre Athènes avant que ses habitants pussent la secourir. Les Généraux pénétrèrent leur dessein : ils laissent Aristides avec quelques troupes à la garde du butin, volent à la ville avec neuf tribus, & y arrivent le jour même. Après la bataille, on avoit montré du haut de la place, un bouclier, comme un signal qui invitoit l'armée navale des Perses à venir s'en rendre maîtresse. Le bruit couroit que les Alcméonides étoient auteurs de cette trahison : mais quelle apparence que ses libérateurs eussent voulu la livrer aux Perses? *Plut. in Aristid.*

La flotte ennemie parut le jour même à la hauteur de Phalère. Heureusement pour la Grèce, une violente tempête en dispersa les vaisseaux. Forcé de renoncer au projet d'une nouvelle descente, Datis se hâta de regagner les côtes de l'Asie, honteux d'avoir manqué son expédition, & conduisant avec lui, à Suses, les malheureux Erétriens. Darius, en les voyant, sentit expirer sa colère. Il se contenta de les reléguer dans un lieu de la Cissie, appellé Andérica, éloigné de deux-cents dix stades de Suses. L'éloignement de la flotte laissoit respirer Athènes : mais les Perses pouvoient avoir relâché derrière les îles, pour y attendre une occasion favorable. Ce ne fut qu'après quelques jours, que la sécurité fut entièrement rétablie.

Cependant les Spartiates, au nombre de deux mille, s'étoient mis en marche aussitôt après la pleine lune. Ils avoient une telle impatience de joindre l'ennemi, que le troisième jour de leur départ, ils entrèrent sur le territoire d'Athènes. La défaite des Barbares avoit rendu leur secours inutile ; mais ils voulurent aller sur le champ de bataille, pour y voir, du moins après leur mort,

ces Perses si fameux par la conquête de l'Asie : ils reprirent ensuite la route de Sparte.

Quel moment d'ivresse pour les Athéniens ! quelle joie ils dûrent éprouver au milieu de pareils triomphes ! Une poignée de citoyens avoit chassé les dominateurs de l'Asie : dès-lors il ne fut plus possible de tenir le peuple en bride ; Marathon fut le germe de tous les héros & de tous les talents que nous allons voir éclorre. Aristides & Thémistocles avoient donné une preuve irrésistible de leur mérite, & un gage prématuré de ce que la patrie devoit attendre d'eux. Le premier, laissé seul avec sa tribu sur le champ de bataille, n'avoit pas trompé la bonne opinion qu'on avoit conçue de lui. L'or & l'argent étoient semés dans le camp des Perses. Les tentes, les vaisseaux dont on s'étoit emparé, étoient remplis d'habillements magnifiques, de meubles précieux, de richesses innombrables. Aristides les vit sans être tenté de s'en rien approprier : il écarta ceux qu'elles auroient pu éblouir. Cependant il ne put empêcher que certaines personnes ne s'enrichissent considérablement ; entr'autres, Callias, porte-flambeau de

Plut. in Aristid.

Cérès. Un Perse l'ayant rencontré dans un lieu écarté, & le prenant, sans doute, pour un Roi, à sa longue chevelure, & au bandeau qui lui ceignoit le front, se prosterna devant lui ; &, pour le toucher, lui montra un puits où l'on avoit jeté une grande quantité d'or. Le cruel Athénien tue le Perse, & s'empare du trésor. Ses descendants en eurent le surnom de *Laccoplutes* (a), que leur donnèrent les Poëtes comiques.

Plut. adv. Herodot. Les Athéniens, avant le combat, avoient promis d'immoler à Proserpine, autant de chèvres sauvages qu'ils auroient tué de Perses. Après la victoire, l'accomplissement littéral de ce vœu leur parut impossible. Le nombre des morts étoit trop considérable ; il étoit d'ailleurs incertain (*b*). Ils supplièrent donc la Déesse d'agréer un sacrifice annuel de cinq-cents de ces animaux. Un décret solemnel ordonna que chaque année, les députés d'Athènes, joints à ceux de Platées, se rendroient en pompe au bourg d'Agra, le 6 du mois *Boëdro-*

(*a*) Riches du Puits.

(*b*) JUSTIN (*l.* 2. *c.* 9.) prétend qu'il étoit de deux-cents mille.

mion, pour y offrir le ſacrifice d'actions de graces, en mémoire de la journée de Marathon.

Athènes devoit à Miltiades ſon ſalut & ſa gloire : les arts s'empreſsèrent d'en éterniſer le ſouvenir. Parmi le butin trouvé dans le camp des Perſes, étoit un bloc de marbre, qu'ils avoient apporté pour un uſage bien différent, ſans doute, de celui auquel il fut employé : il ſervit à faire la ſtatue du vainqueur.

Pour tranſmettre à la poſtérité, un monument de la valeur de ſes concitoyens, la République fit venir de Thaſe, le célèbre Polygnote, qui peignit la bataille ſi glorieuſe pour les Athéniens. Miltiades y paroiſſoit à la tête des dix Généraux, exhortant les ſoldats à faire leur devoir. Ce tableau fut placé au *Pœcile* (c), portique ainſi nommé de la variété de ſes peintures, deſtiné à recevoir les ſtatues des héros, & l'hiſtoire des grands évènements.

Plin. l. 35. c. 9.

Nep. in Miltiad.

Les plaines de Marathon offroient auſſi des marques de la victoire des

Pauſ. l. 1. c. 32.

(c) Ποικίλος, *varius*.

Grecs. Là se voyoit la sépulture des braves Athéniens qui périrent dans le combat. Sur leur tombeau, on avoit élevé des colonnes, où étoient gravés les noms, les tribus, les exploits de ces illustres morts. Les Platéens avoient un monument en cet endroit; les esclaves même partagèrent cet honneur : ils furent alors enrôlés pour la première fois. Les habitants de Marathon admiroient comme autant de héros, ceux qui avoient été tués en combattant contre les Perses : ils respectoient leur mémoire; &, à les entendre, il se passoit bien des merveilles dans ce lieu, théatre de tant de belles actions.

Les Athéniens se glorifioient d'avoir donné la sépulture à tous les Perses qui périrent dans l'action. Ce peuple avoit toujours regardé les devoirs envers les morts, comme un acte de piété. Ils consistèrent, en cette occasion, à jetter dans une fosse, les corps des Barbares, à mesure qu'on les rencontroit : du moins n'appercevoit-on dans toute la plaine de Marathon, ni tombeau, ni éminence, rien enfin qui eût l'air d'un monument élevé en leur honneur.

Du temps de Pausanias, on voyoit au-dessus du marais dont nous avons

parlé, les écuries d'Artaphernes. Elles étoient bâties en pierres; & l'endroit où il attachoit son pavillon se faisoit encore remarquer.

Tout retentissoit dans Athènes, des éloges de Miltiades. Ce grand capitaine profita de sa faveur, pour se faire accorder une flotte de soixante - dix voiles, avec laquelle il promettoit aux Athéniens, de les rendre maîtres d'une immense quantité d'or. Son dessein étoit de châtier les îles qui s'étoient alliées aux Perses. Les unes se soumirent : il fut obligé d'employer la force contre plusieurs. Enfin il se présenta devant Paros. On soupçonna le héros d'avoir été homme en cette occasion, & d'avoir voulu faire porter aux Pariens, la faute d'un de leurs concitoyens, qui l'avoit desservi auprès du Perse Hydarnes. Quoi qu'il en soit, il envoya sommer les habitants de lui donner cent talents, les menaçant, en cas de refus, de ne se retirer qu'après avoir ruiné leur ville. Pour toute réponse, ils se renfermèrent dans leurs murs, & se fortifièrent.

Her. l. 6. c. 132-136. Nep. in Miltiad.

Miltiades débarque. Le siège duroit depuis vingt-six jours, lorsqu'un accident imprévu rendit inutiles tous les efforts

du Général Athénien. Pendant la nuit, le feu prit à un bois qui étoit dans le continent. Les Athéniens & les habitants de Paros prennent cette flamme pour le signal de l'arrivée de la flotte des Perses. Miltiades brûle ses machines, lève le siège, gagne ses vaisseaux, & reprend le chemin d'Athènes.

Le vainqueur de Marathon rentre dans sa patrie couvert de honte. Ses ennemis l'accusent de s'être laissé corrompre par le Roi de Perse. Xanthippe sur-tout lui reproche d'avoir trompé ses compatriotes. Le crédit du libérateur d'Athènes paroissoit excessif à des peuples passionnés pour la liberté. On s'imagine le voir retracer sourdement les menées de Pisistrates: on se croit, ou l'on feint de se croire à la veille de voir éclorre les fruits de son ambition.

Miltiades ne pouvoit se défendre: une chûte qu'il avoit faite au siège de Paros, le retenoit chez lui. Ses amis comparurent. Les exploits du Héros prêtoient assez à sa défense; Athènes lui devoit la conquête de Lemnos: mais que pouvoit-on alléguer de plus fort en faveur de l'illustre accusé, que le combat de Marathon? Le peuple eut honte de condamner son libérateur à

la mort. La peine fut commuée en une amende de cinquante talents : somme à laquelle on estimoit la flotte qu'il avoit commandée. Ce Général, accusé, entr'autres choses, de s'être laissé corrompre par l'argent de la Perse, ne put en trouver pour payer cette amende ; & le sauveur d'Athènes, celui auquel cette ville dût toute sa gloire, mourut dans une prison.

La mort n'acquittoit point la dette d'un coupable ; &, selon les loix, Cimon, fils de Miltiades, fut mis en prison jusqu'à ce qu'il l'eût payée. Cimon avoit épousé Elpinice, sa sœur de père : mariage permis à Athènes, & qu'une douce sympathie lui avoit fait contracter. Un certain Callias, dont le mérite consistoit plus dans son argent que dans sa générosité, desiroit avoir Elpinice pour épouse, & proposa au fils de Miltiades d'acquitter son père, s'il vouloit la lui céder. Le mari rejetta cette proposition ; mais l'épouse déclara qu'elle ne souffriroit point que le fils de Miltiades pourrît dans une prison, puisqu'elle avoit un moyen de le délivrer. Callias paya l'amende, reçut la main d'Elpinice, & Cimon fut mis en liberté.

A Miltiades commence le siècle des Héros ; non de ces Héros domteurs de brigands & de monstres, qui ont occupé les premiers siècles de cette histoire ; mais de ces adorateurs d'un héroïsme plus sublime, qui consiste à se vaincre soi-même, & à être utile à la patrie, malgré ses ingratitudes.





LIVRE TRENTE-UNIÈME.

AFFAIRES de la Grèce depuis la Bataille de Marathon, jusqu'au Combat des Thermopyles.

MOINS ÉTONNÉS de leur triomphe, qu'enivrés d'un succès qui les couvroit de gloire, les Athéniens se reposoient à l'ombre de leurs lauriers, tandis que le foyer de l'incendie qui menaçoit la Grèce d'un embrasement général, se préparoit au loin. Depuis cette fameuse journée, la rivalité de Thémistocles & d'Aristides, deux hommes célèbres qu'il est nécessaire de faire connoître, avoit partagé les citoyens.

Her. l. 7. c. 1.

Doué de toutes les qualités qui forment le grand homme, le premier avoit déjà montré dans les plaines de Marathon, ce qu'il devoit être un jour. Un sens droit, un esprit porté aux grandes choses, présageoient le Héros dès son enfance. Les heures destinées

Thémistocles.

Plut in Themist.

aux divertissements, il les passoit à méditer, à composer des discours pour accuser ou défendre quelqu'un de ses camarades. « Mon fils » lui disoit souvent son instituteur « tu ne seras jamais rien de petit; il faut nécessairement que tu sois ou un grand bien, » ou un grand mal. »

La politique faisoit particulièrement ses délices: il écoutoit, avec une application au-dessus de son âge, les discours qui pouvoient y avoir quelque rapport. Tout ce qui sert à rendre un homme agréable, lui paroissoit peu digne de ses soins. On le railloit un jour sur son peu d'urbanité: il étoit homme fait alors. « J'avoue » répondit-il « que je n'entends rien à » accorder la lyre, ni à toucher le » psaltérion; mais d'une ville petite & » obscure, je saurois en faire une » grande & célèbre Cité. »

Thémistocles, né avec une passion extrême pour la gloire, s'appliqua de bonne heure aux affaires. Son ambition ne pouvoit être satisfaite, qu'autant qu'il occuperoit le premier rang dans Athènes. Sa naissance ne l'y appelloit point: on a prétendu même que, du côté de sa mère, il étoit étranger. Une

fermeté plus qu'ordinaire pouvoit seule lui en frayer le chemin. Il heurta les premiers & les plus puissants de la ville, s'attira leur inimitié, & se brouilla sur-tout avec Aristides, qui, Caton de cet autre César, lui étoit sans cesse opposé. On assure que Thémistocles poussa l'effronterie, jusqu'à atteler un matin, quatre courtisannes à son char, & à se faire traîner ainsi à travers le Céramique, où tout le peuple étoit assemblé ; & cela, dans un temps où les Athéniens ne connoissoient encore, ni la débauche du vin, ni celle des courtisannes.

C'est par cette route que Thémistocles couroit aux honneurs ; & il ne se trompoit pas, en croyant qu'un peu de singularité la lui applaniroit. La victoire de Marathon avoit produit une révolution étrange sur ce jeune cœur : les louanges qu'on donnoit de toutes parts à la valeur & à l'intelligence de Miltiades, l'agitoient. Il ne paroissoit plus aux festins publics ; & lorsque ses amis, étonnés de ce changement, lui en demandoient la raison, il répondoit que les trophées du vainqueur de Marathon, lui avoient ravi le sommeil.

Athènes regardant cette victoire

comme la fin de la guerre, se livroit à la joie d'avoir humilié le Grand Roi. Thémistocles, au contraire, la considérant comme l'étincelle de l'incendie qui devoit embraser la Grèce, ne négligeoit aucun des moyens qui lui sembloient propres à le prévenir. Sans troubler l'ivresse où étoient plongés ses concitoyens, il eut l'adresse de leur suggérer tout ce qu'exigeoit la défense commune, dans des circonstances aussi critiques.

Her. l. 7. c. 144. Plut. ubi sup. Le trésor de la République renfermoit une grande quantité d'espèces provenues des mines de Laurium; on en devoit faire la distribution aux citoyens: Thémistocles conseilla d'employer cette somme à la construction de deux-cents vaisseaux à trois rangs de rames, pour faire la guerre aux Eginètes.

Plut. in Themist. Dès-lors il tourna & conduisit peu-à-peu la République du côté de la marine. Il fit sentir aux Athéniens, que, par terre, ils n'étoient pas même en état de résister à leurs égaux, tandis que leurs forces maritimes les pouvoient rendre capables, non-seulement de repousser les Barbares, mais d'assujettir la Grèce entière. Il changea les soldats en Matelots, & s'attira le reproche

d'avoir arraché aux Athéniens la lance & le bouclier, pour les réduire au banc & à la rame.

Thémistocles amassa toute sa vie, pour être magnifique & libéral. Il aimoit à faire de pompeux sacrifices, à recevoir splendidement les étrangers; &, comme il falloit de grands biens pour fournir à ces dépenses excessives, il faisoit vendre au marché, les présents qu'il recevoit. Jeune encore, & peu connu, il avoit prié un joueur de lyre, fort estimé des Athéniens, de tenir son école dans sa maison, afin d'attirer tous les jours chez lui, beaucoup de monde: aussi connoissoit-il, par leur nom, tous les citoyens. Il avoit l'art de terminer les différends, sans blesser la justice. « Tu » ne serois pas un bon Poëte » dit-il un jour à Simonide, qui lui demandoit quelque chose d'injuste « si tu faisois des » vers contre les règles de la poésie; » & je ne serois pas bon Magistrat, » si j'accordois quelques graces contre » les loix. »

Il donna, à ses frais, & avec une magnificence extrême, la représentation d'une tragédie, remporta le prix, & fit graver sur une plaque d'airain, une inscription qui immortalisoit sa

victoire. Dans un voyage à Olympie, lors de la célébration des jeux, il se piqua d'égaler, de surpasser même Cimon, dans la somptuosité de sa table, dans la beauté de ses pavillons, dans la richesse de son train & de son équipage. Le grand éclat qui convenoit au fils de Miltiades, jeune & de grande maison, déplut aux Grecs dans un homme nouveau : mais, sans rien changer à sa conduite, il sut enfin si bien gagner l'esprit de ses concitoyens, & accroître son crédit auprès du peuple, que sa faction fut assez puissante pour opprimer Aristides, & le faire bannir par l'Ostracisme.

Aristides.

Plut. in Aristid.

Aristides, fils de Lysimaque, de la tribu Antiochide, & du bourg d'Alopèce, avoit été dans une étroite liaison avec ce Clisthènes qui établit le gouvernement populaire à Athènes: mais il avoit conçu une estime qui alloit jusqu'à la vénération, pour le législateur de Sparte, qu'il préféroit aux plus grands politiques, & qu'il prenoit pour son modèle. Delà son penchant pour l'Aristocratie, & son opposition à Thémistocles, ami du gouvernement populaire. Dès leur enfance, un caractère entièrement opposé avoit pré-

paré cette division : nourris & élevés ensemble, ils ne pouvoient s'accorder, ni dans les choses sérieuses, ni dans leurs jeux & leurs plaisirs. Souple, hardi, pêtri de ruses & de finesses, Thémistocles se portoit à tout avec une vivacité incroyable. Ferme & constant dans ses mœurs, inébranlable dans tout ce qui paroissoit marqué au coin de la justice, incapable du moindre mensonge & de l'ombre même de la flatterie, Aristides n'eût pas même employé par jeu, le déguisement & la fraude. En un mot, Thémistocles étoit un véritable Athénien; Aristides eût été un vrai Spartiate.

La route que suivoit ce dernier étoit plus difficile : aussi la parcouroit-il, pour ainsi dire, seul. A ses yeux, le véritable citoyen, l'homme de bien, étoit celui qui faisoit consister toute sa force & son crédit, à faire ou à conseiller en tout & partout, le juste & l'honnête.

Thémistocles alloit toujours contrariant les desseins de son antagoniste, & rompant toutes les mesures qu'il prenoit. La faveur du peuple donnoit de nouveaux accroissements à son autorité. Aristides jugeant qu'il valoit mieux em-

pêcher quelque chose d'utile à la République, que de laisser Thémistocles s'en rendre le maître ; poussé d'ailleurs par les soins de sa propre défense, & par le desir de se venger, fut enfin obligé de le contredire & de le traverser. Un jour, entr'autres, Thémistocles ayant fait une proposition avantageuse à la République, & l'opposition d'Aristides ayant prévalu : « il n'y a de salut pour » Athènes » s'écria le dernier « qu'en » nous jettant tous deux dans le Ba- » rathre. »

Dans un gouvernement pareil à celui d'Athènes, rien n'étoit moins stable que l'état de ceux qui y présidoient. Toujours constant & ferme, au milieu des honneurs & des dédains, Aristides conservoit dans l'une & l'autre fortune, sa tranquillité, sa douceur ordinaire. Le bien de la patrie étoit son seul mobile, & l'intéressoit plus que sa propre gloire. Souvent il faisoit proposer ses avis par d'autres personnes, dans la crainte que la jalousie de Thémistocles, ne fût un obstacle au bien qu'il avoit en vue. Il fit plus : un de ses décrets avoit passé, malgré les oppositions ; mais convaincu, par les débats qu'il avoit excités, des inconvénients qui pourroient en résulter,

il eut la grandeur d'ame de s'en désister de lui-même.

Sa vertu reçut un jour un éloge bien flatteur : il assistoit à la représentation des *sept Chefs devant Thèbes*, tragédie d'Eschyle : au moment où l'acteur récita ces vers à la louange d'Amphiaraüs ; « il ne veut pas paroître homme de bien, mais l'être, &c. » toute l'assemblée jetta les yeux sur Aristides ; & dès-lors, Athènes s'acquitta envers lui.

Il est vrai que personne ne méritoit mieux l'application. Non-seulement il savoit préférer la justice à l'amitié ; il étoit assez maître de lui, pour fouler aux pieds l'inimitié & la colère. Il poursuivoit en justice un de ses ennemis ; & les Juges, sans vouloir entendre l'accusé, alloient tout d'une voix prononcer sa condamnation : Aristides se lève, prend son ennemi, vient avec lui se jetter aux pieds des Juges, les supplie de l'entendre, & de ne point le priver du privilège que lui accordoient les loix.

Une autre fois, il étoit arbitre d'un différend entre deux particuliers. L'un d'eux commença par dire que son ennemi avoit fait beaucoup de maux à

Ariſtides. « Eh ! mon ami » reprit ce grand homme « parle de ceux qu'il » t'a faits ; c'eſt ton affaire que je juge, » & non la mienne. »

Le maniement des Finances eſt la partie la plus délicate de l'adminiſtration : Ariſtides en fut chargé ; & l'examen qu'il fit de la geſtion de ſes prédéceſſeurs, le mit en état de prouver à ſes concitoyens, combien ils avoient été infidèles, & ſur-tout Thémiſtocles. Celui-ci n'oublia point cet affront ; & quand le temps de la reddition des comptes d'Ariſtides fut arrivé, ſoutenu d'un parti conſidérable, il l'accuſa d'avoir malverſé lui-même, & vint à bout de le faire condamner. Les gens de bien, les principaux de la Ville s'élevèrent contre ce jugement inique : l'amende fut remiſe au ſage Athénien ; &, à la honte de ſes détracteurs, il fut nommé au même office pour l'année ſuivante.

Feignant alors de ſe repentir de ſa première manière d'adminiſtrer, & de vouloir s'en corriger, il ſe montra plus traitable, moins ſévère. Il étoit moins ſcrupuleux dans l'examen des comptes de tous ceux qui pilloient la République : auſſi ne tariſſoient-ils point

sur ses louanges ; ils intriguoient auprès des Athéniens, pour le faire continuer une troisième année. Ce sont les cris du peuple qui font la censure du ministre chargé des finances ; les plaintes des publicains font son éloge le plus flatteur.

Le jour de l'élection arrivé, les suffrages se réunirent pour Aristides, qui, se levant, parla ainsi aux Athéniens : « Quand j'ai administré vos » finances avec toute la fidélité & toute » la vigilance d'un homme de bien, j'ai » été raillé, traité comme un infame ; » aujourd'hui, je les ai laissées à la merci » de tous les voleurs publics, & je suis » un homme admirable, le meilleur des » citoyens. L'honneur que vous me » faites en ce moment, m'est plus inju» rieux, que la condamnation que vous » prononçâtes l'année dernière contre » moi ; & je suis indigné de voir qu'au» près de vous, il est plus glorieux » de complaire aux méchants, que de » bien gérer les revenus de l'Etat ». Les sang-sues publiques furent couvertes de confusion, & l'estime de tous les gens honnêtes ne fit qu'augmenter envers un homme qui la méritoit à tant de titres.

L'année qui suivit la bataille de Marathon, vit décorer Aristides de la plus belle charge de la République ; il fut élu Archonte, quoiqu'on n'eût coutume de revêtir de cet emploi, que ceux des citoyens qui avoient cinq-cents mesures de revenu, tant en grains qu'en choses liquides. L'esprit de cette institution étoit de ne pas exposer l'homme public à être séduit, & de ne pas mettre la probité aux prises avec l'adversité. Mais les vertus d'Aristides étoient connues : celle qui brilloit le plus en lui, étoit la justice ; elle l'avoit fait surnommer le *Juste*.

Bientôt l'envie trouva un aliment dans les honneurs qu'Athènes rendoit au sage qu'elle avoit le bonheur de posséder. Thémistocles l'excitoit, & semoit parmi le peuple, qu'Aristides en terminant toutes les affaires, & en se rendant seul arbitre des différends, avoit aboli tous les tribunaux, & s'étoit formé une espèce de Monarchie sans faste & sans gardes.

Ces reproches étoient le plus bel éloge d'Aristides, sur-tout dans une bouche ennemie ; & les Athéniens eussent dû mille fois rendre des actions de graces au Ciel, de ce qu'il leur avoit donné,

dans sa bonté, un présent dont il est si avare. Mais que ne peuvent pas les menées d'un homme adroit & insinuant, sur l'esprit du peuple!

De ce moment, il fut résolu qu'Aristides seroit puni de sa vertu, par l'Ostracisme. Le jour de son exil, un habitant d'un des bourgs de l'Attique, qui ne savoit ni lire, ni écrire, & qui ne connoissoit pas le citoyen qu'il étoit question de bannir, le pria d'écrire le nom d'Aristides sur sa coquille. Aristides, étonné, lui demande quel mal cet homme lui a fait, pour s'en déclarer l'ennemi. « Aucun » lui répond le citoyen « je ne » le connois même pas; mais je suis » las de l'entendre nommer partout le » *Juste* ». Aristides, sans lui repliquer, prit sa coquille, écrivit son nom, la lui rendit, & fut banni.

Av. J. C. 483.

En sortant de la ville, il leva les mains au Ciel, priant les Dieux qu'il n'arrivât jamais de temps où les Athéniens fussent forcés de se ressouvenir de lui. Thémistocles, débarrassé de ce concurrent, demeura maître du gouvernement. Telle étoit alors la situation d'Athènes.

La journée de Marathon avoit donné une nouvelle intensité à la haine que

Her. l. 7. c. 1-8.

portoit Darius aux Athéniens. La honte dont sa défaite venoit de le couvrir, étoit un nouveau motif à sa vengeance. Il commande de plus nombreuses levées, fait construire des vaisseaux, ordonne des approvisionnements de vivres, & emploie trois ans entiers aux préparatifs d'une nouvelle expédition.

Une révolte en Egypte, & quelques contestations qui s'élevèrent l'année suivante, entre ses fils, sur la succession au trône, suspendirent sa vengeance. Enfin il fut résolu qu'on attaqueroit en même-temps, & les Grecs, & les Egyptiens: le Roi lui-même étoit sur le point de se mettre en campagne, lorsque la mort vint l'arrêter.

Av. J. C. 486.

Xercès, fils & successeur de Darius, fit d'abord peu de cas des Grecs: l'Egypte l'occupoit tout entier; &, sans l'ambition d'un des Grands de la Perse, peut-être la Grèce eût-elle vu fondre sur d'autres régions, l'orage qui la menaçoit d'abord. Le jeune Mardonius desirant se voir revêtu du gouvernement d'une aussi belle contrée, voila son ambition de l'honneur du Prince. Il lui fit voir combien il étoit important à sa gloire, de se venger d'Athènes: il lui traça un tableau sédui-

sant de l'Europe. Le plus beau pays de la terre ne devoit obéir, disoit-il, qu'au plus puissant des Monarques. Il s'y prit enfin comme tous les ambitieux auprès des Princes foibles, & réussit comme eux.

Les circonstances favorisoient les projets de Mardonius. Les ambassadeurs des Aleuades, Rois de Thessalie, sollicitoient la Cour de Perse de porter la guerre en Grèce, & promettoient tous les secours qui dépendroient d'eux (*a*). Les Pisistratides résidant à Suses, intriguoient de leur côté; & au défaut de moyens naturels, en mettoient en jeu de surnaturels. Ils s'étoient réconciliés avec Onomacrite, Devin célèbre, chassé de la Grèce par Hipparque, & qui pour lors étoit à Suses. Toutes les fois qu'il paroissoit en la présence du Roi, les Pisistratides ne tarissoient point sur son éloge. Onomacrite ne lui annonçoit d'ailleurs que des succès. Qui eût pu être à l'abri

(*a*) Les Aleuades & les Scopades étoient deux maisons célèbres de Thessalie. L'une, descendue d'Aleuas, occupoit le trône; l'autre, de Scopas, étoit riche, illustre & protectrice des Lettres.

d'une espèce de conspiration aussi bien concertée ? Xercès donna dans le piège ; la conquête de la Grèce fut résolue : elle flattoit l'ambition du Monarque ; mais la réduction de l'Egypte lui parut plus pressante encore. Il en triompha aisément avec les forces que lui avoit laissé Darius. Enfin il tourna toutes ses vues du côté de la Grèce. Déjà le Roi avoit défendu d'acheter pour sa table, les figues excellentes de l'Attique, qu'il vouloit aller manger sur le lieu même. En un mot, c'étoit un parti pris, & l'on assembla les Grands du royaume, moins pour délibérer sur les vastes projets de Xercès, que pour les leur communiquer. Il s'agissoit de joindre à la domination Perse, un pays non-seulement aussi considérable, mais plus fertile que celui qu'on venoit de faire rentrer dans le devoir. « Je veux » continua Xercès « jetter un pont sur » l'Hellespont, porter mes troupes en » Grèce, & venger les injures que mon » père & les Perses ont reçues d'A- » thènes. Je ne mettrai bas les armes, » qu'après avoir livré cette Ville aux » flammes. Si les Dieux nous favori- » soient assez pour ranger sous notre » puissance les voisins d'Athènes, la

Av. J. C. 485.

Plut. Apophth.

Her. l. 7. c. 19.

» contrée du Phrygien Pélops ; notre » Empire n'aura d'autres limites que le » Ciel ; le soleil n'éclairera plus d'autres » terres que celles de ma domination. » Je traverserai l'Europe entière ; &, » avec votre secours, de tous les pays, » je n'en ferai qu'un seul. Les Grecs » soumis, tout cédera. »

Le Roi ayant permis de faire des observations sur ce qu'il venoit de proposer, Mardonius étaya cet avis de toutes les raisons qui lui parurent propres à lui donner un nouveau poids. A l'entendre, les Grecs n'étoient point à redouter, & la réduction de leurs colonies, montroit ce qu'on devoit attendre de la métropole. Ces peuples ignoroient l'art de la guerre ; Mardonius l'avoit éprouvé lui-même dans son expédition en Macédoine : il s'étoit, pour ainsi dire, présenté devant les portes d'Athènes, sans que personne eût osé venir à sa rencontre. Etoit-il probable que des hommes, qui n'avoient pas eu la hardiesse d'accepter le combat contre un des Généraux de la Perse, osassent tenir contre toutes les forces terrestres & navales de l'Asie ?

Mardonius se tut : on gardoit le silence. Artaban, oncle du Roi, le

rompit. Cet homme sensé n'avoit entendu qu'avec dédain, les bravades du jeune homme. « Je tâchai » dit-il à Xercès « de dissuader votre père de » porter la guerre chez les Scythes : il » méprisa mes avis, & fut battu. Les » peuples que vous menacez de vos » armes, sont bien autrement redou- » tables que ces Barbares, & sur mer » & sur terre. Le sort qu'ont éprouvé » dernièrement Datis & Artaphernes, » m'en paroît un argument sans repli- » que. Prenez garde que, victorieux sur » mer, ils ne fassent voile vers l'Helles- » pont, & ne viennent rompre le pont » que vous aurez établi sur ce détroit; » & ce n'est pas là seulement une » conjecture : rappellez-vous le pont » jeté sur le Danube, par Darius. Si » Histiée n'eût été d'un sentiment opposé » à celui de ses compagnons, c'en étoit » fait des Perses : on tremble de penser » qu'en cette circonstance, le destin » du Grand Roi dépendoit d'un seul » homme. »

Xercès vouloit des louanges, & non des conseils ; ceux d'Artaban l'irritèrent. Cependant ils lui firent impression : la nuit, ils se présentèrent à son esprit, & le lendemain il convoqua

une nouvelle assemblée, pour lui faire part de son changement. On apprit avec joie, que la guerre contre les Grecs n'auroit pas lieu.

Ce retour à la raison, étoit d'autant plus louable dans Xercès, que la nuit précédente, il avoit vu en songe, un spectre d'une haute stature, qui l'avoit engagé de persister toujours dans sa première résolution. La nuit suivante, un spectacle semblable à celui de la précédente, l'effraya. Il mande Artaban, lui fait part des deux visions qui le tourmentent & le dissuadent de laisser les Grecs en paix, & lui propose de prendre sa place la nuit prochaine, pour éprouver s'il auroit la même vision.

Soit qu'Artaban eût, comme le Roi, l'esprit vivement frappé de l'idée du fantôme; soit que les Princes, qui vouloient la guerre, fussent les auteurs de ces apparitions, Artaban en eut une semblable. Il se réveille en jettant un grand cri, sort du lit, va trouver Xercès. La guerre est résolue plus fortement que jamais: Artaban en devient le plus fort instigateur, & les Grands retournent dans leurs gouvernements, pour exécuter les ordres du Souverain.

Si toute cette hiſtoire eſt véritable ; & ſi Mardonius fut, comme il pourroit être, le fabricateur de cet opiniâtre fantôme, il faut plaindre les Rois, ſans ceſſe entourés d'ennemis dans les perſonnes dont ils ſe défient le moins ; il faut plaindre les peuples, toujours victimes des intérêts de l'ambition artificieuſe.

Her. l. 7 c. 20-32. Quatre ans entiers furent employés, depuis la réduction de l'Egypte, à mettre ſur pied la plus nombreuſe armée dont l'hiſtoire faſſe mention. La cinquième, Xercès conduiſit lui-même ſes troupes ſur les rives de l'Helleſpont (*a*).

Av. J. C. 481. On ſe ſouvenoit en Perſe, que la première flotte avoit péri en doublant le mont Athos : il fut décidé qu'on couperoit l'iſthme qui l'uniſſoit au continent. Un canal aſſez large pour faire paſſer deux vaiſſeaux de front,

(*a*) Ce fut la ſeconde année après la mort de Darius, que Xercès entreprit la réduction de l'Egypte, qui dût lui coûter néceſſairement une campagne : d'où il ſuit que celle où Xercès entra en Europe, étoit la ſeptième depuis la mort de Darius.

montroit mieux d'ailleurs, au gré de Xercès, l'étendue de sa puissance. Av. J. C. 481.

On jetta des ponts sur le Strymon. Les Phéniciens & les Egyptiens avoient eu ordre de faire des provisions pour l'armée. Xercès commanda qu'elles seroient mises dans les magasins les plus commodes, en différents endroits.

Le rendez-vous général étoit indiqué à Critales en Cappadoce. Delà, après avoir traversé l'Asie-Mineure dans presque toute sa longueur, l'armée arriva à Sardes. A Célènes, un Lydien, immensément riche, avoit reçu Xercès avec la plus grande magnificence ; il lui offrit même de l'argent pour cette guerre. Le Roi lui demanda en quoi consistoient ses richesses, pour lui faire de pareilles offres : « En deux mille » talents d'argent » répondit Pythius, « & en quatre-cents myriades de dari- » ques, moins sept mille. Recevez-les ; » le travail de mes esclaves & de mes » colons me suffit pour vivre ». Xercès le remercia de sa générosité, & lui donna les sept mille dariques qui lui manquoient.

De Sardes, le Grand Roi envoya des hérauts exiger *la terre & l'eau* de tous les peuples de la Grèce, excepté

des Athéniens & des Lacédémoniens : il espéroit que le bruit de sa marche, lui auroit préparé une soumission volontaire.

Av. J. C. 481.

Her. l. 7. c. 33-43.

Cependant on construisoit un pont sur le détroit qui sépare l'Asie d'avec l'Europe : l'espace entre les deux continents, depuis Abyde jusqu'à l'autre côté, est de sept stades (d'environ cinquante-trois toises chacun) : une tempête survint & rompit le pont. Xercès, semblable à un enfant qui bat la table contre laquelle il se blesse, entre en fureur : il fait jetter des chaînes dans la mer, comme pour la mettre aux fers, & commande de lui donner trois-cents coups de fouet, en lui adressant ces paroles : « Eau amère & salée, ton » maître t'inflige cette punition pour » l'avoir outragé sans raison : mais, » malgré toi, le Roi Xercès passera sur » tes ondes. »

D'Anville, Mém. de l'Acad. t. 28.

Les constructeurs du pont détruit eurent la tête tranchée, & d'autres en établirent deux nouveaux. Du côté du Pont-Euxin, ils rangèrent à la file, trois-cents soixante vaisseaux, pentécontores & trières, & trois-cents quatorze vers la mer Egée : de grosses ancres les affermissoient contre le courant & la violence des vents. Du côté

de

de l'Orient, ils laissèrent entre les vaisseaux, trois intervalles pour le passage des petites barques ; ensuite ils plantèrent en terre-ferme, des pieux avec de gros anneaux, & y attachèrent, de part & d'autre, des cables de chanvre, & d'autres d'une sorte de roseaux appellés *Byblos*, lesquels placés sur les vaisseaux, alloient d'un côté de la mer à l'autre. Cet ouvrage étant achevé, ils rangèrent en travers, sur les cables dont il a été parlé, des pièces de bois, & mirent dessus des planches liées ensemble, qu'ils recouvrirent de terre. De part & d'autre s'élevoient des barrières, pour que la vue de la mer n'épouvantât ni les bêtes de charge, ni les chevaux.

Av. J.C. 481.

L'hiver étant survenu, Xercès ne put quitter Sardes qu'au printemps. Il étoit sur la route d'Abyde, lorsqu'une éclipse de soleil fit tout-à-coup succéder les ténèbres à la lumière. Il consulte les Mages : ce phénomène est d'un heureux augure pour la Perse ; le Roi rassuré, continue sa marche.

Av. J.C. 480.

L'armée arriva sur les bords du Scamandre, qui, le premier des fleuves, depuis qu'elle étoit partie de Sardes, ne put fournir assez d'eau pour abreuver les

Av. J. C. 480. Her. l. 7. c. 44-53.

troupes & les animaux. Enfin l'on parvint à Abyde.

Xercès voulut alors jouir du spectacle de toutes ses troupes réunies. Du haut d'une élévation construite par ses ordres, toutes ses forces de terre & de mer se déployèrent à ses yeux. Il desira voir l'image d'un combat naval : on la lui montra. A la vue de l'Hellespont couvert de ses nombreux vaisseaux, & des rivages, ainsi que de toutes les campagnes des Abydéniens, remplis de ses guerriers, il ne put contenir son orgueilleuse satisfaction. Un retour sur lui le rappella bientôt, & il ne put s'empêcher de répandre des larmes, en songeant que de tant de milliers d'hommes, pas un, dans cent ans, ne verroit la lumière. Cette disposition à l'attendrissement, l'engagea dans une conversation sérieuse avec Artaban, sur les misères & la brièveté de la vie. « La vie » lui dit ce Persan, » est traversée d'une infinité de mal» heurs. Les maladies en troublent les » plus beaux jours, &, quelque courte » qu'elle soit, la font encore paroître » trop longue. Ainsi la mort est deve» nue pour l'homme, un bien desirable; » il la regarde comme son refuge.

» parce qu'elle le délivre d'une vie malheureuse ; & il paroît que Dieu, qui » goûte les douceurs d'une vie éternelle » & toujours heureuse, est en cela » un Dieu jaloux, qui nous envie le » bonheur d'une vie tranquille ». Puis saisissant l'occasion de renouveller à Xercès ses doutes sur le succès de son expédition, il lui représenta les inconvénients qu'il auroit à souffrir, sinon des ennemis, du moins des éléments. Quels ports pourroient recevoir cette multitude de vaisseaux, & les mettre à l'abri de la tempête ? Sur terre, la famine pouvoit faire périr, en peu de temps, une armée si florissante.

« Les dangers » reprit Xercès, « doivent être proportionnés aux en» treprises, & les accidents sont » au-dessus de la prudence humaine. » Vous voyez » continua-t-il « à quel » dégré de puissance les Perses sont par» venus : auroient-ils atteint à cette » grandeur, si les Rois mes prédé» cesseurs eussent suivi des conseils » semblables à ceux que vous me don» nez, ou s'ils eussent eu des Conseil» lers aussi timides que vous. »

Artaban exhorta du moins Xercès à ne point mener les Ioniens contre les

Av. J. C. 480.

Athéniens, dont ils tiroient leur origine : « car, ou ils voudront asservir » leur ancienne patrie, ou ils tenteront » de défendre sa liberté. Dans le premier cas, ce sont des lâches qui ne » peuvent être d'une grande utilité aux » Perses ; dans le second, ce sont de » braves gens qui peuvent beaucoup leur » nuire. »

Xercès trouva des réponses à cette objection sensée ; & voyant qu'Artaban n'étoit point l'homme qui lui convenoit, il le renvoya à Suses. Après avoir rassemblé les plus grands Seigneurs de la Perse, & les avoir exhortés à faire courageusement leur devoir, il ordonna les préparatifs nécessaires pour faire passer l'armée dès le lendemain. Il marchoit avec tant de confiance contre les Grecs, qu'ayant apperçu d'Abyde quelques vaisseaux chargés de bled pour le Péloponnèse & l'île d'Egine, qui venoient du Pont-Euxin, & croisoient l'Hellespont, il défendit de les attaquer. « N'allons-nous pas aux mêmes » lieux » dit-il « & n'avons-nous pas » besoin de vivres ? Ils ne nous font » aucun tort ; ils portent nos provi- » sions. »

Her. l. 7. c. 147.

Le jour qui devoit éclairer ce paf-

ſage mémorable, parut enfin; jonchés de myrte, les ponts étoient chargés d'odeurs de toutes les eſpèces. Auſſitôt que le ſoleil ſe fut montré ſur l'horizon, Xercès, une fiole d'or à la main, fit des libations dans la mer, priant l'aſtre du jour de détourner les obſtacles qui pourroient l'empêcher de ſubjuguer l'Europe, avant d'en avoir atteint les extrémités; enſuite il jetta la fiole dans l'Helleſpont, avec une coupe d'or & un cimeterre Perſique. Peut-être vouloit-il en faire un ſacrifice au ſoleil; peut-être étoit-ce une réparation de ſes injures envers l'Helleſpont.

Av. J. C. 480.

Id. ibid. 54-59.

Quoi qu'il en ſoit, après la cérémonie, on fit paſſer l'infanterie & la cavalerie ſur le pont qui étoit du côté de la Mer Noire: celui qui regardoit la Mer Egée fut deſtiné aux valets & aux bêtes de charges. Dix mille Perſes, des couronnes ſur la tête, ouvrirent la marche, & furent ſuivis par les troupes de toutes les nations. Le trajet de l'armée conſuma ſept jours & ſept nuits conſécutifs. Xercès, des rivages de l'Europe, contemploit ſes troupes, qu'on menoit à coups de bâton, à la conquête de la Grèce. On dit que ce Prince, ayant traverſé l'Helleſpont, il ſe pré-

senta un homme du pays qui s'écria ; « ô Jupiter ! pourquoi, sous la forme » d'un Perse, & sous le nom de Xercès, » viens-tu, suivi de tant d'hommes, » arracher la Grèce de dessus ses fondements ; tandis que tu le pouvois faire » sans tant d'appareil » ? C'étoit une flatterie assez propre à opérer sur l'esprit du fustigateur de l'Hellespont.

Av. J. C. 480.

La flotte faisoit voile hors de cette mer, & côtoyoit le rivage : les troupes prirent leur marche à travers la Chersonnèse, ayant à leur droite le tombeau d'Hellé, &, à leur gauche, la ville de Cardie. Elles passèrent par Agora ; & delà se détournèrent vers le golfe Mélanite, où le fleuve Mélas fut mis à sec par l'armée : enfin elle arriva près de Dorisque, dans une vaste plaine, à l'embouchure de l'Hèbre.

Ce lieu parut propre à faire le dénombrement des troupes : la flotte étant aussi arrivée à Dorisque, ceux qui commandoient les vaisseaux, se rendirent tous, par les ordres de Xercès, le long du rivage voisin, & se reposèrent, tandis que le Grand Roi faisoit la revue de ses troupes.

L'imagination ne se prête qu'avec peine au nombre dont on assure qu'étoit

composée cette armée. La peur ou la vanité peuvent avoir grossi, dans l'esprit des écrivains Grecs, cette multitude de soldats; mais il est certain du moins qu'elle étoit assez considérable pour soumettre l'Europe entière, s'il suffisoit de beaucoup de bras pour être conquérant.

Av. J. C. 480.

Afin de connoître la quantité d'hommes que contenoit l'armée, on en prit dix mille, qu'on fit presser le plus qu'il fut possible en un même endroit, autour duquel on décrivit un cercle. Sur cette trace on éleva un mur à hauteur d'appui, quand les dix mille hommes en furent sortis, & on remplit ainsi le même espace, jusqu'à ce que le nombre fût épuisé. L'armée se trouva, dans les plaines de Dorisque, forte de dix-sept-cents mille fantassins, & de quatre-vingt mille hommes de cavalerie, non compris les Arabes, qui montoient des chameaux, ni les Libyens, qui marchoient au combat sur des chariots, & dont le nombre s'évaluoit à vingt mille. Elle s'accrut encore sur la route, de trois-cents mille soldats que fournirent les peuples de l'Europe.

Her. l. 7. c. 60. & 184-187.

A ce nombre déjà prodigieux, il faut ajouter ceux qui servoient sur la flotte,

composée de douze-cents sept vaisseaux
Av. J. C. 480. à trois rangs de rames, montés chacun de deux-cents trente hommes, & de trois mille vaisseaux de transport, qui en portoient chacun quatre-vingt. Toute l'armée navale qui avoit été levée en Asie, étoit de 517,610 hommes. Les Grecs de la Thrace & des îles voisines de ce continent, fournirent cent-vingt navires, montés de vingt-quatre mille hommes :
Isocr. in Pan. au total, deux millions six-cents quarante-un mille six-cents dix hommes ; sans parler d'une multitude au moins égale, d'esclaves, de gens de service, d'eunuques, de femmes, & même de concubines ; sans parler des bêtes de somme, des chiens, &c. Des auteurs ont assuré que Xercès avoit transporté en Grèce, huit millions d'êtres animés :
L. 11. p. 3. mais quand, avec Diodore de Sicile, on ne feroit cette armée que d'un million d'hommes, y compris deux-cents mille soldats levés en Europe, sans compter la flotte qui n'en portoit pas moins ; en joignant aux soldats qui montoient les douze-cents vaisseaux de guerre, tout l'équipage des vaisseaux de charge, & huit-cents cinquante bateaux plats pour le transport des chevaux : toujours est-il certain qu'il n'y a point lieu d'être sur-

pris que cette effrayante multitude mit à sec les petites rivières, & que la mer ait été entièrement cachée sous leurs vaisseaux. Av. J. C. 480.

Hydarnes commandoit les dix mille Perses nommés *Immortels*, parce que ce nombre étoit toujours complet, & que, lorsqu'il en mouroit un de maladie, ou autrement, il étoit remplacé sur le champ. Cette troupe, toute éclatante d'or, traînoit à sa suite, des chameaux & d'autres bêtes de somme, chargés de leurs provisions; des chariots qui portoient des concubines, &c.

Le détail de la flotte donnera la connoissance des forces maritimes des nations d'alors. Les Phéniciens avec les Syriens, habitants de la Palestine, fournirent trois-cents vaisseaux; les Egyptiens, deux-cents; les Cypriens, cent-cinquante; les Ciliciens, cent; les Pamphyliens, trente; les Lyciens, cinquante; les Doriens de l'Asie, trente; les Cariens, soixante-dix; les Ioniens, cent; les insulaires, dix-sept; les Eoliens, soixante; les Hellespontins & les peuples du Pont-Euxin, cent. Les Abydéniens n'étoient point compris dans ce nombre: ils avoient eu ordre de rester à la garde des ponts.

Av. J. C. 480.

La célèbre Artémise, Reine de Carie, étoit au nombre des chefs. On vante également la force de son esprit, l'élévation de ses sentiments, la grandeur de son courage. Heureux! Xercès, s'il eût voulu l'écouter! Aussi capable de bien conseiller, que de bien exécuter, elle lui eût assuré la conquête de la Grèce.

Elle avoit pris les rênes du gouvernement pendant la minorité d'un fils que son époux lui avoit laissé. Son empire s'étendoit sur les peuples d'Halicarnasse, de Cos, de Nisyre & des Calydnes. Sur la nouvelle des préparatifs que faisoit Xercès contre la Grèce, elle lui amena volontairement cinq vaisseaux, les meilleurs après ceux de Sidon.

Her. l. 7. c. 100-110.

Xercès, après le dénombrement de son armée, fit prendre les armes à tous ses soldats. Monté sur un char, il visita toutes les nations l'une après l'autre. Les chefs de la flotte rangèrent ensuite les vaisseaux sur une même ligne, la proue tournée vers le rivage. Le Grand Roi, porté sur un vaisseau Sidonien, & sous une tente toute éclatante d'or, les passa tous en revue.

Pardonnons à Xercès le mouvement d'orgueil qui l'agita à la vue d'un fi

prodigieux armement : jamais conquérant n'en avoit fait un pareil ; &, vainqueur de l'Egypte, pouvoit-il présumer qu'une poignée de Grecs osât lui résister ?

Av. J. C. 480.

De retour à terre, il manda Démarate ; & l'ame encore remplie des sentiments d'orgueil que lui avoit inspiré le spectacle dont il venoit d'être le témoin : « Vous êtes Grec » lui dit-il « & » d'une ville qui ne tient pas le moindre » rang dans la Grèce : pensez-vous » que vos concitoyens osent me ré-» sister ? »

« Prince » répondit l'ancien Roi de Sparte « la Grèce a toujours eu la pau-» vreté pour nourrice : la sagesse & une » sévère discipline y ont fait germer la » vertu ; &, pour ne vous parler que » des seuls Spartiates, soyez assuré qu'ils » n'écouteront jamais des paroles de » servitude. Quand tous les Grecs pren-» droient votre parti, seuls ils vien-» droient vous combattre ; & ne de-» mandez pas quel est leur nombre pour » tant d'audace : ne fussent-ils que mille, » ils vous livreront le combat. »

Ce discours parut au despote de l'Asie, plus ridicule que digne de colère. L'armée eut ordre de se mettre

Av. J. C. 480. en marche, & s'achemina à travers la Thrace, forçant les peuples qui se trouvoient sur la route, de prendre les armes, & de se joindre à elle.

Ibid. c. 239. On dit que Démarate avoit averti ses compatriotes des desseins de Xercès. Cette conduite ne s'accorde pas avec les conseils que nous lui verrons donner à ce Prince, & qui prouvent peu d'affection pour sa patrie. Peut-être espéroit-il, si les Perses étoient victorieux, rentrer en possession de son trône, & se faire auprès de ses anciens sujets, un mérite des instructions qu'il leur donnoit: peut-être ne vouloit-il qu'insulter à leur malheur. Quoi qu'il en soit, voici l'expédient qu'il avoit imaginé, pour faire savoir aux Lacédémoniens l'armement qu'on préparoit contr'eux. Il grava sur le bois d'une double tablette, la résolution de Xercès; & ayant recouvert le tout de cire, il l'envoya à Sparte. On ne sut d'abord ce que cela signifioit: la seule Gorgo, fille de Cléomènes, & femme de Léonidas, alors Roi de Sparte, soupçonna la vérité. On enleva la cire; les projets de Xercès furent découverts, & on en informa toute la Grèce.

Enfin l'armée Perse parut devant

Acanthe, non loin de l'endroit où étoit le canal qui faifoit une île du mont Athos. Charmé d'apprendre que cet ouvrage étoit achevé, Xercès accueillit les Acanthiens, auxquels il donna l'habillement Mède, & qu'il félicita fur leur empreffement à le fuivre. Pendant fon féjour, Artachée, qui avoit conduit cette entreprife, mourut. Xercès lui fit des funérailles magnifiques; &, par l'ordre de l'Oracle, les Acanthiens dans la fuite, lui offrirent des facrifices.

Av. J. C. 480.

La réception de Xercès étoit auffi funefte aux Grecs qui avoient cet honneur, que les flammes dévorantes des volcans. La misère où ils fe trouvoient réduits, les forçoit d'abandonner leurs foyers. On raconte que, lorfque les Thafiens reçurent les troupes du Roi, un de leurs concitoyens, homme magnifique, dépenfa, pour un feul repas, quatre-cents talents d'argent. Ce n'étoit pas à tort que Mégacréon d'Abdère, confeilloit à fes concitoyens de remercier les Dieux, comme d'une faveur, de ce que Xercès ne faifoit qu'un repas.

La flotte en peu de temps, & avec sûreté, paffa du golfe Strymonique dans le Singitique, par le canal creufé dans

Diod. l. 11. p. 5. Her. l. 7. c. 121-131.

Av. J. C. 480.

l'isthme du mont Athos. Elle avoit ordre d'attendre le Roi à la hauteur de Therme, ville située au fond du golfe auquel elle donne son nom. Du cap d'Ampélos, elle tira droit au promontoire de Canastrée, & parvint à sa destination, grossie encore par les habitants d'une infinité de villes.

Xercès avoit fait trois divisions de son armée. La première, commandée par Mardonius & Masistès, suivoit le rivage; une autre, à la tête de laquelle étoient Trintatechmès & Sorgis, s'avançoit à travers les terres; la troisième enfin, dans laquelle étoit Xercès, marchoit entre les deux premières, & avoit pour chefs, Smerdone & Mégabyze. Arrivé à Therme, il assit son camp dans les vastes plaines qui environnent cette ville.

Delà Xercès apperçut les hautes montagnes de Thessalie, l'Olympe & l'Ossa. Ayant appris qu'entre ces deux monts, il y avoit un espace étroit, par où le Pénée se rendoit à la mer, & un chemin pour entrer dans la Thessalie, il fut curieux de voir l'embouchure du fleuve, & d'examiner s'il ne pourroit point entrer par ce chemin, qu'on lui disoit être le plus sûr, au lieu

de prendre à travers la Macédoine.

Monté sur le vaisseau Sidonien, qui avoit coutume de le porter en pareilles occasions, & suivi de toute la flotte, il fait voile en Thessalie, vaste plaine entourée de montagnes, & traversée par le Pénée, qui reçoit dans son cours les eaux d'un grand nombre de rivières. Ayant considéré l'embouchure du fleuve, il demanda à ses guides, s'il ne seroit pas possible de le détourner, & de le faire entrer dans la mer, par un autre endroit; enfin s'il n'avoit point d'autres embouchures. On l'assura qu'il n'en avoit qu'une. « Les Thessaliens » s'écria-t-il alors « sont sages de ne pas » s'exposer à ma colère, puisqu'en comblant l'embouchure du Pénée, je pourrois inonder leur pays, à l'exception » des montagnes ». Xercès tenoit ce discours, persuadé que les fils d'Aleuas, qui étoient présents, le divulgueroient dans tout le pays.

Av. J. C. 480.

De retour à Therme, il séjourna quelque temps aux environs de la Piérie, tandis que la troisième division de son armée étoit occupée à percer une montagne de la Macédoine, pour lui ouvrir la route de la Perrhébie.

Cependant les hérauts que Xercès

avoit envoyés demander aux villes de la Grèce *la terre & l'eau*, revinrent trouver le Roi ; les uns n'ayant point réussi, d'autres apportant ces marques de la soumission des peuples. Parmi ceux qui trahirent la liberté publique, étoient les Thessaliens, les Dolopes, les Ænianes, les Perrhèbes, les Locres, les Magnètes, les Méliens, les Achéens, les Phthiotes, les Thébains, & tout le reste des Béotiens, excepté ceux de Thespies & de Platées. L'assemblée des Grecs avoit décidé que quiconque se rendroit aux Perses, sans y être contraint par la nécessité, paieroit au Dieu de Delphes, la dixième partie de ses biens.

Av. J. C. 480.
Diod. l. 11. *p.* 3.
Her. l. 7. c. 132. 133.

Les grands hommes qu'Athènes nourrissoit dans son sein, purent être alarmés de la tempête ; mais ils ne désespérèrent point de la dissiper. Les progrès des Athéniens dans l'art militaire ; le grand nombre de leurs vaisseaux ; leur expérience dans les combats de mer ; l'essai glorieux de ce qu'ils valoient, à Marathon, & plus encore l'enthousiasme de la liberté : tels furent à leurs yeux les garants de la victoire. Sans Athènes, la Grèce étoit perdue. Si les habitants de cette Ville, fameuse

Her. l. 7. c. 138-142.

à tant de titres, désespérant du salut de la patrie, l'eussent abandonnée, ou qu'ils se fussent rendus à Xercès, personne n'eût osé s'opposer aux Perses sur mer. Les Péloponnésiens, il est vrai, avoient fortifié l'isthme de Corinthe: mais les alliés de Sparte eussent été contraints de voler au secours de leurs villes exposées aux attaques de la flotte barbare. Demeurés seuls, les Lacédémoniens fussent morts généreusement dans une bataille, après s'être signalés par des actions immortelles; ou voyant les autres Grecs dans le parti des Perses, ils se fussent soumis au Grand Roi, & toute la Grèce eût été asservie. En préférant à tout, la liberté; en suivant la noble résolution de la défendre au prix de leur sang, les Athéniens réveillèrent le courage de ceux des Grecs qui n'avoient point encore subi le joug: ils préparèrent un évènement unique dans l'histoire.

Av. J. C. 480.

A la nouvelle du retour des Perses, Athènes avoit indiqué une assemblée pour élire un Général. Etonnés de la grandeur du péril, les plus considérables de la Ville refusoient cet honneur, & les suffrages paroissoient devoir se réunir en faveur d'Epicydès, orateur

Plut. in Themist. Her. ubi sup.

Av. J. C. 480. véhément, mais de peu de courage, & qui ne passoit pas pour être à l'épreuve de l'argent. Thémistocles craignit que l'autorité tombant en de si indignes mains, n'entraînât la ruine des affaires; il n'y trouva d'autre remède, que d'acheter l'ambition de cette ame vénale. Un oracle effrayant annonce aux députés de cette Ville tous les malheurs, & ne leur montre de salut, que dans la fuite. Ils consultent une seconde fois Apollon, tenant dans leurs mains des branches d'olivier. La réponse moins désespérante, mais ambiguë comme à l'ordinaire, est portée à Athènes où elle fournit matière à de grands débats.

« Les prières de Pallas n'ont pu » appaiser Jupiter: je vais te rapporter » sa réponse, presqu'aussi dure que le » diamant. Tout ce que renferment la » contrée de Cécrops & les cavernes » du sacré Cythéron, tombera au pou» voir de l'ennemi; le Souverain de l'O» lympe n'accorde à Minerve, qu'un » mur de bois, qui seul inexpugnable, » fera ton salut & celui de tes enfants: » mais n'attends pas l'arrivée des » Barbares; fuis plutôt. O divine » Salamine! tu perdras aussi les en» fants des femmes, soit qu'on dis-

» perse Cérès, soit qu'on la rassemble. »

Av. J. C. 480.

L'explication de l'énigme partageoit toute la ville : quelques anciens pensoient que le Dieu, dans sa réponse, indiquoit la citadelle, jadis environnée d'une palissade ; d'autres soutenoient que l'Oracle désignoit des vaisseaux, & qu'il falloit en construire, sans perdre de temps. De ce nombre étoit Thémistocles : il est assez probable qu'il l'avoit dicté à ses concitoyens par la bouche de la Pythie. On lui objectoit les deux derniers vers, qu'on regardoit comme l'annonce d'une défaite à Salamine. Il soutenoit, au contraire, que si Apollon eût voulu dire que Salamine feroit périr les Athéniens, il lui eût donné l'épithète de *malheureuse*, & non celle de *divine* ; que cette menace s'adressoit donc aux ennemis, & que, ces *enfants des femmes*, étoient les Perses que l'Oracle désignoit ainsi, pour marquer leur lâcheté.

L'avis de Thémistocles passa. Il fut décidé « qu'Athènes seroit mise sous » la sauve-garde de Minerve, protectrice » de la ville ; que les hommes en état de » porter les armes, monteroient sur les » vaisseaux, & que chacun pourvoiroit, » comme il le pourroit, à la sûreté

» de sa femme, de ses enfants & de ses » esclaves. »

Av. J. C. 480.

Her. l. 7. c. 145. 146.

Cependant ceux des autres Grecs qui avoient aussi conservé l'amour de la patrie, & de meilleures espérances, s'étoient assemblés. On se jura une foi mutuelle; & la première chose dont on convint, fut de déposer toute inimitié particulière.

Du moment qu'on avoit su Xercès arrivé à Sardes, on avoit fait passer des espions en Asie, pour connoître plus exactement les forces de ce Monarque, & découvrir ses intentions. On envoya en même-temps, des ambassadeurs à Argos, à Corcyre, en Crète, & même en Sicile, vers Gélon tyran de Syracuse, pour engager ces Puissances à embrasser la cause commune.

Les trois hommes qui partirent pour l'Asie, furent reconnus à Sardes. Xercès s'imaginant que le rapport que ces émissaires feroient en Grèce, de la prodigieuse multitude qu'il traînoit à sa suite, effraieroit les Grecs, & leur ôteroit toute envie de se défendre, ordonna de leur faire voir l'armée, & de les renvoyer sans insulte.

Mais il ne connoissoit point les enne-

mis à qui il alloit avoir affaire. Le re- retour des espions ne changea rien dans le parti qu'on avoit pris : au contraire, on députa de nouveau vers les Argiens, qui demandèrent à partager le commandement de l'armée. On leur répondit qu'ils étoient libres de préférer un maître barbare à un général Grec ; ou que s'ils aspiroient au commandement, il falloit auparavant faire des exploits dignes de cet honneur.

Av. J. C. 480.

Id. ibid. c. 148-152.

Diod. l. 11. p. 3.

On croit que les Argiens avoient fait un traité avec Xercès, & qu'ils n'insistèrent sur le partage du pouvoir, que pour se ménager un prétexte de ne point prendre les armes, persuadés que Sparte n'accéderoit jamais à leur demande.

Les ambassadeurs passèrent dans la Sicile, qui, par ses richesses & sa population, pouvoit beaucoup influer sur l'issue de la guerre. Le Grand Roi lui-même, redoutant les secours que cette île pouvoit fournir à ses ennemis, & n'osant se flatter qu'elle embrassât sa querelle, avoit cherché du moins à l'empêcher de lui être contraire. Une nation Africaine voyoit la Sicile avec des yeux d'envie. Carthage pouvoit établir dans cette île un de ses meilleurs

Diod. l. p. 1. 2.

comptoirs. Xercès lui envoya des am-
Av. J. C. 480. baſſadeurs, pour l'engager de ſe joindre à lui, & de tomber avec de puiſſantes forces ſur la Sicile & l'Italie, tandis que lui-même, portant le fer & la flamme dans la Grèce proprement dite, l'empêcheroit de donner des ſecours à ſes colonies.

Deux puiſſances telles que la Perſe & Carthage, agiſſant de concert, faiſoient appréhender à la Grèce une ſervitude inévitable. Déjà les Carthaginois, ſe flattant de la conquête de la Sicile, ont levé dans l'Italie, la Ligurie, la Gaule & l'Eſpagne, de nombreuſes troupes, qui, réunies aux Africaines, forment une armée de trois-cents mille hommes, & de deux-cents vaiſſeaux.

Ainſi Xercès, qui mettoit ſur pied des forces capables de conquérir toute la terre, avoit cru devoir ſe fortifier de l'alliance d'une puiſſante République; tandis que les Grecs, ſi foibles par le nombre, ne penſent à celle de la Sicile, qu'au moment où l'ennemi eſt prêt à fondre ſur eux.

Her. l. 7. c. 157-167. Les ambaſſadeurs arrivés à Syracuſe, furent préſentés à Gélon : ils lui parlèrent, au nom des Lacédémoniens, des

Athéniens & de leurs alliés, du péril qui menaçoit la Grèce, & du sort qui l'attendoit lui-même, s'il ne réunissoit ses efforts aux leurs. Av. J. C. 480.

Gélon étoit irrité contre les Grecs; il les accabla de reproches. « Pendant » que j'étois en guerre contre les Car- » thaginois » leur dit-il « que je vous » invitois à venger, sur les Egestains, » la mort de Doriéus, fils d'Anaxan- » drides; que j'offrois même du secours » pour rendre libres les lieux de com- » merce dont vous tirez de grands » avantages, vous n'avez voulu rien » faire, ni pour moi, ni pour venger » la mort de Doriéus: il n'a donc pas » tenu à vous que les Barbares ne fussent » victorieux; mais heureusement les » affaires ont pris une autre face. Main- » tenant que la guerre vous menace, » vous vous souvenez de Gélon. Je ne » vous imiterai point: je suis prêt à vous » accorder deux-cents vaisseaux, aux- » quels je veux joindre vingt mille hom- » mes pesamment armés, deux mille » chevaux, autant d'hommes armés à la » légère; deux mille archers & même » nombre de frondeurs. Je m'engage en » outre à fournir de bled, pendant toute » la guerre, l'armée de la Grèce; mais à

» condition que j'en aurai le comman-
Av. J. C. 480. » dement. »

L'ambaſſadeur de Sparte indigné de cette propoſition : « ſi vous voulez don-» ner du ſecours aux Grecs » répondit-il à Gélon « marchez ſous la conduite » des Lacédémoniens ; autrement la » Grèce le refuſe ». Gélon ſe reſtreignit alors au commandement ſur la terre ou ſur la mer : à ces mots le député d'Athènes le prit ſur un ton auſſi haut que l'avoit fait celui de Sparte, & aſſura que jamais ſa République ne ſe déſiſteroit du commandement des armées navales, qu'en faveur des ſeuls Lacédémoniens. « Au reſte, nous ne » ſommes pas envoyés pour deman-» der des chefs, mais des ſoldats ». — « Ainſi » reprit le tyran de Syra-cuſe « vous avez aſſez d'hommes qui » commandent, & point aſſez à qui on » puiſſe commander ; vous ne voulez » rien céder, & tout obtenir : partez » donc promptement, & allez annoncer » à la Grèce, qu'on a ôté le printemps » de ſon année » ; voulant dire que ſes troupes, qui euſſent fait la plus belle partie de l'armée Grecque, ne s'y join-droient point.

Ce n'eſt pas que Gélon ne ſentît combien

combien il lui importoit que les Grecs ne succombassent point sous les efforts des Asiatiques ; mais l'ambition vint traverser ses intérêts. Dès qu'il eut appris que le Perse avoit passé l'Hellespont, il envoya trois vaisseaux croiser à la hauteur de Delphes : ils étoient chargés d'or & d'argent, destinés pour Xercès, en cas qu'il demeurât vainqueur. Celui qui les commandoit, avoit ordre, si cela arrivoit, d'offrir au Barbare *la terre & l'eau*, pour les pays de la domination de Gélon : au contraire, si les Dieux se déclaroient pour la Grèce, il devoit rapporter toutes ces richesses à Syracuse.

Av. J. C. 480.

Il sembloit que tout s'arrangeât pour laisser à la Grèce seule, l'honneur de sa propre défense. Les peuples de Corcyre répondirent aux ambassadeurs, les mêmes qui avoient été en Sicile, qu'ils n'avoient garde d'abandonner la Grèce au milieu des dangers qui la menaçoient, puisque son asservissement ne manqueroit pas d'entraîner le leur, & ils promirent de l'aider de tous les secours qui seroient en leur pouvoir. Les Corcyréens équipèrent donc soixante vaisseaux ; mais leur dessein n'étoit pas de secourir les Grecs. Cette flotte vint

Her. l. 7. c. 168-174.

Av. J. C. 480.

jetter l'ancre à la hauteur de Pyle & de Ténare, obſervant delà, quelle ſeroit l'iſſue de la guerre. Ces traîtres à la patrie, déſeſpérant du ſalut de la Grèce, cherchèrent à ſe rendre favorable celui qu'ils croyoient en devoir bientôt devenir le maître. Ils écrivirent à Xercès, « qu'ayant été ſollicités d'entrer dans » l'alliance commune, ils n'avoient pas » voulu marcher contre lui, ni faire rien » dont il eût à ſe plaindre » : & quand les Grecs les accusèrent depuis, de ne s'être point intéreſſés au ſalut de la patrie, ils répondirent qu'ils avoient armé ſoixante vaiſſeaux pour ſa défenſe; mais qu'empêchés par les vents Etéſiens, ils n'avoient pu combattre à Salamine, avec les autres Grecs.

Quant aux Crétois, avant de ſe décider, ils voulurent conſulter l'Oracle : la Pythie les détourna de ſecourir leurs compatriotes, & ils l'écoutèrent.

La Grèce fut donc réduite à ſes ſeules forces, ou, pour mieux dire, preſque aux ſeules forces d'Athènes & de Sparte. Une grande partie de la Béotie, de la Theſſalie, & quelques autres Etats les plus expoſés aux irruptions des Perſes, s'étoient déclarés pour eux, ſur-tout après la retraite des dix mille hommes

qu'on avoit envoyés au secours de ces Républiques, sous la conduite du Spartiate Evénète & de Thémistocles. En effet, dès que les Thessaliens eurent été informés que les Perses marchoient en Europe, ils avoient envoyé à l'isthme, des ambassadeurs qui représentèrent aux députés des villes de la Grèce, assemblés en ce lieu, qu'il étoit nécessaire de défendre le passage du mont Olympe; & sur leur remontrance, on avoit fait passer en Thessalie, une armée pour le garder. La cavalerie Thessalienne s'étoit jointe à ces dix mille hommes; mais ce corps nombreux ne demeura pas long-temps en cet endroit. Alexandre de Macédoine leur représenta, qu'en tenant ferme dans ce poste, ils s'exposoient à se voir passer sur le ventre, par l'ennemi, dont les troupes de terre & de mer étoient immenses. Les Grecs, qui crurent ce conseil dicté par l'amitié, y déférèrent, se rembarquèrent, & revinrent à l'isthme. Peut-être la crainte eut-elle aussi quelque part à cette retraite; car ils avoient appris qu'il y avoit, pour entrer dans la Thessalie, un autre passage par la contrée des Perrhèbes. Les Thessaliens se voyant abandonnés, ne firent

Av. J.C. 480.

Av. J. C. 480.

Her. ibid. c. 175-196.

plus de difficulté de se rendre à Xercès, auquel ils furent d'une grande utilité.

Il falloit cependant pourvoir à la sûreté de la Grèce : on résolut de garder les Thermopyles, passage étroit entre la mer & les montagnes qui séparent la Thessalie du reste de la Grèce. On y voyoit les restes d'un mur, & des portes construites par les Phocéens, pour se garantir des incursions des Thessaliens: ils avoient aussi détourné dans ce lieu, les eaux chaudes des environs, pour le rendre impraticable. Les portes dont nous parlons, & quelques thermes, ou bains chauds, placés à l'entrée du passage, l'avoient fait nommer *Thermopyles*. Cet endroit parut le plus propre à ôter à l'ennemi, l'avantage du nombre & le secours de sa cavalerie : d'ailleurs le voisinage de la mer, mettoit les Grecs, qui le défendroient, à portée de communiquer avec leur flotte.

On apprend que l'ennemi est dans la Piérie : aussitôt l'armée prend le chemin des Thermopyles, & la flotte s'avance vers l'Artémisium, ainsi nommé d'un temple de Diane qui étoit sur le rivage.

La flotte des Perses étoit partie de

Therme, précédée de dix vaisseaux des meilleurs voiliers. Ils arrivent à Sciathe, où étoient à la découverte, trois vaisseaux Grecs, un de Trézène, un d'Egine & un autre d'Athènes. Les deux premiers furent pris, le troisième échoua dans l'embouchure du Pénée. Av. J. C. 480.

A cette nouvelle, les Grecs qui étoient dans l'Artémisium, saisis d'épouvante, se replient vers Chalcis, pour garder l'Euripe, laissant sur les lieux élevés de l'Eubée, des hommes qui devoient y faire le guet pendant le jour.

L'armée navale des Perses ayant gagné le promontoire de Magnésie, les vaisseaux arrivés les premiers se rangèrent le long du rivage; les derniers se mirent au large. Jusqu'ici la mer avoit été calme; mais le lendemain, à la pointe du jour, il s'éleva un vent de nord qui l'agita horriblement. Les vaisseaux qui se trouvoient à l'abri, se garantirent du naufrage; mais ceux qui tenoient la haute mer, devenus le jouet des vents, furent jetés, les uns dans les gouffres du mont Pélion, d'autres sur le rivage, à Sépias, à Casthanée, & jusqu'à Mélibée, tant la tourmente étoit grande. Dans cette tempête, qui dura trois jours, il périt au

Av. J. C. 480. moins quatre-cents vaisseaux, sans parler des bâtiments de transport, & d'une quantité prodigieuse d'hommes & de richesses. Les commandants de la flotte, craignant que cet échec n'enhardît les Thessaliens à se jetter sur eux, se firent un rempart des débris de leurs vaisseaux.

Les Grecs apprirent avec des transports de joie, que les éléments se déclaroient en leur faveur: ils offrent des sacrifices à Neptune le Libérateur, & font voile vers l'Artémisium, comptant n'y pas rencontrer beaucoup de vaisseaux ennemis. La flotte des Perses se rendit à Aphètes : quinze de leurs vaisseaux ayant apperçu de loin ceux des Grecs qui étoient à l'Artémisium, & les prenant pour des Perses, vinrent se jetter au milieu d'eux, furent enveloppés & pris sans combat. Les Grecs, après avoir tiré des instructions de leurs prisonniers, les envoyèrent à l'isthme, chargés de chaînes.

Her. l. 7. c. 201-210. Diod. l. 11. p. 4. Pauſ. l. 10. c. 20. Plut. Lacon.

Le Grand Roi s'avançoit avec ses troupes de terre ; déjà il étoit campé près d'Héracléa-Trachinia, dans la Méliade. Les Grecs, dont l'armée n'excédoit pas le nombre de onze mille deux-cents hommes, étoient aux Thermopyles.

Léonidas, à la tête de trois-cents Spartiates & de mille Lacédémoniens, étoit revêtu du pouvoir suprême. Cet homme, d'un courage au-dessus de toute expression, & connu par son habileté dans le métier de la guerre, savoit qu'il marchoit à la mort. Les Ephores lui représentèrent que sa troupe étoit trop foible pour l'ennemi qu'il avoit à combattre, & lui enjoignirent de se faire mieux accompagner. « C'est » peu » leur dit-il, sans s'ouvrir davantage « c'est peu, sans doute, pour » s'opposer à l'irruption des Barbares, » mais assez pour le dessein qui m'oc- » cupe ». Embarrassés de cette réponse énigmatique, ils lui demandèrent s'il avoit dessein de commencer par quelqu'expédition peu considérable. « Je » pars » répondit-il « en apparence pour » défendre les Thermopyles; mais, dans » le fait, pour m'immoler, avec ce pe- » tit nombre, à la liberté publique. La » mort volontaire de ces hommes, » rendra Sparte à jamais célèbre. Si je » menois une armée entière, Lacédé- » mone seroit anéantie par sa défaite, » puisqu'aucun de ceux qui la compose- » roient, ne prendroit la fuite. »

Av. J. C. 480.

Le Roi prévoyoit donc que la Grèce

Av. J. C. 480.

ne pourroit résister au nombre : aussi, en partant de Sparte, il répondit à Gorgo, qui lui demandoit, s'il n'avoit rien à lui ordonner : « Rien ; sinon de te re- » marier à un homme de bien, & de lui » donner des enfants dignes de Sparte ». En effet, si les Perses n'eussent pas été les plus lâches de tous les hommes, la Grèce auroit nécessairement succombé.

On parloit à Léonidas de la foiblesse de son armée, contre une si prodigieuse multitude : « Si vous parlez du » nombre, la Grèce entière n'y suffi- » roit pas ; mais s'il est question de va- » leur, ce petit nombre suffit. Certes » ajouta-t-il « j'en mène beaucoup, car » c'est pour mourir. »

Arrivé aux Thermopyles, « le Bar- » bare est près de nous » dit-il à ses soldats « c'est maintenant qu'il faut » vaincre ou mourir ». On lui représenta que les Perses étoient en si grand nombre, que leurs flèches cacheroient le soleil : « tant mieux, nous combat- » trons à l'ombre. »

Cependant les Grecs qui étoient aux Thermopyles, ne virent pas sans effroi cette multitude de Barbares. « Les voici » près de nous » s'écria quelqu'un » : — « & nous près d'eux » répondit Léonidas,

sans s'émouvoir. On délibéra sur la retraite : les Péloponnésiens vouloient qu'on allât garder l'isthme ; les Phocéens & les Locriens, que l'armée attendît l'ennemi dans le lieu où elle étoit. Léonidas qui pensoit comme ces derniers, envoya solliciter de prompts secours dans les villes alliées.

Av. J. C. 480.

Xercès étoit campé le long du fleuve Sperchius : il détacha un cavalier pour reconnoître les Grecs, & savoir s'ils se préparoient à la défense. Le cavalier n'apperçut qu'une partie des troupes, parce que le reste étoit caché par la muraille qu'on avoit rétablie ; mais il vit les trois-cents Spartiates occupés, une partie aux exercices, & l'autre à arranger leurs cheveux. On le laissa retirer sans faire cas de son apparition, & il alla rendre compte au Roi de ce dont il venoit d'être le témoin.

Ce Prince, qui trouvoit cette conduite ridicule, manda Démarate, & lui fit part de ce qu'il venoit d'apprendre. « Seigneur » lui répondit le Spartiate « je » vous ai déjà prédit ce qui devoit arri» ver, & vous n'en avez tenu aucun » compte ; mais quelque risque qu'il y » ait pour moi de vous dire la vérité, » je ne puis néanmoins vous la taire.

Av. J. C. 480.

» Ces hommes ne se sont assemblés que
» pour combattre, & ils s'y disposent;
» car c'est leur coutume de se peigner
» les cheveux, toutes les fois qu'ils
» doivent se trouver dans les occasions
» dangereuses : au reste, soyez assuré
» que si vous pouvez vaincre les Spar-
» tiates qui sont en ce lieu, & ceux qui
» sont demeurés à Sparte, il n'est aucune
» nation qui puisse vous résister; car
» leur empire est le plus florissant, &
» ses citoyens sont les plus braves de
» la Grèce. »

Diod. l. 11. *p.* 5.

Ce n'est point par des discours que Xercès pouvoit être persuadé : il tenta cependant de corrompre Léonidas, auquel il écrivit en ces termes : « Tu » peux, en ne t'opiniâtrant point à » combattre contre l'ordre des Dieux, » & te rangeant de mon parti, deve- » nir Souverain de toute la Grèce ». La réponse de Léonidas fut telle qu'on la devoit attendre. « Si tu connoissois » en quoi consiste le bonheur de la vie, » tu ne convoiterois pas ce qui n'est pas » à toi. Quant à moi, j'aime mieux » mourir pour le salut de la Grèce, » que de commander à tous ses habi- » tants ». Xercès envoya aux Thermopyles des hérauts, avec ordre d'exa-

miner la contenance des Grecs sur son approche, & de leur commander de mettre bas les armes, de retourner dans leurs villes, & de faire alliance avec les Perses : à ces conditions, il leur promettoit un pays plus fertile que celui qu'ils habitoient. Av. J. C. 480.

Léonidas répondit, que si les Grecs se donnoient au Roi, ils lui seroient plus utiles avec leurs armes, que sans elles; & que, si au contraire ils étoient obligés de le combattre, ils en avoient besoin pour défendre leur liberté. « A » l'égard des terres qu'on nous offre » ajouta-t-il « la maxime des Grecs est » d'en acquérir par la valeur, & non » par la lâcheté. »

Xercès alors demanda, d'un air railleur, à Démarate, si les Grecs comptoient fuir plus vîte, que ses chevaux ne les poursuivroient, ou tenir tête à des forces aussi nombreuses que les siennes. « Vous connoissez la valeur » des Grecs » lui répondit Démarate, « puisque vous vous en êtes servi vous- » même, pour soumettre les Barbares » révoltés. Les croyez-vous plus braves » que les Perses, quand il s'agit d'affer- » mir votre empire ? & moins braves, » lorsqu'il sera question de se défendre

Av. J. C. 480.

» eux-mêmes » ? Le Roi lui dit, en souriant, de le suivre, pour être spectateur de la déroute des Lacédémoniens, & partit en même-temps pour les attaquer.

Plut. Lacon.

Les officiers de Léonidas lui conseilloient d'attendre l'arrivée des autres confédérés. « Doutez-vous » leur dit-il, « que tous ceux qui ont envie de combattre, ne soient arrivés » ? & aussitôt il se prépare à recevoir l'ennemi.

Her. l. 7. c. 210-222. Diod. l. 11. p. 6-9. Plut. Lacon.

Xercès, frémissant de colère, ordonne aux Mèdes & aux Cissiens, de prendre vifs les Lacédémoniens, & de les lui amener. Il avoit placé les Mèdes à l'avant-garde, soit qu'il eût plus de confiance en leur valeur, soit qu'il voulût se défaire d'un peuple qui conservoit encore la fierté de la domination qu'avoient possédé ses ancêtres avant Cyrus. Pour les animer, il leur montroit parmi eux, les fils & les frères de leurs compatriotes massacrés par les Grecs, à la journée de Marathon. Ils tombent avec impétuosité sur la troupe de Léonidas, qui s'étoit postée dans l'endroit le plus étroit du passage. L'attaque fut aussi brusque, que la défense vigoureuse. Les Barbares avoient le Roi pour témoin de leurs actions ;

les Grecs combattoient pour la liberté. Long-temps la fortune fut égale, & ceux-ci, malgré leur valeur, eurent peine à faire céder les Mèdes, qui se retirèrent enfin. Des troupes fraîches viennent les remplacer, & fondent sur les Grecs déjà fatigués : mais dans un lieu étroit, il étoit difficile de percer cette haie de boucliers qui les couvroit : les petits boucliers des Barbares les laissoient exposés à tous les coups de l'ennemi, & leur défaite suivit bientôt celle des troupes qui les avoient devancés. Le Roi dût enfin connoître qu'il avoit beaucoup d'hommes, & peu de soldats. Sentant que ses Barbares ne pouvoient tenir contre les Grecs, il appelle la troupe des Immortels : elle est repoussée. Les Lacédémoniens se battoient avec un courage digne d'une gloire éternelle : Xercès tremble ; trois fois la crainte le fait lever de dessus son siège. La nuit sépare enfin les combattants, avec une perte très-considérable du côté des Barbares.

Av. J. C. 480.

Le lendemain, Xercès outré de l'affront que ses troupes venoient de lui faire essuyer, choisit les plus braves des siens ; après des exhortations & des promesses magnifiques à ceux qui for-

Av. J. C. 480.

ceroient le passage, & des menaces terribles, la mort même pour ceux qui prendroient la fuite, il les envoie à l'ennemi. Il s'attendoit que les Grecs, vu leur petit nombre, & les blessures dont ils étoient couverts, seroient forcés de mettre bas les armes; mais l'amour de la patrie leur avoit rendu toute leur vigueur. Ils opposent aux Perses un mur de boucliers; leur ame étoit exaltée au point qu'ils refusoient même de se laisser remplacer par d'autres; après un certain temps. Les vieux soldats vouloient égaler les efforts des jeunes; ceux-ci aspiroient à la réputation de leurs anciens. La plus grande partie de l'élite des Barbares est passée au fil de l'épée; ils fuient. L'arrière-garde, qui avoit ordre de les arrêter, les contraint de revenir à la charge; enfin on sonne la retraite.

Xercès étoit dans une consternation inexprimable; & on ne voit pas quel eût été l'effet de ses tentatives réitérées, si la trahison ne fût venue au secours de la lâcheté. Un certain Epialtes, homme de ces cantons, qui connoissoit la route des montagnes, vient trouver le Roi, & s'offre de conduire par des chemins étroits & escarpés, un détachement de

Perses, qui prendroit Léonidas par derrière ; de sorte qu'enfermé par les ennemis, il lui seroit impossible d'échapper de leurs mains. Xercès reçut cette proposition avec la joie la plus vive : il fait de grands présents à Epialtes, & ordonne à Hydarnes de le suivre, à la tête de vingt mille hommes. Le Général partit sur le soir, marcha toute la nuit, & arriva de grand matin, sur le haut de la montagne. Av. J. C. 480.

Dès le second jour du combat, les mille hommes de la Phocide, qui faisoient partie de l'armée des Grecs, étoient venus s'emparer de ce poste, autant pour garder leur pays, que pour défendre le passage. Les chênes dont la montagne étoit couverte, déroboient les Perses à leurs yeux ; mais comme le temps étoit fort calme, le bruit des feuilles sur lesquelles marchoient les ennemis, les trahit. Les Phocéens courent aux armes : Hydarnes, surpris de trouver des gens de guerre dans un lieu qu'il ne croyoit point gardé, craint que ce ne soient encore des Lacédémoniens. Rassuré par son guide, il met ses troupes en bataille. Les Phocéens se réfugient sur la cime de la montagne, résolus de vendre chèrement leur vie ;

Av. J. C. 480.

mais les Perses passèrent outre, & se hâtèrent de descendre dans la plaine.

Cependant les Grecs, avertis du dessein de l'ennemi, par un déserteur échappé du camp des Perses à l'entrée de la nuit, & par ceux des leurs qui faisoient le guet sur les hauteurs, s'assemblent pour délibérer sur ce nouveau danger. Les avis se partagent; les uns désespérant de pouvoir soutenir cette double attaque, veulent qu'on abandonne les Thermopyles, & qu'on aille rejoindre le gros des alliés; les autres prétendent qu'il faut tenir ferme.

Léonidas, toujours plein du desir de s'immortaliser, & se proposant de remplir l'Oracle, qui avoit déclaré que Sparte seroit détruite par les Barbares, ou que son Roi périroit avec les Spartiates, renvoya les autres Grecs, leur disant de se conserver à leur patrie pour la suite de la guerre; mais il défendit aux Spartiates, d'abandonner les Thermopyles. « Nous » avons » leur dit-il « le commandement des armées Grecques, & nous » combattons au premier rang; mourons-y courageusement ». Les autres Grecs se retirèrent; les Thébains,

& les Thespiens demeurèrent seuls avec les soldats de Léonidas. Le Roi de Sparte retenoit les premiers malgré eux, comme otages; mais les Thespiens ne voulurent jamais se séparer des Spartiates, & dirent qu'ils mourroient avec eux. Av. J. C. 480.

Ces hommes qui, dans leur ame, avoient déjà sacrifié leur vie à leur gloire, pressent, d'une commune voix, Léonidas de les mener à l'ennemi, avant qu'il ait achevé de les envelopper. Il voit avec transport, le zèle de ses soldats; il leur ordonne de prendre leur dernier repas, & mange lui-même, afin de résister plus long-temps à l'ennemi. Cependant, pour arracher à une mort certaine, ceux des jeunes hommes qui n'étoient point mariés, il les envoie à Sparte, sous prétexte de porter des lettres aux Ephores; autrement pas un n'eût voulu quitter le camp. Il essaya d'user du même artifice envers trois de ceux qui étoient mariés; mais s'en étant apperçus, ils refusèrent les dépêches. « Je t'ai suivi » lui dit un d'eux « pour combattre, & non pour » porter des nouvelles ». Chacun reprend son rang; Léonidas ordonne de fondre subitement sur les Perses qui

Av. J. C. 480. étoient restés aux Thermopyles, de tuer tout ce qu'ils rencontreront, & de pénétrer jusqu'à la tente du Roi. A la faveur de la nuit, ils forment un bataillon serré ; &, précédés de leur chef, ils fondent sur le camp des ennemis. Surpris, épouvantés, les Barbares sortent tumultueusement de leurs tentes ; ils pensent que le détachement qui avoit gravi la montagne est défait, & qu'ils vont avoir toute l'armée Grecque sur les bras. Le désordre est parmi eux ; une multitude tombe sous le fer des Grecs ; un nombre plus grand encore expire sous le glaive des Perses mêmes, qui, au milieu des ténèbres, ne peuvent distinguer l'ami de l'ennemi. Le Roi, s'il fût demeuré dans son quartier, eût été immolé lui-même, & la guerre étoit finie : mais, au premier bruit, il en étoit sorti, & les Grecs en y arrivant, ne le trouvant point, firent main-basse sur ce qui se présentoit dans les environs, & passèrent le reste de la nuit à le chercher.

Diod. l. 11. *p.* 9. *Her. l.* 7. *c.* 223. 224. Le jour trahit les Grecs, & rassura les Barbares, en les instruisant du petit nombre de leurs ennemis. Ils évitèrent néanmoins de les attaquer en face ; car, quoique cette poignée de soldats leur

parût méprisable, ils redoutoient encore leur courage. Enfin le détachement d'Epialtes paroît, & se prépare à envelopper les Grecs : reconnoissant qu'environnés de toutes parts, ils ne pouvoient éviter la mort, ils emploient tout ce qui leur restoit de forces contre les Barbares, & succombent après avoir fait des prodiges de valeur. Léonidas mourut couvert de gloire : il avoit fait toutes les belles actions qu'on peut attendre d'un grand courage. Av. J. C. 480.

Les trois-cents Spartiates perdirent la vie : mais du côté des Perses, une foule de soldats & d'officiers périrent ; entr'autres, deux fils de Darius, & deux frères de Xercès, qui furent tués en combattant auprès du corps de Léonidas. Ce grand homme fut trouvé sur le champ de bataille. Son vainqueur eut l'indignité de lui faire couper la tête, & d'attacher le corps à une croix. Le lion de pierre que ses compatriotes lui élevèrent aux Thermopyles, fut un témoignage de leur reconnoissance : mais la gloire du Roi de Sparte & celle de ses compagnons, étoient au-dessus de tous les monuments. Acheter le salut de leur patrie au prix d'une mort certaine, se rendre encore plus illustres par leur

Ibid. c. 238.

Ibid. c. 225.

Diod. p. 9. 10.

Av. J. C. 480.

défaite, que Sparte ne l'avoit jamais été par ses victoires : voilà des monuments qui dureront autant que la vertu sera en vénération parmi les hommes. Fidèles, jusqu'à la mort, aux loix & à l'honneur, ils eurent, en quelque sorte, plus de part à la liberté de la Grèce, que ceux qui, dans la suite, défirent les Perses; & ce fut peut-être à leur valeur, que les Grecs dûrent la confiance qui les rendit victorieux.

Après la défaite glorieuse des Spartiates, les Thébains tendirent des mains suppliantes aux vainqueurs : ils cherchèrent à émouvoir leur pitié, en les assurant qu'ils avoient été les premiers à accorder au Grand Roi, *la terre & l'eau*, & qu'ils n'avoient, que par force, pris les armes contre lui. Les Barbares en tuèrent quelques-uns, lorsqu'ils approchoient d'eux ; &, par les ordres de Xercès, plusieurs, entre lesquels étoit Léontiadès leur chef, furent flétris des marques royales.

Diod. l. 11. *p.* 10. *Her. l.* 7. *c.* 234-238.

Xercès étoit maître des Thermopyles, mais par une victoire à la *Cadméenne* : une multitude de ses guerriers avoient mordu la poussière. Il commençoit enfin à comprendre que les conseils de Démarate n'étoient pas aussi

vains qu'il se l'étoit persuadé, & il voulut savoir s'il restoit encore beaucoup de ces terribles Spartiates. Av. J. C. 480.

L'ancien Roi de Lacédémone lui répondit que Sparte renfermoit dans son sein huit mille guerriers, aussi braves que ceux qui venoient de sacrifier leur vie à la gloire de la Grèce, sans compter une multitude d'hommes répandus dans ce royaume, qui, pour ne pas porter l'héroïsme au même point, n'en étoient pas moins redoutables. « Quel est donc » le moyen de les vaincre » demanda Xercès ?

« Il est sur les côtes de la Laconie » repartit Démarate « une île nommée » Cythère, dont Chilon, l'un de nos » Sages, disoit que, pour le bien de » Sparte, il seroit à desirer qu'elle fût » submergée, parcequ'il craignoit quel» que chose de semblable à ce que je » vais vous conseiller.

« Envoyez dans cette île trois-cents » vaisseaux de guerre : Sparte, épouvan» tée, ne pourra porter de secours au » reste de la Grèce, attaquée par vos » troupes de terre. Après que vous l'au» rez soumise, les Lacédémoniens, trop » foibles pour vous résister, seront obli» gés de se rendre.

AV. J. C. 480.

« Si vous ne ſuivez pas ce conſeil, » tous les peuples du Péloponnèſe ſe » raſſembleront à l'iſthme qui unit leur » preſqu'île au continent; & je prévois » en ce lieu, des combats plus rudes » encore que ceux dont vous venez d'être » le témoin. »

C'en étoit fait de la Grèce, ſi Xercès eût écouté les avis d'un homme qui connoiſſoit mieux que lui la manière de la ſubjuguer: mais heureuſement Achéménès, frère du Roi, & chef de la flotte, fut d'une autre opinion. Il prétendit que Démarate portoit envie à la proſpérité du Grand Roi, & que ſon deſſein étoit de le trahir. Il ſoutint qu'en ſéparant trois-cents vaiſſeaux de la flotte, qui en avoit déjà perdu quatre-cents, l'ennemi deviendroit égal en forces aux Perſes; au lieu qu'en demeurant unie, elle ſeroit invincible. Il ajouta qu'en faiſant tenir à la flotte & à l'armée de terre le même chemin, elles ſe ſoutiendroient mutuellement, & ſeroient plus redoutables. Ces raiſonnements étoient ſpécieux; ils ſéduiſirent Xercès, ſans diminuer de l'eſtime qu'il avoit conçue pour Démarate; & il fut décidé qu'on marcheroit à la conquête de la Grèce, ſans diviſer la flotte.



LIVRE TRENTE-DEUXIÈME.

BATAILLE de Salamine ; Expulsion des Perses.

LES Grecs n'avoient plus d'espoir, que dans leur flotte ; elle étoit à l'Artémisium : des deux-cents quatre-vingt vaisseaux qui la composoient, Athènes en avoit fourni cent vingt-sept, à l'armement desquels les Platéens, quoiqu'ignorants dans la marine, s'étoient prêtés avec ardeur.

Av. J. C. 480. *Diod. l.* 11. *p.* 11. 12. *Her. l.* 8. *c.* 1-18. *Plut. in Themist.*

Le commandement appartenoit de droit aux Athéniens ; mais les alliés, prévenus en faveur des Lacédémoniens, déférèrent cet honneur à Eurybiades leur chef ; & Thémistocles, sachant qu'il s'agissoit plus de combattre en ce moment pour la liberté, que pour la prééminence ; qu'une hauteur à contre-temps entraîneroit la perte de toute la Grèce, puisque les confédérés menaçoient de se retirer, si on ne confioit le commandement à un Lacédémonien,

Av. J. C. 480.

céda lui-même l'autorité à Eurybiades; & Athènes, déjà si grande par son courage contre les Perses, se montra plus grande encore par cette déférence.

Thémistocles n'en fut pas moins le mobile de toutes les opérations. Effrayés de la multitude de vaisseaux que contenoit la flotte ennemie, les Grecs délibèrent de retourner aux extrémités de la Grèce. Les Eubéens conjurent Eurybiades de leur laisser du moins le temps de mettre leurs enfants en sûreté; mais n'ayant pu rien gagner sur son esprit, ils s'adressèrent à Thémistocles; &, au moyen d'un présent de trente talents, ils obtinrent de lui que les Grecs resteroient devant l'Eubée jusqu'à la bataille navale. De ces trente talents, il en donna cinq à Eurybiades, & trois au chef des Corinthiens, nommé Adimante, qui vouloit absolument se retirer.

Les Perses ne se furent pas plutôt convaincus par eux-mêmes, du petit nombre de vaisseaux dont étoit composée la flotte Grecque, qu'impatients de la combattre, ils dépêchent, par les derrières de l'île de Scyathe, deux-cents vaisseaux, avec ordre de tourner l'Eubée, d'entrer dans l'Euripe, & d'enfermer

d'enfermer l'armée navale des Grecs.

Informés par un transfuge, des desseins de l'ennemi, les Grecs vouloient l'attendre. Thémistocles seul, sachant combien il étoit avantageux d'attaquer quand on étoit en bon ordre, jugea qu'il falloit aller à sa rencontre. Les Perses les regardent comme des insensés: mais à peine le signal est-il donné, que les Grecs fondent sur eux, & prennent trente de leurs vaisseaux. Après des succès variés, la nuit vient terminer le combat: les Grecs reprennent la route de l'Artémisium; les Perses se retirent aux Aphètes.

Av. J. C. 480.

Une violente tempête suivit le combat, & fit périr beaucoup de vaisseaux Perses: ceux qui avoient été envoyés pour faire le tour de l'Eubée, surpris par la tourmente, & emportés par la violence des vents, allèrent se perdre parmi les écueils & les rochers. On eût dit que le Ciel prenoit le parti des Grecs, & qu'il vouloit rendre leurs vaisseaux égaux en nombre à ceux des ennemis: aussi leur courage croissoit-il de jour en jour, tandis que celui des Barbares sembloit diminuer. Ces combats préliminaires convainquoient la Grèce, par sa propre expérience, &

Av. J. C. 480.

au milieu des plus grands dangers, que ni la multitude, ni la magnificence des vaisseaux, ni les cris insolents des Barbares & leurs chants de victoire, n'avoient rien de formidable pour quiconque méprisant cette vaine pompe, savoit combattre de pied ferme & ne jamais reculer.

Un renfort de cinquante-trois vaisseaux Athéniens, & la nouvelle du naufrage qu'avoient essuyé les deux-cents vaisseaux qui vouloient tourner l'Eubée, inspirent une nouvelle confiance aux Grecs: ils viennent attaquer les vaisseaux Ciliciens ; & après leur avoir causé beaucoup de dommage, arrêtés par la nuit, ils se retirent à l'Artémisium.

Le troisième jour, les chefs des Barbares honteux de leur défaite, & redoutant la colère de Xercès, résolurent de ne plus souffrir que les Grecs les attaquassent les premiers. Disposée en forme de croissant, leur flotte vient offrir la bataille aux Grecs, qui l'acceptent avec empressement. De part & d'autre, la perte fut considérable, mais beaucoup plus du côté des Perses, dont les nombreux vaisseaux s'embarrassoient mutuellement, & s'entreheurtoient.

Dans le même jour, s'étoit donnée la fameuse bataille des Thermopyles; Léonidas s'immoloit dans ce lieu célèbre, tandis que ses compatriotes tâchoient de défendre l'Euripe. Un héraut vint apprendre aux Grecs d'Artémisium, la fin glorieuse du Roi de Sparte & de ses compagnons.

Av. J. C. 480.
Her. l. 8. *c.* 21-39.
Plut. in Themist.
Diod. l. 11. *p.* 12.

A cette nouvelle, on lève l'ancre: la flotte part, & fait voile vers l'Attique; les Corinthiens les premiers, les Athéniens à l'arrière-garde. Thémistocles, qui ne négligeoit aucun des moyens de servir la patrie, ayant choisi les vaisseaux les plus légers des Athéniens, en passant par les lieux où il falloit nécessairement que les ennemis vinssent faire de l'eau douce, prenoit de grandes pierres qu'il trouvoit sur le rivage, en faisoit même apporter, sur lesquelles il gravoit en gros caractères, ces paroles adressées aux Ioniens: « Peuples » d'Ionie, embrassez le parti de vos » pères, qui n'exposent leur vie que » pour le maintien de votre liberté. Si » la chose vous est impossible maintenant, tombez dans la mêlée sur les » Perses, jettez le désordre dans leur » armée, & engagez les Cariens à » vous imiter ». Cette prière, si le

Av. J.C. 480.

Roi n'en avoit point de connoissance, pouvoit persuader les Ioniens : dans le cas contraire, elle les lui rendoit suspects.

Les Barbares furent instruits du départ des Grecs, par un homme d'Histiée. Quelques vaisseaux envoyés à la découverte, le leur ayant confirmé, la flotte ennemie vint à la hauteur d'Artémisium, y resta jusqu'au milieu du jour, & se porta ensuite vers Histiée, se rendit maîtresse de la ville, ravagea ses environs & toute la côte.

En cet endroit, l'armée navale des Perses reçut un héraut que Xercès lui dépêchoit des Thermopyles, pour permettre, à quiconque le voudroit, de venir par soi-même jouir du triomphe du Roi. Aussitôt une multitude quitte les vaisseaux, & se rend aux Thermopyles. Des vingt mille hommes que Xercès avoit perdus, il n'en avoit laissé que mille sur le champ de bataille, & avoit fait enterrer le reste dans de grandes fosses, recouvertes de terre & de feuilles. Cet artifice grossier ne trompa personne. Les Perses s'étant remis en marche, surent de quelques déserteurs Arcadiens, que les Grecs étoient occupés à Olympie, de combats

gymniques & de courses de chevaux. Cette nouvelle les surprit. Leur étonnement augmenta encore, quand ils apprirent de ces mêmes Arcadiens, que la récompense accordée au vainqueur dans ces jeux, étoit une simple couronne d'olivier. « O Mardonius » s'écria Tigranes fils d'Artaban ! « à quels » hommes nous as-tu persuadé de » faire la guerre ? ils ne combattent » point pour les richesses, mais pour la » vertu. » Av. J. C. 480.

Xercès n'ayant point encore compris que des hommes qu'on mène à coups de bâton, n'asserviroient jamais ceux à qui une couronne d'olivier faisoit faire des prodiges de valeur, prit sa route par la partie supérieure de la Doride, dont les habitants s'étoient déclarés pour les Mèdes, & delà il entra dans la Phocide.

Les Thessaliens étoient les plus mortels ennemis des peuples de cette contrée, qui, par deux ruses différentes, avoient affoibli considérablement leur infanterie, & presque détruit leur cavalerie : c'étoit moins par amour de la patrie, que par animosité contr'eux, que les Phocéens s'étoient joints aux Grecs. La victoire de Xercès parut aux

Av. J. C. 480.

Theſſaliens un moyen favorable pour ſe venger de leurs ennemis : ils leur firent demander cinquante talents, leur promettant, en récompenſe, de détourner de leurs terres, les malheurs qui les menaçoient. Sur leur refus, les Theſſaliens, après avoir fait traverſer la Doride à Xercès, le conduiſent dans la Phocide. Les ſommets du Parnaſſe ſervent d'aſyle à une partie des habitants; une autre ſe retire chez les Locres-Ozoles. Les Perſes font un ravage épouvantable, brûlent toutes les villes qui bordent le Céphiſſe; le riche temple d'Apollon à Abes, n'eſt point épargné; des femmes meurent victimes de la brutalité des ſoldats.

Arrivée à Panopée, l'armée ſe partage en deux corps; & tandis que le plus nombreux, ſous la conduite de Xercès, marche contre Athènes, l'autre prend le chemin de Delphes, côtoyant la droite du Parnaſſe, & ravageant tout ce qui eſt du domaine des Phocéens.

L'envie de piller le temple excitoit les Barbares : ils vouloient en préſenter les tréſors à Xercès, qui (tant la Grèce fourmilloit de gens mal-intentionnés pour la patrie) connoiſſoit mieux ceux

de Delphes, que les richesses contenues dans son propre palais. Av. J. C. 480.

Au bruit de leur approche, Delphes est dans la consternation. Enfouira-t-on les trésors que recèle le temple ? les transportera-t-on ailleurs ? Le Dieu veut qu'on ne déplace rien ; il est assez puissant pour défendre ce qui lui appartient.

La confiance d'Apollon n'en inspire point aux habitants ; ils songent à leur propre conservation, & font passer en Achaïe, leurs femmes & leurs enfants : plusieurs vont chercher un asyle sur les plus hauts sommets du Parnasse, dans l'antre de Corycius ; Amphisse offre aux autres une retraite. En un mot, tous les Delphiens, excepté soixante hommes & le Prophète, abandonnent la ville.

Le plus riche temple de la Grèce sembloit ne pouvoir échapper au sort qui le menaçoit : mais à peine les Perses se présentent-ils devant la chapelle de Minerve la Prudente, voisine du lieu sacré, qu'un orage violent s'élève tout-à-coup. À une pluie affreuse, se joignent une grêle horrible & des tonnerres menaçants ; d'énormes pierres se détachant des sommets du Parnasse avec un bruit

Av. J. C. 480.

épouvantable, écrasent tout ce qui se rencontre sur leur passage; effrayé, éperdu, le reste prend la fuite. Les Delphiens sortant alors de leurs retraites, tombent sur les fuyards, & en font un horrible massacre. Heureusement pour les Perses, la Béotie leur ouvroit un asyle: ils s'y jettent comme s'ils eussent été poursuivis par les Dieux mêmes, racontant les prodiges dont ils avoient été les témoins, & peut-être les grossissant pour cacher leur honte. Ils étoient trop honorables au Dieu de Delphes, pour que ses habitants eussent voulu les démentir: au contraire, pour laisser à la postérité, un témoignage authentique de la protection des Dieux, ils dressèrent à la porte du temple de Minerve, un trophée, avec une inscription en vers élégiaques.

Her. l. 8. c. 40. Plut. in Themist.

Cependant l'armée navale des Grecs arrivée à Salamine, s'y étoit arrêtée à la prière des citoyens d'Athènes. Inutilement ceux-ci avoient-ils supplié les Grecs qui composoient l'armée de terre, d'entrer jusques dans la Béotie pour couvrir l'Attique; les peuples du Péloponnèse ne songeant qu'à leur propre défense, vouloient assembler

toutes les forces de la Grèce au-dedans de l'isthme, qu'ils prétendoient fermer d'une forte muraille.

Av. J. C. 480.

Les Athéniens perdoient courage. Comment, en effet, s'exposer seuls à tant de milliers d'hommes ? Si Thémistocles eût été moins éclairé, il se fût borné à la défense d'Athènes : mais il porta ses vues plus loin ; & en paroissant sacrifier sa patrie au salut de la Grèce, il sauva l'une & l'autre. Mais comment engager un peuple entier à abandonner ses foyers & à s'embarquer ? Quel motif d'émulation lui proposer, quand il auroit perdu les temples de ses Dieux, les tombeaux de ses ancêtres ? Cette retraite, qui n'offroit à l'esprit, que l'image humiliante d'une fuite, ou plutôt d'une ruine entière, n'avoit-elle pas seule de quoi arracher le courage qui restoit aux Athéniens ?

Persuadé que toutes les raisons humaines n'auroient point assez d'empire sur l'esprit du peuple, Thémistocles se contenta de lui rappeller l'Oracle de la Pythie, qu'il appuya d'un nouveau prodige.

Le dragon, gardien de la citadelle, qu'on nourrissoit dans le temple de

Av. J. C. 480.

Minerve, disparoît, & semble avoir quitté le lieu sacré. Les oblations qu'on avoit coutume de lui faire, demeurent entières. Ses Prêtres alloient publiant que la Déesse avoit abandonné la ville, & qu'elle montroit elle-même aux citoyens, le chemin de la mer. Le peuple consterné, ne savoit à quoi se résoudre, lorsqu'on apperçoit Cimon, qui, d'un air gai, & suivi de ses compagnons, s'avançoit le long de la rue du Céramique vers la citadelle, pour consacrer dans le temple de Minerve, un mords de bride qu'il portoit à la main, comme pour faire entendre que la ville n'avoit plus besoin de troupes de terre, mais de matelots. Une taille haute & majestueuse, donnoit au fils de Miltiades un air imposant; de beaux cheveux retomboient en boucles sur ses épaules. Il présente son offrande à la Déesse; prend un des boucliers qui étoient suspendus aux murailles de son temple, lui adresse ses prières; descend sur le rivage, & ne contribue pas peu, par son exemple, à inspirer à ses concitoyens, le courage de s'embarquer. Il fut décidé qu'on mettroit la ville sous la protection de Minerve; que tous ceux qui étoient en état de porter les

Plut. in Cimon.

armes, s'embarqueroient sur la flotte, & que chacun pourvoiroit, comme il le pourroit, au salut de sa femme, de ses enfants & de ses esclaves.

Av. J.C. 480.

Quel spectacle offrit alors la ville d'Athènes ! quelle émotion la simple lecture en fait passer dans l'ame ! & en même-temps quelle admiration elle excite pour la fermeté de ces hommes, qui s'arrachoient ainsi à tout ce qu'ils avoient de plus cher, & sans être ébranlés par les gémissements de leurs pères, de leurs mères, par les tendres adieux de leurs femmes & de leurs enfants, perdoient leur patrie pour la sauver ! Ce qui rendoit ce spectacle plus déchirant encore, c'étoit ce grand nombre de citoyens que leur vieillesse forçoit de laisser dans une ville abandonnée, avec ceux qui, regardant les murailles de bois comme indiquant la citadelle, croyoient y trouver leur salut. Un moment si attendrissant, le devenoit plus encore par l'attachement que montroient les animaux domestiques à leurs anciens maîtres : on les voyoit, comme s'ils eussent partagé leur douleur, courir autour d'eux avec des hurlements, & ne les quitter que lorsqu'ils s'embarquoient. On remarqua,

Plut. in Themist. Her. l. 8. c. 41.

Av. J. C. 480.

entr'autres, le chien du père de Périclès, qui se jetta à la mer, & suivit le vaisseau à la nage jusqu'à Salamine, où il expira en abordant au rivage.

Les familles débarquèrent, les unes en cette île, ou en celle d'Egine; d'autres à Trézène, dont les habitants les reçurent avec une humanité & une générosité peu communes. Ils ordonnèrent que leurs hôtes infortunés, auxquels ils assignèrent deux oboles par jour, seroient nourris aux dépens du public: ils permirent aux enfants de prendre des fruits par-tout, & établirent un fonds pour le paiement des maîtres qui leur enseigneroient les lettres. Pouvoit-on pratiquer plus grandement l'hospitalité?

Cependant les Athéniens ne supportoient qu'impatiemment l'absence du sage Aristides, une des lumières d'Athènes; ils soupiroient après son retour. Craignant que la colère & la vengeance, venant à le jetter dans le parti des Barbares, il ne ruinât entièrement les affaires de la République, Thémistocles le rappella par un décret général, qui permettoit « à tous ceux qui n'avoient été » bannis que pour un temps, de revenir, de faire & de dire, avec les au-

» tres citoyens, tout ce qu'ils juge- Av. J. C.
» roient convenable au salut de la 480.
» Grèce. »

L'opinion que les Athéniens avoient de leur concitoyen, lui étoit injurieuse : jamais Aristides n'avoit cessé d'encourager les Grecs, de les exhorter à la défense de la liberté ; & dès que ce décret lui eût permis de redevenir citoyen, ou plutôt d'en reprendre les fonctions, les mouvements qu'il se donna, firent voir qu'il n'étoit capable d'aucune lâcheté, puisque, pour sauver sa patrie, il n'examina point s'il portoit au comble, la gloire de son plus grand ennemi. *Plut. in Aristid.*

Par la réunion d'une grande partie des vaisseaux qui se trouvoient à Trézène, la flotte Grecque étoit alors composée de trois-cents soixante-dix-huit voiles, sans y comprendre les Pentécontores. Quand ils furent tous assemblés auprès de Salamine, Eurybiades convoqua une assemblée, & pria chacun des capitaines d'indiquer le lieu qui lui sembloit le plus propre à livrer bataille. Il n'étoit plus question de l'Attique, qu'on regardoit déjà comme un pays perdu : les avis se réunissoient pour se retirer vers l'isthme, où étoit l'armée des Péloponnésiens. *Her. l. 8. c. 48-54.*

Av. J. C. 480.

« En effet » disoit-on « si nous combattons à Salamine, & que l'issue » du combat ne nous soit pas favo-» rable, assiégés dans cette île, nous » serons privés de toute espèce de se-» cours ; au contraire, une défaite près » de l'isthme, ne nous empêchera pas » de nous réfugier chez nos conci-» toyens. »

On étoit encore assemblé, lorsqu'un Athénien vient annoncer l'arrivée des Barbares dans l'Attique, où ils mettent tout à feu & à sang. Après avoir traversé la Béotie, & brûlé Platées, ainsi que la ville des Thespiens qui s'étoient retirés dans le Péloponnèse, ils étoient devant Athènes.

Cette capitale abandonnée de presque tous ses habitants, n'étoit pas en état de faire une longue résistance. Le petit nombre de citoyens qui avoient voulu rester, s'étoient fortifiés dans la citadelle ; mais une enceinte de bois ne devoit pas les garantir de la mort.

Les Perses, campés à l'opposite de la citadelle, sur la colline de l'Aréopage, garnissent leurs flèches d'étoupes, y mettent le feu, & les lancent sur ces retranchements, qui bientôt deviennent la

proie des flammes. Quoique réduits à la dernière extrémité, les Athéniens se défendent en hommes de courage, & ne veulent entendre à aucun accommodement. Les Perses tâchent de monter à l'assaut : ils sont écrasés sous des meules de moulin, que les assiégés font rouler sur eux. Xercès craignoit déjà de ne pouvoir se rendre maître d'une ville presque sans défense ; mais le hazard le servit dans cette rencontre.

Av. J. C. 480.

On avoit négligé de garder un sentier escarpé, qui conduisoit à la citadelle : quelques soldats Perses le gravissent du côté du temple d'Aglaure. Les Athéniens surpris, se précipitent, les uns de dessus les murs, & se tuent ; d'autres se réfugient dans le temple Mégaron. Les Perses l'attaquent, brisent les portes, massacrent les malheureux qu'il renferme, malgré leurs supplications ; le pillent, mettent le feu à la citadelle, & Xercès est enfin maître d'Athènes.

Xercès, au comble de ses vœux, dépêche un courier à Suses, pour y annoncer cette grande nouvelle. On a dit que des hommes placés à des distances d'où ils pouvoient s'entendre, ne mirent que deux jours & deux nuits pour la faire par-

venir d'Athènes à la capitale de la Perse.

Av. J. C. 480. *Pausf. l. 1. c. 8.* Le Grand Roi se fit un plaisir d'envoyer à Artaban, comme les marques glorieuses de sa victoire, plusieurs statues, au nombre desquelles étoient celles d'Harmodius & d'Aristogiton, qui

Arrian. l. 3. & 8. restèrent dans le palais des Souverains de Perse, jusqu'à la conquête d'Alexandre.

Her. l. 8. c. 56-64. Plut. in Themist. La prise d'Athènes jette le trouble & la confusion dans l'armée navale des Grecs. Plusieurs des alliés, sans attendre le résultat de la délibération commune, courent à leurs vaisseaux, mettent à la voile. Il fut résolu qu'on se retireroit à l'isthme, & qu'on tâcheroit d'empêcher Xercès d'entrer dans le Péloponnèse. Il étoit nuit lorsqu'on sortit de l'assemblée. Toutes les troupes s'embarquent, & s'apprêtent à partir.

Thémistocles se rendoit à son vaisseau, comme les autres : il est rencontré de l'Athénien Mnésiphile, qui lui demande le parti auquel on s'est arrêté. Apprenant qu'on se retire à l'isthme : « O Thémistocles ! » lui dit-il « si nous » quittons Salamine, tu n'as plus de » patrie pour laquelle tu puisses com» battre ; car sois certain que chacun » va vouloir retourner dans la sienne,

» & qu'Eurybiades, ni personne au » monde, ne pourra les arrêter. La » Grèce périra, faute d'un bon conseil. » Trouve donc quelqu'expédient pour » rompre ce qui a été résolu; retourne » vers Eurybiades, & mets tout en » usage pour le faire rester à Sala- » mine. »

Av. J. C. 480.

Frappé de ce discours, Thémistocles, sans rien répondre, retourne au vaisseau du commandant; le prie de lui donner audience, s'assied près de lui, lui fait part de ce qu'il vient d'entendre de Mnésiphile, & l'appuie de si solides raisons, qu'Eurybiades convaincu, sort pour faire appeller de nouveau les Grecs au Conseil.

Quand ils furent tous assemblés, Thémistocles, avant qu'Eurybiades leur fit part du sujet pour lequel il les convoquoit, les prévenoit sur le parti qui lui paroissoit le plus avantageux au salut commun. Adimante s'irrite de voir qu'on abandonne la résolution de se retirer à l'isthme. « On châtie » dit-il à Thémistocles, en l'interrompant « ceux » qui, dans les combats publics, se lèvent » sans ordre » (*a*). — « Il est vrai » ré-

(*a*) Plutarque met ces paroles dans la

Av. J. C. 480.

pond l'Athénien ; « mais ceux qui demeurent derrière, ne ſont jamais couronnés ». Adimante outré, lève le bâton : — « Frappe ; mais écoute » continue Thémiſtocles ; puis ſe retournant vers Eurybiades : « tu ſauveras la Grèce » lui dit-il « ſi te rangeant à mon opinion, » tu ne vas point à l'iſthme, & livres ici » la bataille. Compare les avis, & dé» cide. Là, nous ſerons forcés de com» battre en pleine mer, où le petit » nombre de nos vaiſſeaux & de nos » troupes ne peut manquer de tourner » à notre déſavantage ; & quand même » la victoire ſe déclareroit en notre » faveur, tu ne peux éviter de perdre » Salamine, Mégare & Egine ; car » l'armée de terre des Barbares accom» pagnera la flotte. Par cette manœuvre, » tu les appelles l'une & l'autre dans le » Péloponnèſe, & mets toute la Grèce » en danger. Au contraire, en reſtant » à Salamine, nous combattons dans » un lieu étroit, & nous pouvons être » victorieux ; car notre avantage eſt

---

bouche d'Eurybiades ; mais Hérodote les met, avec plus de raiſon, dans celle d'Adimante. Je penſe qu'il en doit être de même du bâton.

» d'en venir aux mains dans des lieux » resserrés, comme celui des ennemis » est de livrer bataille en pleine mer. » D'ailleurs, nous conserverons de cette » manière, l'île où sont renfermés nos » enfants ; &, ce qui l'emporte infiniment sur toute autre raison, en demeurant ici, nous combattons à la » fois pour le Péloponnèse & pour » l'isthme. En effet, si la victoire, comme » je l'espère, se déclare pour nous, les » Barbares, loin de marcher jusqu'à » l'isthme, n'oseront s'avancer davantage dans l'Attique ; ils se retireront » en désordre, & nous aurons sauvé » Mégare, Egine & Salamine. »

Av. J. C. 480.

Ce discours étoit de nature à faire impression ; mais Adimante, qui avoit toujours Corinthe en vue, interrompant Thémistocles pour la seconde fois : « Il sied mal » dit-il « à un homme qui » n'a plus de patrie, de conseiller à ceux » qui en ont une encore, de l'abandonner. »

— « Malheureux ! » reprit l'Athénien, « nous avons abandonné nos foyers & » nos murs, parce que nous n'avons » pas cru que, pour conserver des choses » inanimées, nous dûssions nous rendre » esclaves : mais il nous reste une cité

Av. J. C. 480.

» beaucoup plus puissante que toutes cel-» les de la Grèce, dans ces deux-cents » vaisseaux qui sont ici pour nous sauver ». Puis s'adressant à Eurybiades, avec plus de véhémence encore : « Tu peux » lui dit-il « en restant à Salamine, te cou-» vrir de gloire : pars, & c'en est fait » de la Grèce ; car son salut est dans » ses vaisseaux. Au reste, si tu refuses » de me croire, après avoir fait em-» barquer sur notre flotte, nos femmes » & nos enfants, nous partirons en » l'état où nous sommes pour nous » rendre à Siris en Italie, que nous » devons habiter, suivant la voix des » oracles. Peut-être, quand vous se-» rez abandonnés par des hommes tels » que nous, vous souviendrez-vous de » mes paroles. »

Ce discours donna de l'inquiétude au Général : il savoit que les Athéniens en se retirant, laisseroient leurs alliés trop foibles pour résister aux Barbares. Cependant un Erétrien faisoit beaucoup de bruit, criant contre Thémistocles. « Il t'appartient bien » répond ce grand homme « de parler de guerre, toi qui, » comme les frélons, as bien une épée, » & point de cœur ». Enfin, il fut résolu qu'on attendroit les Perses à Sala-

mine. Au lever du soleil, un tremblement ayant agité la mer & la terre, on décida d'appeller les Eacides au secours de la Grèce. En conséquence, on fait des prières à tous les Dieux; on invoque Ajax & Télamon; & l'on dépêche en Egine, un vaisseau pour présenter d'humbles suppliques à Eacus & à ses descendants.

Av. J. C. 480.

Après avoir porté la désolation dans l'Eubée, & sur toutes les côtes de l'Attique, la flotte de Xercès étoit venue joindre le Roi à Phalère. Malgré les échecs répétés qu'il avoit reçus, ses armées grossies par les nations qui embrassoient sa querelle, n'étoient pas moins nombreuses en paroissant devant Athènes, qu'au moment où elles se présentèrent au promontoire Sépias & aux Thermopyles.

Diod. l. 11. p. 13. Her. l. 8. c. 66-73.

Une partie de la Grèce étoit soumise, mais le Péloponnèse restoit encore libre, & la flotte Grecque n'étoit rien moins que méprisable. Xercès convoqua un Conseil sur la sienne. Tous les avis se réunissoient pour attaquer les Grecs par mer; Artémise seule s'y opposa. « Les Grecs » dit-elle au Roi, « l'emportent autant, en fait de marine, » sur vos troupes, que les hommes l'em-

AV. J. C. 480.

» portent ſur les femmes. Vous êtes
» maître d'Athènes, dont la conquête
» vous a fait entreprendre cette expé-
» dition ; le reſte de la Grèce eſt en
» votre puiſſance ; perſonne ne vous
» réſiſte, & ceux qui l'ont oſé, en ont
» été punis : ceſſez de vouloir combattre
» ſur mer ; continuez de tenir votre
» flotte près de la terre ; faites même
» une deſcente dans le Péloponnèſe,
» & le ſuccès de votre entrepriſe
» eſt aſſuré, car il eſt impoſſible que
» la réſiſtance des Grecs ſoit longue :
» leur armée ſe diſſipera ; ils ſe retire-
» ront dans leurs villes. Il n'y a point
» de vivres dans Salamine, & ſi vous
» faites une deſcente dans le Pélopon-
» nèſe, tous les Péloponnéſiens qui ſont
» maintenant dans l'île, l'abandonne-
» ront, & ſe mettront peu en peine de
» combattre pour les Athéniens, tandis
» que leur propre pays ſera en danger.
» Si vous vous hâtez de livrer bataille ſur
» mer, j'appréhende quelque revers qui
» ne peut manquer d'être funeſte à votre
» armée de terre. »

Ce diſcours ſenſé fit peine aux amis de la Princeſſe, qui craignirent que ſa franchiſſe ne déplût à Xercès, & fût entendu avec plaiſir de ſes ennemis,

qui le regardèrent comme le prélude de sa disgrace. Le Roi cependant sentit toute la force des raisons d'Artémise, & lui donna des louanges : mais il avoit envie de combattre, & ne savoit ce que c'étoit que de temporiser. Comment imaginer d'ailleurs que les Grecs pussent tenir contre toute sa flotte réunie, dans une action qu'il devoit animer de sa présence ? Il prit le parti d'en remettre la décision à la pluralité des voix. On savoit son sentiment ; tous les avis furent pour le combat. La flotte s'avança vers Salamine, & se mit en bataille ; mais la nuit qui survint, fit différer l'attaque jusqu'au lendemain.

Cette même nuit, l'armée de terre s'étoit ébranlée, & marchoit contre le Péloponnèse. Les habitants de cette presqu'île avoient pris toutes les mesures possibles, pour empêcher les Barbares d'y pénétrer par terre ; car dès qu'on avoit eu appris la mort de Léonidas, Cléombrote, fils d'Anaxandridas, & frère du généreux Roi de Sparte, à la tête des Péloponnésiens, étoit venu camper à l'isthme, où après avoir bouché la *Voie Scironide*, on avoit construit, à la hâte, un mur de défense. La proximité du danger avoit rassemblé en ce

Av. J. C. 480.

lieu, les Lacédémoniens, les Arcadiens, les Eléens, les Corinthiens, les Trézéniens, & les citoyens d'Hermione. La crainte avoit fait embrasser aux autres peuples du Péloponnèse, le parti des Mèdes.

Her. l. 8. c. 74-82. Diod. l. 11. p. 13. 14. Plut. in Themist. & in Aristid.

L'isthme paroissoit alors le dernier refuge de la patrie ; les travaux s'y continuoient avec activité. On n'avoit que peu de confiance dans l'armée navale ; l'union n'y règnoit point. Les Péloponnésiens qui servoient sur la flotte, penchoient toujours à choisir l'isthme pour théatre de l'action. On taxoit Eurybiades d'imprudence : on murmura d'abord tout bas ; on le fit ensuite ouvertement. Enfin on convoqua une nouvelle assemblée : on y répéta que l'isthme, défendu par une forte muraille, procureroit aux Grecs une retraite en cas d'évènement malheureux ; tandis que, dans la même supposition, réduits à se renfermer dans une île aussi peu étendue que Salamine, ils s'y verroient bientôt exposés à des maux sans remède. On concluoit qu'il falloit retourner au Péloponnèse, & plutôt combattre pour un pays qui n'étoit point entamé, que pour un pays déjà ruiné.

Les Athéniens, les Eginètes, les Mé-

gariens soutenoient, au contraire, qu'il falloit tenter le sort des armes à Salamine. Thémistocles demeuroit ferme dans ce projet, dont il avoit démontré si supérieurement les avantages : mais la frayeur ne laissoit, chez les Péloponnésiens, aucun accès à la raison; il fut résolu qu'on partiroit la nuit même.

Thémistocles désespéré que les Grecs, en se retirant chacun dans leurs villes, se privassent des avantages que leur promettoit la situation du lieu où il vouloit les faire combattre, vit bien qu'aucune raison ne prévaudroit sur une opiniâtreté qui procédoit de la crainte, & que la ruse seule pouvoit venir au secours de la Grèce éperdue : il dépêcha Sicinus, homme de confiance & précepteur de son fils, à Xercès, & lui fit dire que le Général des Athéniens, secrètement attaché à ses intérêts, l'avertissoit que les Grecs avoient résolu de prendre la fuite, & que s'il tomboit sur eux dans cette confusion, sans leur donner le temps de rejoindre leur armée de terre, c'en étoit fait de leur flotte.

Le Roi, trompé, ordonne aussitôt aux troupes de s'embarquer; il envoie

Av. J. C. 480.

deux-cents vaiſſeaux pour bloquer tous les détroits & fermer toutes les iſſues, afin qu'aucun des Grecs ne puiſſe échapper. Il fait auſſi paſſer dans la petite île de Psyttalée, entre Salamine & le continent, un grand nombre de ſoldats, pour faire main-baſſe ſur les ennemis, & en même-temps pour ſauver les Perſes & les débris de leurs vaiſſeaux que la mer pourroit y porter après le combat. Vers le milieu de la nuit, la pointe de l'armée navale qui regardoit l'Occident, s'approche de Salamine, afin de l'envelopper; enfin les meſures des Perſes étoient aſſez bien priſes pour que rien ne leur échappât : l'obſcurité qui favoriſoit leurs mouvements, les avoit dérobés aux Grecs toujours occupés de débats, tandis qu'on les enfermoit de toutes parts.

Ariſtides, qui étoit dans l'île d'Egine, s'étant apperçu de la manœuvre des ennemis, ſe jette dans un eſquif, traverſe toute leur flotte, au péril de ſa vie, & ſe préſente à la porte du lieu où les Grecs étoient encore aſſemblés. Il fait prier Thémiſtocles de venir ſeul lui parler. La grandeur des maux préſents étouffoit dans cette ame généreuſe tout ſentiment

de haine ; la patrie ſeule l'occupoit tout entière.

AV. J. C. 480.

Thémiſtocles étant ſorti, il lui adreſſa ces paroles : « Renonçons à de vaines » diſſenſions qui juſqu'ici nous ont di- » viſés ; cédons à une plus noble ému- » lation, en cherchant à nous ſur- » paſſer mutuellement pour ſauver la » Grèce ; toi, en rempliſſant les fonc- » tions d'un digne Général ; moi, en » t'obéiſſant, & en t'aidant de ma » perſonne & de mes conſeils. J'apprends » que ſeul tu as embraſſé le parti le plus » avantageux, en propoſant de com- » battre dans ces détroits. Les alliés » s'y ſont oppoſés : mais raſſure-toi ; » les ennemis eux-mêmes nous favo- » riſent ; leurs vaiſſeaux couvrent la » mer & nous inveſtiſſent ; il n'eſt plus » de chemin ouvert à la fuite, & les » moins bien intentionnés vont être for- » cés de combattre. »

« Ariſtides » répondit Thémiſto- cles « je ſuis fâché que tu m'aies pro- » voqué le premier à ce combat géné- » reux ; mais il n'eſt rien que je ne » tente pour effacer une ſi noble dé- » marche par des actions du plus grand » éclat ». En même-temps, comme il étoit convaincu de la vertu & de la

Av. J. C. 480. probité de ce grand homme, il lui fit confidence du moyen qu'il avoit imaginé pour tromper les Barbares, & l'engagea d'entrer, pour faire part aux Grecs, des choses dont il avoit été le témoin. « Car » continua-t-il « si je » les leur annonce moi-même, on m'en » regardera comme l'inventeur, & ja- » mais on ne se persuadera que les Bar- » bares soient si près de nous. »

Après avoir donné beaucoup d'éloges à son rival, Aristides entre dans la salle du Conseil: il apprend aux Grecs qu'il arrive d'Egine à travers mille dangers; qu'ils sont investis, & qu'il n'y a pas un moment à perdre pour se mettre en défense.

Malgré cette assurance, les Grecs doutoient encore de la vérité : mais l'arrivée d'un vaisseau Ténien, commandé par Panétius, qui venoit se rendre à eux, leva tous les doutes. Le dépit alors se joignant à la nécessité, on résolut le combat.

Her. l. 8. c. 83-88. Plut. in Themist. Diod. l. 11. p. 14. 15.

Tout concouroit aux vues de Thémistocles. Ceux des Ioniens que les avertissements laissés par ce Général le long des côtes d'Eubée, avoient ramenés au parti des Grecs, leur envoyèrent secrètement un homme de

Samos, pour les inftruire de la dif- Av. J. C. 486.
pofition de la flotte royale, & les affurer en même-temps, qu'ils attendroient le moment du combat, pour abandonner les Barbares & fe joindre aux Grecs. Le Samien conduit devant Eurybiades, rendit compte de fa commiffion en préfence de tous ceux qui fe trouvoient avec le Général. Thémiftocles fut charmé de voir le fuccès de fon ftratagême ; les troupes font encouragées par la promeffe des Ioniens, & l'averfion qu'elles avoient eu de combattre à Salamine, fe change tout-à-coup en une véritable impatience d'attaquer l'ennemi.

Le jour commençoit à paroître. Thémiftocles monté fur le vaiffeau amiral, offroit aux Dieux des facrifices pour fe les rendre favorables, lorfqu'on lui préfente trois jeunes prifonniers d'une beauté extraordinaire, & magnifiquement vêtus. On les croyoit fils de Sandaucé, fœur du Roi, & d'un Prince appellé Autarchus. Le devin Euphrantidès, appercevant une flamme pure & claire fortir du milieu des victimes, veut qu'on les immole à Bacchus furnommé *Omeftès*, prétendant que la victoire des

Grecs & leur ſalut dépendent de ce
Av. J. C. 480. ſacrifice.

Les Grecs, les Athéniens ſur-tout, n'étoient point un peuple ſanguinaire, mais ils étoient peuple enfin ; & dans les grands dangers, c'eſt des moyens extraordinaires & merveilleux qu'il attend ſon ſalut. Tout d'une voix, ils ſe mettent à invoquer le Dieu qui leur promet la victoire, conduiſent ces priſonniers au pied de l'autel, & forcent Thémiſtocles d'obéir aux ordres du devin.

Ce Général s'adreſſant enſuite aux troupes, & leur ayant fait un diſcours conforme à la ſituation préſente, leur ordonne de remonter ſur leurs vaiſſeaux. Dans cet inſtant, arrivoit d'Egine celui qu'on avoit envoyé dans cette île implorer l'aſſiſtance des Eacides. On lève l'ancre, les Barbares s'ébranlent en même-temps.

Thémiſtocles n'avoit pas été moins habile à prendre le moment favorable pour charger l'ennemi, qu'à choiſir le lieu du combat. Il attendit l'heure où d'ordinaire il s'élève un vent fort, qui groſſit les vagues dans le détroit ; perſuadé que ce vent, qui n'incommoderoit en aucune manière les vaiſſeaux

plats des Grecs, feroit très-pernicieux aux Perfes, dont les navires fort pefants, avoient la proue haute & les ponts très-élevés. En effet, le vent les forçoit de tourner & de préfenter le flanc aux Athéniens, dont les attaques étoient vives.

Av. J. C. 480.

Cependant Xercès, placé fur une éminence, & entouré de fes fecrétaires, prêts à écrire toutes les particularités de l'action, avoit fait donner le fignal du combat. Les Phéniciens étoient à l'aile droite, du côté d'Eleufis ; les Ioniens formoient la gauche. Parmi ceux-ci, quelques-uns qui s'étoient laiffés perfuader par les avis de Thémiftocles, combattirent lâchement à deffein ; mais en général les autres firent leur devoir.

La flotte Grecque étoit difpofée de telle forte, que la gauche, compofée des Athéniens & des Lacédémoniens, fe trouvoit en face des Phéniciens, qui, par leur nombre & leur expérience, faifoient la partie la plus formidable de l'armée ennemie. Les citoyens d'Egine & de Mégare, qui, après les Athéniens avoient le plus de réputation en fait de marine, & que feuls on n'avoit jamais vu fuir dans cette

Av. J. C. 480.

forte de combats, formoient l'aîle droite. Dans cet ordre, ils se saisirent du détroit de Salamine & d'Héraclée.

Amynias de Pallène, ou, selon d'autres, le vaisseau revenu d'Egine, sortant des rangs, vient fondre sur un des vaisseaux ennemis, & l'accroche de manière qu'il ne peut s'en débarrasser. On accourt à son secours; l'action se trouve engagée.

La flotte de Xercès conserva sans peine ses rangs, tant qu'elle fut en pleine mer: mais, lorsqu'elle vint à entrer dans le détroit, la manœuvre qu'elle fit pour retrécir son front, commença d'y jetter quelque confusion, & malgré une vigoureuse défense, l'amiral Perse est tué, son vaisseau est coulé à fond. La terreur s'empare de ceux qui le suivent: le défaut de chef augmente le désordre; les Perses reculent du côté de la pleine mer. Les Athéniens s'appercevant du trouble, se mettent à leur poursuite. Ils heurtent rudement les vaisseaux ennemis: en passant le long de leurs bancs, ils font tomber les rames des mains à la chiourme: la violence du choc entr'ouvre les vaisseaux; les autres

prennent la fuite. Les Phéniciens, les Insulaires de Cypre sont défaits sans ressource. Les peuples de Cilicie, de Pamphylie & de Lycie, qui suivent pour les soutenir, se défendent d'abord vaillamment ; mais bientôt, voyant des vaisseaux plus forts que les leurs désemparés, ils cessent de s'exposer au péril.

Av. J. C. 480.

A l'autre aile, la fortune s'étoit soutenue long-temps égale : mais les Athéniens revenus de la poursuite des Phéniciens & des Cypriens, qu'ils avoient menés jusqu'à la côte, viennent fondre sur ce qui résiste encore, coulent à fond plusieurs vaisseaux, & fixent la victoire.

Tout fuyoit devant les Grecs. Artémise elle-même cherchoit dans la fuite un salut qu'elle ne pouvoit plus se promettre de son courage. Les Athéniens, indignés qu'une femme osât leur faire la guerre, avoient proposé une récompense de dix mille drachmes à celui qui l'ameneroit vivante. Pressée vivement par un vaisseau de cette nation, arrêtée par les navires Perses qui la devançoient, elle alloit tomber au pouvoir des Grecs : elle se jette sur un des alliés ; c'étoit le vaisseau du Roi des Calyn-

Hér. l. 8. c. 93.

Av. J. C. 480.

diens, son ennemi capital; elle l'attaque, le coule à fond, sans qu'aucun de ceux qui le montoient pût échapper, pour informer Xercès d'une action qu'elle avoit tant d'intérêt qu'il ignorât. Trompé par cette manœuvre, la prenant pour un Capitaine Grec, ou pour un transfuge de la flotte des Perses, l'Athénien cesse de la poursuivre.

Xercès témoin de cette action, n'auroit pu croire qu'elle fût d'Artémise, quelqu'idée qu'il eût de sa valeur, si on ne l'avoit assuré que c'étoit son pavillon. Le Roi qui regardoit comme ennemi, le vaisseau qu'Artémise venoit de couler à fond, ne put s'empêcher de s'écrier, « que dans cette bataille, les » femmes s'étoient comportées comme » des hommes, & les hommes comme » des femmes. »

Les Barbares fuyoient, & venoient chercher un asyle à Phalère; mais les Eginètes s'étant portés dans le détroit, tous les vaisseaux échappés aux Athéniens, tombent entre leurs mains.

Her. l. 8. c. 89-105. Plut. in Themist.

La journée de Salamine fut fatale à un grand nombre de guerriers Perses, Mèdes & alliés; Ariabignès, frère du Grand Roi, y perdit la vie. Une multi-

tude de Barbares avoit été engloutie dans les flots, car aucun d'eux ne savoit nager. Les Grecs, au contraire, habitués à cet exercice, ne voyoient pas plutôt leurs vaisseaux rompus, ou près d'être submergés, qu'ils se jetoient à la nage, & venoient gagner Salamine. Les premiers vaisseaux des Barbares qui furent mis en fuite, en avoient fait périr un grand nombre. Ceux qui étoient derrière, voulant gagner le devant pour se distinguer à la vue de leur Roi, venoient fondre sur leurs amis, & augmentoient ainsi le tumulte.

Av. J. C. 480.

Si tous les Grecs eussent embrassé la querelle commune, de cette multitude effroyable d'Asiatiques, pas un n'eût revu ses foyers. Quelle indignité que des Grecs osassent se tenir neutres en cette extrémité ! Quelle infamie de voir prendre à la plupart, les armes contre la patrie ! On ne parloit que de trahisons; &, à entendre les Athéniens, Salamine avoit encore été témoin d'une perfidie. Dès le premier choc, disoient-ils, Adimante ayant pris la fuite, les Corinthiens avoient suivi l'exemple de leur chef. Déjà ces traîtres étoient à la hauteur d'un temple

Av. J. C. 480.

de Salamine dédié à *Minerve Scirade* ; lorsque, d'un petit vaisseau qu'on crut envoyé par quelque Dieu, on entendit crier : « Adimante, les Grecs sont » vainqueurs ». Le Corinthien qui, d'abord n'ajouta pas foi à ces paroles, s'étant enfin laissé persuader, revint sur ses pas ; mais le combat étoit fini. Les habitants de Corinthe, loin de convenir de cette lâcheté, prétendoient s'être signalés dans la bataille, & tout le reste de la Grèce leur rendoit ce témoignage.

Plut. in Aristid.

Aristides ne montra pas dans cette journée, moins de valeur que de prudence : il n'étoit sur aucun vaisseau ; mais, dès avant le combat, s'étant apperçu que Psyttalée étoit remplie de troupes ennemies, il fit embarquer promptement, sur des esquifs, les plus aguerris & les plus déterminés des citoyens ; fit une descente dans l'île, tomba brusquement sur les Perses, tailla tout en pièces, à l'exception des principaux qu'il fit prisonniers, & en particulier les trois fils de Sandaucé, dont il a été question. Il garnit ensuite le tour de l'île de soldats, avec ordre d'observer ceux que le sort des armes, ou la violence de la mer y jetteroient ; de

sauver les alliés, & de faire main-basse sur les ennemis : car, comme il l'avoit prévu, le plus grand choc & le principal effort, se firent autour de Psyttalée : aussi fût-ce dans cette île qu'on érigea le trophée pour la victoire. Av. J. C. 480.

Telle fut l'issue de la plus célèbre bataille navale qui eût été donnée jusqu'alors. Les Grecs y perdirent quarante vaisseaux ; les Barbares y laissèrent plus de deux-cents des leurs, sans parler de ceux qui leur furent pris, avec l'équipage qui les montoit. Vaincu, contre son attente, & outré de colère, le Roi fit mourir les plus coupables des Phéniciens, par qui la fuite avoit commencé, & menaça les autres d'une punition proportionnée à leur faute. Ces peuples craignant l'effet de son courroux, passèrent d'abord dans l'Attique, & dès la nuit suivante, ils reprirent le chemin de l'Asie. *Diod. l. xi. p. 16.*

Le jour même du combat des Thermopyles, trois-cents mille Africains débarqués en Sicile, sous la conduite d'Amilcar, pour seconder les vues de Xercès, furent entièrement défaits par Gélon. Une fuite précipitée sauva le reste ; & Carthage au désespoir, *Id. ibid. p. 19.*

s'estima trop heureuse d'acheter la paix
Av. J. C. 480. par un traité, dont le vainqueur dicta les conditions.

Her. l. 8. c. 96. 97. Les Grecs s'étoient retirés à Salamine, toujours prêts à combattre, si le Grand Roi vouloit encore tenter le sort des armes ; mais d'autres soins l'agitoient. Après la bataille, le vent avoit jeté la plus grande partie des débris de sa flotte, sur une côte de l'Attique, appellée *Colias.* Alors, dit-on, se vit l'entier accomplissement d'un ancien oracle, rendu par Bacis & par Musée, touchant ce combat naval ; ainsi que de la prédiction faite plusieurs années avant ce temps, par Lysistrate devin d'Athènes, au sujet des débris qui furent poussés par les vents, sur cette côte : prédiction dont le sens jusqu'alors avoit été caché à tous les Grecs. « Les femmes de Co» lias trembleront à la vue des rames ». Le vague de cette prédiction n'étoit pas peu utile à l'application qu'il plairoit d'en faire.

Xercès étoit bien éloigné de penser à de nouveaux combats : la défaite qu'il venoit d'essuyer, lui fit appréhender que quelques-uns d'entre les Ioniens ne suggérassent aux Grecs, ou

que ceux-ci même ne s'avisassent de faire voile vers l'Hellespont pour rompre les ponts, & ne l'enfermassent ainsi dans l'Europe. Il résolut donc de quitter cette terre qui lui avoit été si fatale : mais, afin que les Grecs, non plus que ses propres sujets ne soupçonnassent rien de son dessein, il feignit de lutter encore contre son malheur, de vouloir livrer une nouvelle bataille, & tenta de joindre Salamine au continent, par le moyen d'une digue, sur laquelle il pût faire passer son armée de terre.

Av. J. C. 480.

Les généraux Grecs ne restoient pas oisifs. Thémistocles sur-tout songeoit aux moyens de délivrer la patrie d'un ennemi, qui, quoique vaincu tant de fois, n'étoit pas encore méprisable. Il va trouver Aristides, & voulant le sonder : « Nous venons » lui dit-il « d'exécuter de grandes choses, » mais il en reste de plus grandes à » tenter. Hâtons-nous de faire voile » vers l'Hellespont ; détruisons le pont » que Xercès a établi sur cette mer pour » favoriser sa retraite, & enfermons » ainsi l'Asie dans l'Europe. »

Plut. in Themist. & in Aristid.

« Ah! » reprit Aristides, en jettant un grand cri ! « jusqu'ici nous avons » combattu contre un Roi plongé dans

Av. J. C. 480.

» les délices ; mais craignons que l'en-
» fermant dans la Grèce, nous ne ré-
» duisions au désespoir, un Prince sou-
» tenu d'une armée encore si formidable.
» Alors il ne se tiendra plus sous ses pa-
» villons dorés, tranquille spectateur de
» nos combats ; mais devenu audacieux
» par le danger, il tentera tout, se
» trouvera partout en personne, réta-
» blira ce qui est perdu, & en suivant de
» meilleurs conseils, il sauvera son Etat
» & sa vie. Loin donc de rompre le pont
» qu'il a fait construire, je conseillerois
» d'en établir un nouveau, s'il étoit
» possible, pour le faire sortir plus
» promptement de l'Europe ». C'étoit
le sentiment de Thémistocles. « Puisque
» telle est ton opinion » répondit-il à
son sage rival « cherchons de concert,
» quelqu'expédient qui puisse déterminer
» Xercès à la retraite. »

Hér. l. 8. c. 100-104.

Cependant Mardonius, malgré tous les mouvements que se donnoit le Grand Roi, présumoit que son intention n'étoit pas de rester dans la Grèce. Auteur d'un projet malheureux, il craignit qu'à son retour en Perse, tout le poids de la colère du Roi, ne retombât sur lui. Il voulut en prévenir les effets, &, résolu de subjuguer ses ennemis, ou de mou-

rir avec gloire, il vint trouver Xercès, pallia la perte qu'il venoit d'essuyer, l'imputa à la lâcheté des auxiliaires, lui insinua de retourner en Perse, & s'engagea de réduire les Grecs avec trois-cents mille hommes d'élite. Av. J. C. 480.

Xercès ne cherchoit qu'un prétexte pour quitter la Grèce avec moins de déshonneur. Malgré les pertes qu'il venoit de faire, il pouvoit, en ramassant les débris de sa flotte, en composer une assez considérable. Son armée de terre n'avoit reçu que de foibles échecs : toute la Grèce, pour ainsi dire, à l'exception du Péloponnèse, étoit soumise ; avec de la constance il pouvoit terminer glorieusement son entreprise : mais il redouta l'ascendant victorieux de ses ennemis.

Artémise, à qui il fit part de la proposition de Mardonius, l'approuva. « S'il réussit » dit-elle au Roi « la Grèce » est en votre puissance : s'il échoue, » la perte sera légère, puisque vous serez sauvé ; & d'ailleurs les Grecs ne » seront pas victorieux, pour avoir » vaincu un de vos sujets. En un mot, » Athènes est prise ; c'étoit le but de » votre expédition, & vous devez re- » tourner en Perse. »

Av. J. C. 480.

Ibid. c. 107-110.

L'épouvante du Roi donnoit une nouvelle force aux raisons d'Artémise: il la renvoya comblée de louanges, & la fit partir pour Ephèse, avec quelques-uns de ses enfants naturels, qui l'avoient accompagnée, & dont il confia le soin à Hermotime, celui de ses eunuques qu'il affectionnoit le plus.

Lorsque la nuit fut venue, la flotte sortit de Phalère, & prit la route de l'Hellespont, pour garder le pont qui devoit favoriser la retraite du Roi. La crainte s'étoit tellement emparée des Barbares, que quand ils furent près de Zostère, prenant de petits promontoires qu'ils appercevoient, pour des vaisseaux ennemis, ils s'enfuient; mais revenant de leur erreur, ils se rallièrent, & continuèrent leur route.

Au lever de l'aurore, les Grecs ne voyant aucun mouvement dans l'armée de terre, crurent que la flotte étoit encore à Phalère, & qu'ils auroient une nouvelle attaque à soutenir. Ils n'eurent pas plutôt appris sa retraite, qu'ils se mirent à sa poursuite. Arrivés à Andros, sans avoir pu la découvrir, ils délibérèrent sur le parti qu'ils avoient à prendre.

Thémistocles vint trouver les Athé-

niens, qui ne pouvoient souffrir qu'on laissât fuir l'ennemi, sans le poursuivre. Il leur fit entendre qu'il valoit mieux retourner, pour réparer, autant qu'il seroit possible, les maux que les Perses leur avoient faits; rebâtir leurs maisons, ensemencer les terres, & se mettre en état de faire voile au printemps suivant, pour l'Hellespont & pour l'Ionie.

Av. J. C. 480.

Cet avis ayant été approuvé, Thémistocles dépêcha vers Xercès, Arnace eunuque du palais, qui avoit été trouvé parmi les prisonniers, avec ordre de dire au Roi de sa part, que le dessein des Grecs étoit d'aller rompre le pont qu'il avoit fait construire, & qu'il lui conseilloit de ne pas perdre un instant pour se retirer en Asie, tandis qu'il amuseroit les alliés, afin de retarder leur poursuite. Le Barbare effrayé de cette nouvelle, hâte sa fuite vers l'Asie.

Ibid. c. 110. Diod. l. 11. p. 16. Plut. in Themist. & in Aristid.

Faire le personnage d'un traître pour sauver la patrie, est peut-être le dernier effort où puisse se porter dans le cœur d'un héros, l'amour qu'elle inspire. Mais ne dissimulons pas que Thémistocles, qui connoissoit l'inconstance du peuple qu'il avoit à conduire,

Av. J. C. 480.

prévoyoit qu'un jour ces mêmes Athéniens, qu'il venoit de sauver de l'esclavage, oublieroient qu'ils lui devoient la liberté. En servant la Grèce, il voulut se faire auprès de Xercès, un mérite des avis qu'il lui donnoit : il se menageoit la faveur & l'appui de ce Prince pour un temps où il n'en pourroit trouver qu'en lui seul.

Her. l. 8. c. 113-117.

Xercès après avoir traversé la Béotie, s'étoit rendu en Thessalie, où Mardonius fit le choix des troupes qu'il voulut garder. Là, le Grand Roi reçut un ambassadeur de la part des Spartiates, qui, conformément à un Oracle de Delphes, venoient demander satisfaction de la mort de Léonidas. Lorsque le héraut fut en présence de Xercès : « Roi » des Mèdes » lui dit-il « les Lacédé» moniens & les Héraclides vous de» mandent satisfaction de la mort de » leur Roi, tué en combattant pour la » patrie ». Xercès, à cette demande, se mit à rire ; & après être demeuré quelque temps en silence : « Voilà » dit-il, en montrant Mardonius qui étoit auprès de lui « voilà celui qui vous don» nera la satisfaction que vous avez » droit d'exiger. »

Le héraut se retira, & Xercès prit

la route de l'Hellespont. Sa fuite étoit si précipitée, qu'il y arriva en quarante-cinq jours. Ce retour étoit bien différent de celui dont il s'étoit flatté en entrant dans la Grèce. Le Monarque qui faisoit trembler la terre sous le poids de ses armées, & dont les innombrables vaisseaux couvroient la mer, fuit avec des troupes en désordre. Harassés d'une longue marche, & désolés par la famine, avant-courière de la peste prédite par Artaban, ses soldats se débandent pour aller chercher des vivres; au défaut des fruits, l'herbe, l'écorce, les feuilles des arbres leur servent de nourriture. Pour comble de malheurs, le pont rompu par la tempête ne leur laisse que l'espoir des vaisseaux pour traverser le détroit. Le changement de nourriture & d'air, l'intempérance & la mollesse asiatique achèvent de perdre l'armée. Les soldats, après tant de désastres, se trouvant au sein de l'abondance se livrèrent à des excès, qui joints aux changements des eaux, en firent périr un grand nombre; les autres enfin gagnèrent Sardes avec leur Roi.

Av. J. C. 480.

Tandis que Xercès fuyoit, on assiégeoit Andros. Cette île avoit donné

Ibid. c. 111. 112.

du secours aux Perses ; & les premiers
Av. J. C. 480. de tous les Insulaires, les Andriens avoient refusé à Thémistocles, la contribution qu'il avoit exigée d'eux. « Je » viens » leur avoit dit ce guerrier « ac» compagné de deux puissantes Divi» nités ; *la Persuasion* & *la Nécessité* ». —« Nous en avons » répondirent-ils, « deux autres à t'opposer qui ne le » sont pas moins ; *la Pauvreté* & » *l'Impuissance* ». Thémistocles entreprit le siège de la ville ; mais, comme ses fortifications la mettoient en état de faire une longue résistance, il fut obligé de se retirer. Les Grecs, après
Ibid. c. 121. 122. avoir levé le siège d'Andros, firent une descente près de Caryste, ravagèrent ses terres, & revinrent ensuite à Salamine.

La Grèce respiroit enfin. Ses premiers soins, avant de partager les dépouilles, furent de s'acquitter envers les Dieux. On leur consacra les prémices du butin ; entr'autres, trois vaisseaux Phéniciens, dont l'un fut mis à l'isthme, où il se voyoit encore au temps d'Hérodote ; l'autre envoyé à Sunium : le troisième, consacré à Ajax, demeura dans l'île même qui avoit été témoin de si grands exploits.

Des prémices destinées au Dieu de Delphes, on fit une statue d'or, haute de douze coudées, tenant en main les éperons d'un vaisseau. Ce présent, sans doute, ne parut point suffisant aux ministres d'Apollon, qui, lorsqu'on lui eût demandé au nom du public, s'il lui étoit agréable, répondit que les Grecs l'avoient satisfait, excepté les Eginètes dont il attendoit de plus grandes marques de reconnoissance. Les citoyens d'Egine consacrèrent alors à cette Divinité, trois étoiles d'or sur un mât de cuivre, qui fut déposé proche de la fameuse coupe de Crésus. Av. J. C. 480.

Après qu'on se fut acquitté envers les Dieux, la flotte appareilla pour l'isthme, où l'on devoit, en présence de la Grèce assemblée, décerner le prix au guerrier qui avoit servi le mieux la patrie. *Ibid. c. 122. 125. Plut. in Themist.*

L'envie fut trompée; malgré elle, Thémistocles le remporta, & de la manière la plus flatteuse. Chacun des Capitaines, obligé de déclarer lequel de tous les guerriers s'étoit le plus signalé dans l'action, portoit sur l'autel de Neptune, un billet où étoit écrit le nom de ceux qui lui paroissoient mériter le premier & le second rang. Tous s'adjugèrent

Av. J. C. 480.
le premier, & réservèrent le second à Thémistocles. Il ne manquoit à la gloire de cet homme célèbre, que de se voir ainsi désigné le premier. La jalousie sépara les Grecs sans rien décider; mais Thémistocles n'en passa pas moins pour le plus grand des Généraux.

Le dernier trait à cet éloge, étoit d'être loué par Sparte même. Les Lacédémoniens menèrent le héros dans leur ville; & après avoir accordé à Eurybiades, le prix de la valeur, ils décernèrent celui de la sagesse à Thémistocles, & les honorèrent tous deux d'une couronne d'olivier. On fit présent au citoyen d'Athènes, du plus beau char qui fût dans la ville; & à son départ, il fut escorté jusqu'aux montagnes de Tégée, par trois-cents jeunes hommes des plus considérables de Sparte: honneur que jusqu'alors elle n'avoit accordé à personne.

Athènes qui redoutoit toujours un mérite trop éclatant dans ses citoyens, Athènes fut peut-être la seule des villes de la Grèce, qui vit avec peine les honneurs qu'on prodiguoit à l'un de ses enfants. Un des ennemis de Thémistocles lui fit entendre qu'il étoit moins redevable

redevable de ces honneurs à son mérite, qu'à l'éclat de sa patrie. « J'avoue » lui répondit le vainqueur de Salamine, « que je ne les eusse pas reçus, si j'avois » été de Sériphe ; mais tu ne les aurois » pas obtenus, quand tu eusses été » d'Athènes ». Toute la nation conçut la plus haute estime pour ce grand homme. Aux Jeux Olympiques, célébrés trois ans après la victoire de Salamine, l'assemblée ne cessa d'avoir les yeux sur lui; on ne faisoit plus d'attention aux combattants, on le montroit aux étrangers, avec des battements de mains & toutes les marques d'une admiration extraordinaire. Le Héros lui-même ne put tenir à cet applaudissement général. « Je recueille » aujourd'hui » s'écria-t-il avec transport « le fruit de tous les travaux que » j'ai endurés pour la Grèce. »

Av. J. C. 480.

Artabase escorta Xercès jusqu'aux rives de l'Hellespont, avec soixante mille hommes des troupes qu'avoit choisi Mardonius. Avant de rejoindre ce Général, dont les quartiers d'hiver étoient en Thessalie & dans la Macédoine, il s'empara d'Olynthe : il voulut aussi prendre Potidée; mais après être demeuré inutilement trois mois devant

Her. l. 8. c. 126-129.

Av. J. C. 480.

cette place, un débordement considérable de la mer, qui fit périr une multitude de ses soldats, l'obligea de lever le siège, & de retourner en Thessalie.

LIVRE TRENTE-DEUXIÈME.

SITUATION de la Grèce après la Bataille de Salamine; Combat de Platées; Expulsion des Perses.

APRÈS LA DÉROUTE de Salamine, l'armée navale des Perses, à l'exception des Phéniciens, avoit pris ses quartiers aux environs de Cumes en Ionie: à peine le printemps eut-il ouvert la campagne, qu'elle fit voile vers Samos, au nombre de quatre-cents vaisseaux, pour veiller delà sur les Ioniens, dont la fidélité étoit suspecte. La crainte empêchoit les Chefs d'avancer vers l'Occident. Les Perses n'ayant point été suivis après la bataille de Salamine, croyoient que les Grecs, se bornant à la défense de leur propre pays, ne viendroient point les attaquer en Ionie; &, en attendant le succès des armes de Mardonius, ils méditoient les moyens d'incommoder leurs ennemis.

Av. J. C. 479.

Her. l. 8. c. 1 –132. *Diod. l.* 11. *p.* 22.

Av. J. C. 479. Les troupes de terre des Grecs n'étoient point encore rassemblées; mais leur flotte, composée de cent-dix vaisseaux, sous la conduite de Leutychidès & de l'Athénien Xanthippe, étoit dans l'île d'Egine, prête à mettre à la voile.

Xanthippe, à la tête des Athéniens, au lieu de Thémistocles, avoit droit d'étonner la Grèce; ou plutôt elle ne s'en étonna point, puisqu'elle devoit connoître le génie d'Athènes: mais il est nécessaire d'observer ici, comment le germe d'une inimitié qui divisa si cruellement, dans la suite, les deux principales Républiques de la Grèce, se développoit insensiblement. Les Lacédémoniens possédoient l'empire de la terre; les Athéniens paroissoient avoir eu la plus grande part à la victoire de Salamine: ils ne dissimuloient pas l'opinion qu'ils en avoient eux-mêmes, & l'on ne doutoit pas qu'ils ne voulussent bientôt s'arroger l'empire de la mer. Sparte le prévoyoit, & ne laissoit échapper aucune occasion d'humilier sa rivale. Ainsi, dans une nouvelle assemblée au sujet du prix de la valeur, les Lacédémoniens eurent assez de crédit pour faire décider qu'entre les villes, c'étoit celle d'E-

gine dont les habitants avoient été les plus braves, &, entre les guerriers, l'Athénien Amynias, frère du poëte Eschyle. Av. J. C. 479.

Athènes ne vit ce jugement qu'avec indignation; & Sparte craignant que Thémistocles, irrité d'un pareil affront, ne s'en vengeât d'une manière préjudiciable pour elle & pour la Grèce, lui envoya un présent double du prix qui avoit été décerné aux autres. Thémistocles ne l'eut pas plutôt accepté, qu'Athènes lui ôta le commandement, & en revêtit Xanthippe.

Pendant le séjour de la flotte à Egine, on vit arriver, dans cette île, des Ioniens qui venoient conjurer les Grecs de délivrer leur patrie. Au nombre de sept, ils avoient tramé la mort de Strattis, tyran de Chio; mais un d'eux les ayant trahis, la conspiration n'avoit pas eu lieu.

Croira-t-on que les Commandants de la flotte, se laissèrent difficilement persuader par ces ambassadeurs, de s'avancer jusqu'à Délos? Tous les parages au-delà de cette île, ne leur paroissoient point assurés; ils n'avoient aucune connoissance des lieux, ils les croyoient remplis d'ennemis; &, pour

peindre, en un seul mot, l'état de la
Av. J. C. 479. navigation chez les Grecs Européens, dans ce siècle, ils s'imaginoient qu'Egine étoit à une égale distance de Samos & des Colonnes d'Hercule. Ainsi, comme les Perses n'osèrent paroître en-deçà de Samos, vers le Couchant, & que les Grecs ne crurent pas devoir se hazarder pardelà Délos, vers l'Orient; on peut dire que la crainte seule garda l'espace qui les séparoit.

Her. l. 8. c. 133-136. Mardonius s'étoit mis en campagne, & non content de faire consulter plusieurs Oracles sur l'issue de son entreprise, il résolut de députer vers les Athéniens. Il connoissoit tout ce qu'il avoit à redouter de ce peuple généreux, & se flattoit qu'en se le rendant favorable, il deviendroit facilement maître de la mer: d'ailleurs le bruit de l'inimitié qui commençoit à diviser Sparte & Athènes, s'étoit répandu; & cette division lui donnoit quelque lueur d'espérance.

Plut. in Aristid. Déjà il avoit tenté de gagner les Athéniens par des lettres particulières, dans lesquelles il leur promettoit, au nom du Grand Roi, de rétablir leur ville, de les combler de richesses, de leur donner

même l'empire de toute la Grèce, s'ils vouloient abandonner leurs alliés. Les autres Grecs n'avoient pas non plus été à l'abri de ses intrigues: « Vous » avez vaincu sur mer » leur écrivoit-il « des hommes mal-adroits à manier » la rame, qui ne savent combattre » que sur terre; mais la Thessalie & » la Béotie offrent de vastes plaines » à nos bataillons & à nos escadrons. » Les menaces, les promesses furent inutiles. Avant de recourir aux armes, il voulut donc faire une dernière tentative, & envoya aux Athéniens, Alexandre, Roi de Macédoine.

Av. J. C. 479.

Her. l. 8. c. 137-144. Plut. in Aristid. Diod. l. 11. p. 22. 23.

A cette nouvelle, les Lacédémoniens, qui se doutoient du sujet de l'ambassade, députèrent à Athènes, pour traverser les desseins de Mardonius. Ils se rappelloient certains oracles qui augmentoient encore leur frayeur, en les menaçant qu'eux & tous les Doriens seroient chassés du Péloponnèse, par les Athéniens & par les Mèdes.

Les ambassadeurs arrivèrent à Athènes peu de tems après Alexandre, & se trouvèrent à la première audience que le peuple lui accorda; car les Athéniens, présumant que les Lacédémoniens accourroient à Athènes, aussitôt qu'ils

Av. J. C. 479.

apprendroient que les Barbares venoient proposer une alliance aux citoyens de cette Ville, avoient différé l'assemblée qu'on devoit tenir, pour faire connoître en même temps leurs sentiments aux Spartiates.

Le Roi de Macédoine assura la République que, si elle embrassoit le parti de Xercès, ce Prince lui donneroit le territoire de la Grèce qui lui conviendroit le mieux; qu'il feroit rebâtir les temples & les murs de la Ville; qu'il lui laisseroit son gouvernement & ses loix: il essaya de convaincre les citoyens, des malheurs dans lesquels la résistance pouvoit les entraîner, & finit par les conjurer de s'unir au Grand Roi.

Dès qu'il eut cessé de parler, les ambassadeurs de Sparte se levèrent, & dirent aux Athéniens qu'ils les croyoient trop équitables & trop reconnoissants, pour abandonner un peuple que leur intérêt seul avoit engagé dans la guerre présente; qu'ils les regardoient comme incapables de devenir les instruments de la servitude de ceux dont ils avoient été si généreusement secourus: « Nous » plaignons votre sort » ajoutèrent-ils; « nous savons que deux fois vos moif-

» sons ont été ravies, que vos maisons » sont détruites; mais Sparte & les » alliés vous offrent de nourrir vos » femmes & vos enfants, tant que la » guerre durera: ne vous laissez point » séduire par les discours d'Alexandre; » c'est un tyran qui donne du secours » à un tyran. Vous êtes trop sages » pour ignorer qu'il n'y a ni sûreté, » ni vérité dans les paroles des Bar- » bares. »

Av. J. C. 479.

La réponse des Athéniens fut noble & imposante; elle étoit du sage Aristides. « Nous ne doutons point » dirent-ils au Roi de Macédoine « que » les forces des Perses ne soient supé- » rieures aux nôtres, & il est inutile » de nous le redire: nous n'en sommes » pas moins résolus de défendre notre » liberté, autant qu'il sera en notre » pouvoir. Assurez donc Mardonius, » que, tant que le soleil tiendra la » route qu'il parcourt maintenant, » jamais les Athéniens ne contracteront » aucune alliance avec Xercès, mais » qu'ils tâcheront de le vaincre, avec » l'assistance des Dieux & des héros » dont il a brûlé les temples & les » simulacres. Pour vous, ne vous » chargez plus de nous tenir de pareils

Av. J. C. 479.

» discours, &, sous prétexte de nous
» être utiles, de nous conseiller des
» perfidies & des lâchetés. Si nous ne
» vous punissons point, c'est que vous
» êtes notre hôte & notre ami ». Puis
se tournant vers les ambassadeurs de
Sparte: « Si les Lacédémoniens ont craint
» que nous nous unissions aux Barbares,
» cela tient de l'homme; mais il est
» honteux que, connoissant la grandeur
» d'ame des Athéniens, ils aient pu cé-
» der à une pareille crainte. Dites-leur
» que toutes les richesses du monde,
» que les plus belles & les plus fertiles
» contrées de la terre ne nous feront
» jamais embrasser le parti des Mèdes,
» ni les aider à donner des fers à la
» Grèce. Que de choses nous rendent
» cette idée affreuse! Les temples de
» nos Dieux brûlés, leurs statues ren-
» versées & ensevelies sous les ruines de
» la patrie, exigent, de notre part,
» vengeance, & non pas alliance avec
» les Barbares. Nous sommes Grecs; le
» même sang coule dans nos veines; nous
» avons le même langage, les mêmes
» temples, les mêmes sacrifices, les
» mêmes mœurs; & les Athéniens pour-
» roient abandonner les Grecs! Appre-
» nez-le donc, si vous l'avez ignoré.

» jusqu'ici ; tant qu'il existera un Athé- AV. J. C. 479.
» nien, Athènes ne contractera aucune
» alliance avec Xerxès. Nous vous
» remercions de la générosité qui vous
» porte à vouloir nourrir nos femmes
» & les serviteurs d'un peuple mal-
» heureux & ruiné : c'est un bienfait
» dont nous sentons tout le prix ; mais
» nous continuerons de pourvoir nous-
» mêmes à notre subsistance. Songez
» seulement à vous tenir prêts ; car,
» si nous ne nous trompons, le Bar-
» bare ne tardera pas d'entrer sur nos
» terres : dès qu'il apprendra que nous
» n'entendons à aucune proposition,
» nous le verrons paroître. Avant donc
» qu'il pénètre dans l'Attique, allons
» au-devant de lui dans la Béotie. »

L'assemblée se termina par donner ordre aux Prêtres, de maudire quiconque oseroit proposer de faire alliance avec les Perses, ou d'abandonner les Grecs.

Mardonius n'attendoit que la réponse des Athéniens, pour se mettre en marche. Il quitte la Thessalie, s'avance à grandes journées contre Athènes, conduit par un Thessalien, & levant des gens de guerre dans tous les lieux de son passage. Il traverse la Béotie.

Hér. l. 9. c. 1-15. Diod. p. 23. 24.

Les Thébains lui conseilloient de ne point passer outre, parce qu'il ne pourroit trouver de lieu plus propre à établir son camp, & plus favorable pour assujettir la Grèce, sans livrer de combat : il n'écoute rien, il vole dans l'Attique.

Av. J. C. 479.

Ce jeune présomptueux, dévoré du desir de prendre Athènes une seconde fois, jouissoit déjà, en imagination, du plaisir d'apprendte à son Roi, qui étoit en Lydie, par des feux allumés d'île en île, que cette Place étoit en sa possession. Cependant, d'après l'avis des Thébains, il tentoit de gagner les villes du Péloponnèse, en corrompant ceux qui les gouvernoient.

Les Athéniens voyant fondre sur eux cette multitude d'ennemis, sollicitent les Lacédémoniens, par les lettres les plus pressantes, de venir à leur secours. Sparte, qui célébroit alors la fête d'Hyacinthe, différa sa réponse jusqu'au lendemain. Le lendemain, on remit à un autre jour; enfin, en temporisant ainsi, on en gagna dix, pendant lesquels la muraille dont on fermoit l'isthme, & dans laquelle les Péloponnésiens mettoient toute leur confiance, se trouva achevée.

Av. J. C. 479.

Cependant les Barbares approchoient toujours ; déjà ils étoient entrés dans l'Attique. Les Athéniens effrayés, & se croyant abandonnés de leurs alliés, prennent avec eux leurs femmes, leurs enfants, tous les effets qu'ils peuvent rassembler précipitamment, & s'embarquant, ils s'enfuient, pour la seconde fois, à Salamine. Mardonius entre dans la Ville, qu'il trouve déserte, dix mois après que Xercès s'en étoit rendu maître. Il veut encore essayer de gagner les Athéniens, & leur dépêche à Salamine, un certain Murichides de l'Hellespont, avec les mêmes propositions qu'Alexandre leur avoit déjà faites. Pour toute réponse, on lapide Lycidas, un des Sénateurs, qui opine à ce qu'on écoute le Barbare. Le bruit de cette exécution se répand dans Salamine : on en apprend le sujet ; aussitôt les femmes Athéniennes s'animant mutuellement, courent à la maison du Sénateur, se saisissent de son épouse, de ses enfants, & leur font subir le même sort. Murichides va porter cette terrible réponse à Mardonius.

Les ambassadeurs d'Athènes pressoient les Spartiates d'envoyer du secours à leurs compatriotes, les me-

menaçant, en cas de refus, de trouver
Av. J. C. 479. bientôt un remède à tous leurs maux.
Mais la muraille de l'isthme étoit achevée, & Sparte croyoit n'avoir plus besoin d'Athènes. Heureusement pour la Grèce, la veille du jour où l'on s'assembla la dernière fois sur ce sujet, il se trouva à Sparte, un Tégéate nommé Chiléus, qui jouissoit d'un grand crédit chez les Lacédémoniens. Cet homme ayant su des Ephores, ce que les Athéniens leur avoient représenté: « Ne vous y trompez pas » leur dit-il; « si les Athéniens ne s'entendent » pas avec nous, & qu'ils fassent alliance » avec le Barbare, quelque forte que » soit la muraille de l'isthme, il trouvera » toujours de grandes portes ouvertes » pour entrer dans le Péloponnèse: » écoutez-les donc, avant qu'ils aient » pris quelque résolution funeste à la » Grèce ». Les Ephores sentirent l'importance de l'avis, & combien peu les fortifications de l'isthme serviroient à la sûreté du Péloponnèse, si ceux qui étoient maîtres des mers qui environnent cette péninsule, se réunissoient à l'ennemi. Ils firent donc partir la nuit même, & sans en donner connoissance aux ambassadeurs, cinq mille Spartiates,

accompagnés chacun de sept Hilotes, sous la conduite de Pausanias, tuteur du jeune Plistarque, fils & successeur de Léonidas. Av. J. C. 479.

Le lendemain, les ambassadeurs résolus de s'en retourner dès le matin, vont chez les Ephores; ils les accablent de reproches & de menaces. On leur répond que l'armée des Spartiates est déjà près d'Orestie, ville d'Arcadie. Les Athéniens ne comprennent rien à cette réponse: on la leur explique; ils partent en diligence & accompagnés de cinq mille autres hommes d'élite, du voisinage de Lacédémone.

Les Argiens sont informés que toute la jeunesse de Sparte est sortie en armes, sous la conduite de Pausanias: ils avoient promis à Mardonius de s'opposer à leur départ; mais ne se sentant pas assez forts, ils dépêchent au Général Perse, un de leurs meilleurs coureurs, pour l'instruire de ce qui se passe. Mardonius étoit resté jusqu'alors dans la capitale de l'Attique, sans faire aucun dégât dans le pays, se flattant toujours que les Athéniens en viendroient à un accommodement: reconnoissant enfin que son espérance étoit vaine, & ne se croyant pas en

Av. J. C. 479.

sûreté dans l'Attique, contrée peu propre pour la cavalerie, & d'où, s'il eût éprouvé quelque revers, il n'eût pu faire retraite que par des chemins étroits, où un petit nombre lui auroit fermé le passage, il résolut de gagner Thèbes, dont les environs offroient un champ propre à son armée. Mais, avant de quitter Athènes, il fit mettre le feu à la Ville, & abattre tout ce qui restoit de murailles, de temples & de maisons.

Mardonius se retirant & ravageant toutes les campagnes, apprend qu'un corps de mille Lacédémoniens s'avance du côté de Mégare. Il veut les surprendre, & dirige sa marche vers cette Ville; mais informé que les Grecs sont rassemblés dans l'isthme, il rebrousse chemin par Décelie, & arrive enfin sur les terres des Thébains.

La vue des ravages exercés par Mardonius, remplit les Grecs de fureur; ils fixent à Platées, le rendez-vous de toutes les troupes, résolus de sauver la nation par un combat. On promet aux Dieux, s'ils sont favorables aux armées de la Grèce, d'établir une fête & des jeux, en l'honneur de la Déesse *Liberté*. La formule du serment qui

devoit affermir l'union mutuelle des Grecs, & leur faire affronter, avec courage, les plus grands périls, étoit conçue en ces termes : « Je ne préférerai » jamais la vie à la liberté ; je n'aban- » donnerai mes Chefs ni vivants, ni » morts, & je donnerai la sépulture » à mes compagnons tués dans le » combat. Victorieux des Barbares, » jamais je ne contribuerai à la destruc- » tion d'aucune des villes dont les » habitants nous auront soutenus dans » la bataille ; je ne rétablirai point les » temples détruits ou brûlés par les » Barbares ; mais je laisserai à la pos- » térité, ce monument de leur fureur » sacrilège. »

Av. J. C. 479.

Après avoir prononcé ce serment, ils marchent vers la Béotie, font des sacrifices à Eleusis, où les Athéniens, au nombre de huit mille fantassins, sous les ordres d'Aristides, viennent les rejoindre : ils traversent le Cithéron, & s'arrêtent au pied de cette montagne, du côté d'Erythres.

Her. l. 9. c. 19. Plut. in Aristid. Diod. l. 11. p. 21.

L'armée des Barbares étoit campée sur les rives de l'Asopus. La vaste étendue qu'elle occupoit, ne lui avoit pas permis de se retrancher ; mais on avoit enfermé de murailles, au milieu

Her. l. 9. c. 15. Plut. in Aristid.

Av. J. C. 479.

du camp, un espace quarré, dont chaque côté étoit de dix stades, & qui renfermoit les bagages & les effets les plus précieux. Pour fournir abondamment son camp, & se préparer un refuge, en cas de défaite, Mardonius avoit fourragé les champs Thébains, malgré l'amitié qui l'unissoit à ce peuple.

Her. ibid. c. 15-18.

Tandis que les Barbares étoient occupés à se fortifier, le Thébain Attaginus, invita Mardonius & cinquante des principaux Officiers de son armée, à un festin magnifique. Thersandre, homme puissant d'Orchomène, y fut aussi invité avec cinquante Thébains. Sur chaque lit, étoient un Thébain & un Perse. Thersandre raconta à Hérodote, de qui nous tenons ce fait, que, pendant le repas, le Barbare qui partageoit son lit, lui demanda en Grec, de quel pays il étoit, & l'ayant su: « puisque nous nous trouvons à » la même table » lui dit-il « & que nous » prenons part aux mêmes libations, » je vous dirai une chose qui pourra » vous être utile. Vous voyez les Perses » qui assistent à ce festin, & les troupes » qui sont sur les rives de l'Asopus: » Eh bien! dans peu, il n'en restera

» qu'un petit nombre ». En disant ces mots, l'Officier versoit des larmes. Av. J.-C. 479.
Etonné de ce discours, Thersandre lui demanda s'il ne seroit pas à propos d'avertir Mardonius, & les Perses qui tenoient après lui le premier rang dans l'armée. « Ce que Dieu a résolu est » inévitable » repliqua l'Asiatique « car » personne ne veut ajouter foi aux dis» cours les plus sensés. Plusieurs Perses » pensent comme moi; mais nous suivons » Mardonius par nécessité. C'est un » malheur, parmi les hommes, que celui » qui a le plus de sagesse, ait le moins » de pouvoir ». En comparant ce discours avec l'ardeur que témoignoient le Grecs pour le combat, il est facile d'en prévoir l'issue.

Les Phocéens n'avoient pas marché contre Athènes, avec les autres Grecs qui tenoient le parti de Mardonius; la force, & non la volonté, les armoit contre la patrie. Plusieurs jours après l'arrivée du Général Perse à Thèbes, Harmocydès lui amena mille Phocéens: Mardonius leur ordonna de camper séparément. A peine eurent-ils obéi, que la cavalerie paroît. Le bruit se répand parmi les Grecs de l'armée de Mardonius, qu'on va faire une boucherie.

Av. J. C. 479. des malheureux Phocéens ; ils en sont eux-mêmes persuadés. Harmocydès les exhorte à vendre chèrement leur vie. Ils étoient enveloppés, déjà des dards étoient lancés sur eux ; ils tiennent ferme, & la cavalerie se retire. Soit que la haine des Thessaliens eût excité cet orage contre leurs anciens ennemis, soit que Mardonius eût seulement voulu éprouver le courage des Phocéens, il les envoya complimenter sur leur valeur, & leur promit des récompenses.

Her. l. 9. c. 19-25. Plut. in Aristid. Les deux armées étoient en présence, sans qu'aucune offrît le combat. Les Grecs campoient au pied de la montagne, dans des lieux forts & pierreux : mais les Mégariens, au nombre de trois mille, postés dans la plaine, avoient beaucoup à souffrir de la cavalerie. Après avoir soutenu, pendant un temps considérable, l'attaque des Barbares, ils envoient demander du secours à Pausanias.

Il n'étoit pas possible que la phalange pesamment armée des Spartiates, marchât contre la cavalerie Perse : il s'agissoit de trouver quelques guerriers assez généreux pour se présenter d'eux-mêmes. Personne ne parloit ; trois-cents Athéniens s'offrent volontaire-

ment, & volent au secours des Mégariens, accompagnés de quelques gens de trait. Leur valeur décida du succès de cette journée. Av. J. C. 479.

Au moment que la cavalerie fondoit sur eux, par détachements, le cheval de Masisthius est atteint d'une flèche qui lui perce le flanc. L'animal se dresse & renverse son cavalier; les Athéniens fondent sur lui, saisissent son cheval, &, malgré la vigoureuse défense de Masisthius, parviennent enfin à l'abattre. Sa cuirasse, couverte d'écailles d'or, qu'il portoit sur une tunique de pourpre, avoit rendu tous leurs coups inutiles: un d'eux s'en apperçut, & poussa son javelot dans l'œil de Masisthius. Masisthius tombe & meurt. Cependant les guerriers qu'il commandoit, dans la confusion d'une retraite précipitée, & d'une sorte de déroute, ne purent apprendre la perte qu'ils venoient de faire; mais sitôt qu'ils eurent cessé de fuir, ils connurent qu'ils n'avoient plus de Général. Aussitôt ils appellent à leur secours, la cavalerie entière, & l'invitent à venir enlever, du champ de bataille, le corps de Masisthius. Les Athéniens voyant alors que ce n'étoit plus un détachement, mais toute la ca-

Av. J. C. 479.

valerie qui venoit les attaquer, appellèrent à grands cris le reste de l'armée. Dès que leurs fantassins furent arrivés, le combat se ranima de nouveau, près de ce corps sanglant. Les Athéniens, trop foibles d'abord, avoient été obligés de s'éloigner; mais, quand ils eurent reçu le secours demandé, la cavalerie des ennemis ne put ni leur résister, ni emporter le corps de leur chef. Les Perses laissant sur la poussière, un grand nombre des leurs, se retirèrent à deux stades du champ de bataille, & consultèrent sur le parti qu'ils avoient à prendre. Ils résolurent, n'ayant plus de chef, d'aller rejoindre Mardonius. A peine la cavalerie fut-elle rentrée dans le camp, qu'un deuil général s'empara de l'armée, & particulièrement du cœur de Mardonius. Ils coupèrent leurs cheveux & les crins des bêtes de sommes, en exprimant leur douleur par de longs gémissements. Les échos de la Béotie, redirent partout que le Général le plus estimé des Perses & de leur Roi, après Mardonius, avoit cessé de vivre.

Pendant que les Barbares pleuroient, suivant leurs usages, la mort de Masisthius; les Grecs, qui, après avoir

ſoutenu le choc de la cavalerie, l'avoient repouſſée, jouiſſoient tranquillement de leur victoire. Ils enlèvent le Général ennemi, le mettent ſur un chariot, & le portent dans tous les rangs, pour ſatisfaire l'impatience & la curioſité des ſoldats, qui quittoient leur poſte, & venoient en foule contempler ce corps, dont on vantoit la grandeur & la beauté.

Av. J. C. 479.

Les plaines d'Erythres n'offroient point aux Grecs une place aſſez avantageuſe pour y laiſſer leur camp ; les environs de Platées leur étoient plus favorables, ſur-tout à cauſe de la commodité de l'eau : la dernière eſcarmouche avoit d'ailleurs convaincu les Généraux, que le lieu où ils avoient aſſis leur camp, ne convenoit point à une armée dépourvue de cavalerie : mais, pour n'avoir pas l'air de fuir, il falloit paroître décamper ſur l'ordre même des Dieux.

Ariſtides avoit été envoyé conſulter l'Oracle de Delphes, ou plutôt dicter à la Pythie celui qu'elle devoit rendre. « Les » Grecs » diſoit Apollon, « remporteront l'avantage ſur leurs ennemis, » s'ils font des prières à Jupiter, à » Junon, patrone du mont Cithéron,

Plut. in Ariſtid.

Av. J. C. 479.

» à Pan & aux Nymphes Sphragitides ;
» s'ils sacrifient aux héros Androcrates,
» Leucon, Pisandre, Damocrates,
» Hypsion, Actéon & Polyide, & *s'ils*
» ne hazardent la bataille, que dans
» leur propre pays, dans le champ
» même de Cérès Eleusine & de Pro-
» serpine. »

A cette réponse, Aristides fut, ou feignit d'être dans la plus grande perplexité. Les héros auxquels le Dieu ordonnoit des sacrifices, étoient les ancêtres des Platéens; & l'antre des Nymphes Sphragitides, se voyoit sur une des croupes du Cithéron, vers le couchant d'Eté; ce qui sembloit indiquer qu'il ne falloit donner la bataille, que dans les lieux où ces Divinités étoient révérées. D'un autre côté, la défense de ne rien hazarder que dans l'Attique, paroissoit contredire ce sentiment : c'étoit d'ailleurs rappeller la guerre dans cette contrée.

Mais Aristides, en le supposant l'inventeur de cette scène, en avoit d'avance imaginé le dénouement, & sans doute, il n'insista sur la difficulté, que pour inspirer plus de confiance aux troupes.

En effet, Arimneste, Général des Platéens,

Platéens, eut un songe, dans lequel Jupiter même daigna se manifester à lui. « Quelle résolution les Grecs ont-» ils prise » lui demanda le Maître des Dieux? — « Dès demain nous décam-» pons » répondit Arimneste : « nous » remenons l'armée à Eleusis, où, selon » l'oracle d'Apollon, nous livrerons » bataille ». Jupiter alors lui apprit que les Grecs se trompoient ; que le lieu indiqué étoit dans les environs de Platées ; & qu'on le trouveroit en le cherchant avec soin.

Av. J. C. 479.

La vision étoit claire. Arimneste en confère avec les plus expérimentés de ses concitoyens : il cherche avec eux, & est assez heureux pour découvrir que, près de la ville de Hysies, au pied du Cithéron, est un vieux temple dédié à Cérès Eleusinienne & à Proserpine. Il fait part de cette découverte au Général des Athéniens : tous deux vont visiter ce lieu, qui ne pouvoit être plus commode pour ranger en bataille une armée dépourvue de cavalerie. Le pied de la montagne s'étendant jusqu'auprès du temple, interdisoit l'accès aux gens de cheval. Là, se voyoit la chapelle du héros Androcrates, toute cou-

Av. J.C. 479.

verte de buissons & d'arbres épais; &, pour qu'il ne manquât rien à l'oracle, & qu'il ne restât aucune incertitude sur la victoire, les Platéens, d'après l'avis d'Arimneste, ordonnèrent, par un décret, qu'on ôteroit les bornes qui séparoient l'Attique de leur territoire, & firent présent de tout ce terrein aux Athéniens, afin qu'ils pussent donner la bataille dans leur propre pays : générosité sans exemple, & qui, peut-être, sauva la Grèce.

Her. l. 9. c. 25-27. Plut. in Aristid.

L'armée s'étant mise en marche, vint camper dans une plaine qu'arrosoit la fontaine de Gargaphie, proche du temple consacré au héros Androcrates. Là, il s'éleva une contestation assez vive entre les Tégéates & les Athéniens, qui, les uns & les autres, s'estimant dignes d'avoir une des pointes du camp, appelloient au secours de leurs prétentions respectives, leurs belles actions, anciennes & modernes. Les premiers ne prétendoient point disputer aux Lacédémoniens l'aile droite de l'armée, qu'ils avoient toujours dans les batailles; mais ils soutenoient que les hauts faits de leurs ancêtres, & les services qu'ils avoient rendus, leur

méritoient l'honneur de commander la gauche.

Av. J. C. 479.

Les vainqueurs de Marathon & de Salamine murmuroient : ils étoient prêts de se mutiner, lorsqu'Aristides paroissant au milieu des troupes : « Il » n'est pas temps » dit-il « de contester » aux Tégéates ces hauts faits & ces » services qu'ils vantent avec tant d'em- » phase ; nous nous contenterons de » vous dire, Spartiates, & de dire à » tous les Grecs, que ce n'est pas le » poste qui donne ou ôte le courage : » partout où il vous plaira de nous » placer, nous y ferons notre devoir ; » en conservant celui que vous nous » assignerez, & en le rendant hono- » rable, nous tâcherons de ne pas ternir » la gloire que nous ont mérité nos » premiers combats. Nous sommes ici, » non pour disputer contre nos alliés, » mais pour combattre nos ennemis ; » non pour vanter nos aïeux, mais pour » les imiter : c'est aux armes à décider » du mérite particulier des villes, des » généraux & des soldats. »

Ce discours étoit digne d'Aristides & d'Athènes. Les Spartiates, en applaudissant à la générosité de ces braves gens, les jugèrent dignes du poste qu'on

Her. l. 9. c. 28. 29.

leur disputoit, & il leur fut assigné d'une commune voix.

Av. J. C. 479.

Bataille de Platées.

Telle fut la disposition de l'armée Grecque. Dix mille Lacédémoniens, dont moitié étoient Spartiates, soutenus par trente-cinq mille Hilotes, occupèrent la pointe droite du camp. Ils firent placer auprès d'eux, les Tégéates, tant en considération de leur courage, que pour leur faire honneur. Après, étoient les Corinthiens, au nombre de cinq mille: ils avoient obtenu de Pausanias, que les trois-cents Potidéates, qui étoient venus de la presqu'île de Pallène, prissent leur poste auprès d'eux. Suivoient, dans cet ordre, six-cents Arcadiens d'Orchomène, trois mille Sicyoniens, huit-cents Epidauriens, mille Trézéniens, & deux-cents Lépréates; quatre-cents Mycéniens & Tirynthiens, mille Phliasiens, trois-cents Hermionéens, six-cents Erétriens & Styréens; quatre-cents Chalcidiens, cinq-cents Ambraciotes, huit-cents Leucadiens & Anactoriens, suivis de deux-cents Palléniens de Céphalénie; après eux, cinq-cents Eginètes, trois mille Mégariens, six-cents Platéens, &, enfin, les huit mille Athéniens qui occupoient l'aile gauche, sous la conduite d'Aristides.

Ces différents peuples formoient un corps de trente-huit mille sept-cents hommes pesamment armés : en y ajoutant les Hilotes, & trente-quatre mille cinq-cents hommes armés à la légère, l'armée montoit à cent-huit mille deux-cents hommes. Dix-huit-cents Thespiens qui se rendirent dans le camp des Grecs, mais sans armes, complétèrent le nombre de cent-dix mille hommes : armée considérable, eu égard au petit nombre des peuples qui avoient embrassé la cause commune, & qui le paroîtra plus encore, si l'on fait attention qu'une flotte redoutable tenoit en même-temps la mer.

Av. J. C. 479.

Cependant Mardonius, apprenant que les Grecs sont à Platées, lève son camp, & vient se poster en face de Pausanias. Il place, vis-à-vis des Lacédémoniens, les Perses, qui étant en plus grand nombre, s'étendoient jusqu'à l'opposite des Tégéates : de manière, toutefois, que les plus braves faisoient face aux Lacédémoniens, & les plus foibles aux Tégéates. Dans cette disposition, Mardonius suivoit le conseil des Thébains, qui n'oublioient rien pour mettre la Grèce en servitude. Il plaça les Mèdes immédiatement après les Perses, &c.

Id. ibid. c. 30. 31.

Av. J. C. 479.

Enfin, il oppose aux Athéniens, aux Mégariens & aux Platéens; les Macédoniens, les peuples voisins de la Thessalie, les Thessaliens eux-mêmes, les Locriens, les Méliens, & les mille Phocéens dont il a été question plus haut. Tous les peuples de la Phocide ne tenoient pas le parti des Mèdes; plusieurs s'étoient retirés dans les lieux voisins du Parnasse, d'où ils faisoient des excursions qui incommodoient beaucoup l'armée des Barbares, composée de trois-cents mille hommes, sans compter environ cinquante mille Grecs, qui s'étoient joints à eux. La cavalerie Perse campoit séparément.

Plut. in Aristid.

Tout sembloit préparer la victoire, lorsqu'un évènement imprévu, manqua de plonger la Grèce dans l'abyme qu'elle tâchoit d'éviter: c'est d'Athènes, c'est de cette Ville, qui s'étoit jusqu'alors sacrifiée pour la patrie commune, que partoit le coup. La guerre avoit ruiné plusieurs de ses citoyens distingués par leur noblesse & par leurs richesses. Sans crédit, sans autorité, indignés de voir en d'autres mains les honneurs & les magistratures, ils s'assemblent secrètement dans une maison de Platées, résolus de détruire le gouvernement

populaire à Athènes, & dans le cas où ils ne pourroient réussir, de tout perdre, & de livrer la Grèce aux Barbares. Av. J. C. 479.

Le nombre des conjurés augmentoit; heureusement Aristides découvrit le complot. Mais quel parti prendre dans des conjonctures aussi délicates? Trop de sévérité pouvoit révolter les esprits, & hâter le dénouement: fermer les yeux, c'étoit s'exposer aux derniers des malheurs. Aristides persuadé qu'il étoit nécessaire d'immoler en quelque sorte, la justice à l'intérêt public, se contenta de faire arrêter huit des séditieux; & même, sur ce nombre, il ne fit informer que contre deux des plus coupables, qui s'échappèrent du camp pendant qu'on instruisoit leur procès. Peut-être Aristides lui-même favorisa-t-il leur évasion, dans la crainte que leur supplice ne causât quelqu'émeute. Quant aux autres, il les relâcha: « Vous vous » justifierez » leur dit-il « sur le champ » de bataille; c'est là que vous ferez » voir que vous n'avez jamais suivi que » des conseils justes & utiles à la patrie. »

Cependant les deux armées firent des sacrifices. Les victoires précédentes rehaussoient le courage des Grecs: ils *Her. l. 9. c. 32-38. Plut. in Aristid.*

Av J. C. 479.

combattoient pour la patrie, pour la liberté. La haine donnoit encore à ces passions, plus d'énergie: il ne s'agissoit que de leur persuader de plus en plus que les Dieux se déclaroient en leur faveur, afin de les rendre invincibles. Leurs chefs étoient trop prudents, pour avoir négligé ce point essentiel.

Les Grecs avoient pour devin, l'Elien Tisamènes, de la race des Iamides, que les Spartiates s'étoient attaché, en lui accordant, ainsi qu'à son frère, le droit de cité. Tisamènes, d'après les sacrifices, promet la victoire aux Grecs, pourvu qu'ils n'attaquent point l'ennemi. En effet, pour attaquer, il falloit passer le fleuve; ce qu'on n'eût pu faire, sans s'exposer. Hégésistrate, devin des Perses, leur faisoit une prédiction semblable, & par la même raison. Le nombre des Grecs augmentoit: depuis huit jours, les Barbares étoient en présence, lorsque le Thébain Timogénidès conseilla à Mardonius de faire garder les avenues du Cithéron, pour surprendre ceux des ennemis qui ne cessoient d'affluer au camp. Mardonius envoie un détachement de cavalerie vers les passages de cette montagne, qui conduisent à Platées. Ce

détachement surprit un convoi de cinq-cents bêtes de charge qui entroient dans la plaine, fit main basse sur les hommes & sur les animaux, & rapporta son butin au camp. Av. J.C. 479.

Deux jours se passèrent encore dans l'inaction, à quelques escarmouches près entre les Grecs & la cavalerie des Perses. Aucune des deux armées ne présentoit le combat: mais enfin Mardonius voyant qu'il ne lui restoit que peu de vivres, & que l'armée Grecque grossissoit continuellement, voulut tenter le sort des armes. Artabase, au contraire, ainsi que les Thébains, étoit d'avis qu'on se repliât sous les murs de Thèbes, d'où l'on pourroit facilement se procurer des subsistances; assurant que l'or & l'argent, répandus à pleines mains, feroient trahir, aux principaux de la nation, la liberté commune.

Her. l. 9. c. 39-45. Plut. in Aristid.

Mais Mardonius méprisant les avis & les prédictions, se décide au combat. Il fait assembler les principaux Officiers Grecs qui étoient à son service, & leur demande s'ils connoissent quelqu'oracle qui menace les Perses de périr dans la Grèce: ils répondent qu'ils n'en connoissent aucun. « Il en est un » reprend Mardonius « qui

Av. J. C. 479.

» annonce que les Perses pilleront le » temple de Delphes, & périront. C'est » pourquoi, évitons Delphes, & nous » préviendrons notre défaite ». Aussitôt il donne l'ordre du combat pour le lendemain, à la pointe du jour.

La nuit étoit très-avancée; un morne silence règnoit dans les deux camps; les deux armées goûtoient les douceurs du sommeil; les Grecs ignoroient qu'on dût les attaquer. Tout-à-coup un homme à cheval s'approche des sentinelles Athéniennes, & leur demande à parler à leur chef. Aristides se présente: l'inconnu lui tient ce discours: « Je suis » Alexandre, Roi de Macédoine; mon » amitié pour vous, me fait exposer » au plus grand des dangers, afin » d'empêcher que vous ne soyez surpris, » & que vous ne combattiez avec moins » de valeur. Demain, Mardonius vous » attaque; la disette extrême dans la» quelle il se trouve, l'y force. Les » devins mêmes, en ne lui annonçant » que de tristes présages, tâchent de » le détourner de cette entreprise; » mais il faut qu'il combatte, ou bien, » en différant, qu'il s'expose à voir » périr toute son armée ». Alexandre fuit, en priant Aristides de ne com-

muniquer ce secret à personne. L'Athénien lui promit de ne s'en ouvrir à aucun des autres Officiers, avant la bataille: mais il lui fit voir qu'il ne seroit pas convenable de le cacher à Pausanias, qui avoit le commandement en chef. Enfin, il l'assura que si la Grèce demeuroit victorieuse, il n'y auroit point de Grec qui ne se souvînt du péril auquel il s'exposoit, & de l'affection qu'il témoignoit à toute l'armée, dans une occasion de cette importance.

Av. J. C. 479.

Alexandre reprit le chemin du camp de Mardonius; & Aristides, sur l'heure même, alla trouver Pausanias dans sa tente, & lui faire part de ce qu'il venoit d'apprendre. On appelle tous les Officiers: ils reçoivent ordre de ranger l'armée en bataille, & de se préparer au combat.

Pausanias désiroit faire passer les Athéniens à l'aile droite, pour les opposer aux Perses, contre lesquels ils s'étoient déjà mesurés: en réservant l'aile gauche aux Lacédémoniens, il les mettroit aux prises avec les Grecs qui avoient embrassé le parti des Mèdes. Aristides goûtoit ce sentiment; mais les Officiers Athéniens s'indignent qu'on veuille changer l'ordre de bataille,

Av. J. C. 479.

pour les opposer aux plus belliqueuses troupes des ennemis, tandis qu'on laisse les autres Grecs dans leurs postes. « Quoi ! » s'écrie Aristides « il y a » peu de jours que vous disputiez aux » Tégéates le commandement de l'aile » gauche ; vous l'avez emporté sur eux, » vous vous êtes honorés de cette pré- » férence : aujourd'hui les Spartiates » vous cèdent d'eux-mêmes l'aile droite, » c'est-à-dire, en quelque façon, le » commandement de l'armée ; & vous » n'êtes pas ravis de la gloire qui vous » en revient ! vous ne regardez pas » comme un grand avantage, de n'être » pas obligés de combattre contre des » gens de même sang, de même origine » que vous, contre vos compatriotes ; » & de n'avoir en tête, que des Barbares, » vos ennemis naturels ! »

Ces paroles produisirent leur effet. Les Athéniens demandent à changer de poste avec les Spartiates : on les entend s'exhorter mutuellement. « Nos » ennemis » se disent-ils « n'ont ni » d'autres armes, ni plus de valeur que » ceux que nous avons vaincus à Ma- » rathon : ce sont mêmes arcs, même » bigarrure d'habits, mêmes orne- » ments d'or ; des corps aussi mous,

» aussi efféminés ; des ames aussi foibles, » aussi lâches. Pour nous, » continuent-ils « nous avons toujours les mêmes » armes, les mêmes corps ; notre au» dace & notre confiance se sont » accrues par nos victoires ; nous ne » combattons pas seulement, comme » eux, pour une ville & pour un pays, » mais pour les trophées érigés à Ma» rathon, à Salamine ; & afin qu'ils » ne paroissent pas l'ouvrage de Mil» tiades & de la fortune, mais celui » des Athéniens. »

Av. J. C. 479.

L'aurore les vit aller gaiement changer de poste. Les Béotiens s'étant apperçus de leur mouvement, ou en ayant été informés par des déserteurs, courent en avertir Mardonius, qui change aussitôt la disposition de son armée, en faisant passer les Perses à l'aile droite, & les Grecs de son parti à la gauche. Pausanias voyant son dessein découvert, reprit son premier ordre de bataille ; Mardonius, à son imitation, remit les Perses à l'aile gauche. Parut alors un héraut, qui, de la part de Mardonius, tint ce discours aux Spartiates. « Lacé» démoniens, la renommée publioit que » de tous les Grecs qui sont en ce » lieu, vous étiez les plus braves ; que

Her. l. 9. c. 46-56. Plut. in Aristid.

Av. J. C. 479.

» jamais on ne vous avoit vu fuir, ni
» abandonner vos rangs; mais que, de-
» meurant fermes, vous donniez ou
» receviez la mort. Tout cela est faux,
» puisque, même avant le combat, vous
» fuyez, vous abandonnez votre poste;
» & que, laissant tout le péril aux
» Athéniens, vous voulez combattre
» des gens qui sont nos esclaves. Que
» notre erreur étoit grande! Nous
» pensions que vous nous défieriez
» vous-mêmes, & que vous voudriez
» n'avoir en tête que les Perses: au
» contraire, la crainte vous glace.
» Mais, puisque vous n'avez pas voulu
» nous prévenir, nous vous prévien-
» drons. Vous êtes les plus braves
» d'entre les Grecs, nous sommes les
» plus courageux de vos ennemis: com-
» battons en nombre égal, les uns contre
» les autres, & cédons ensuite le champ
» de bataille à nos compagnons; ou
» bien combattons seuls, & que ceux
» qui demeureront victorieux, soient
» réputés vainqueurs de toute l'armée. »

On ne répondoit rien au héraut: il attend quelque temps, mais en vain, & va rendre compte à Mardonius de son message. Le Barbare croit déjà les Grecs vaincus, & prenant ce silence

pour une preuve de leur effroi, il envoie contr'eux sa cavalerie, dont les flèches & les javelots les incommodent beaucoup. Elle gâte & comble la fontaine de Gargaphie, qui seule fournissoit de l'eau à toute l'armée Grecque. Le fleuve Asopus n'étoit pas éloigné, mais elle en interdisoit l'accès. Av. J. C. 479.

Dans cette extrémité, les chefs s'assemblent. Outre la disette d'eau, les vivres bientôt prêts à manquer, forçoient d'abandonner le camp. On avoit envoyé des détachements dans le Péloponnèse, pour en apporter; mais la cavalerie ennemie fermoit tous les passages, & il étoit à craindre qu'on ne fût bientôt affamé. Il fut décidé que si les Perses ne livroient pas bataille le jour même, on se retireroit dans l'île d'Oëroé, éloignée de dix stades du rivage de l'Asopus & de la fontaine de Gargaphie. Située devant la ville de Platées, elle étoit formée par les deux bras du fleuve, qui, s'éloignant l'un de l'autre environ l'espace de trois stades, réunissoient ensuite leurs eaux dans un même lit. Cette situation mettoit l'armée hors de crainte de manquer d'eau, & à l'abri des incursions de la cavalerie ennemie. Il fut résolu qu'on décam-

Av. J. C. 479.

peroit à la seconde veille de la nuit, afin de n'être point apperçu par les Perses, ni incommodé dans la retraite par cette cavalerie si redoutable. Arrivé dans l'île, on devoit envoyer, vers le milieu de la nuit, la moitié des troupes sur le Cithéron, pour ouvrir le passage aux convois qui s'y trouvoient arrêtés.

Enfin, le moment fixé pour le départ étant venu, plusieurs des Grecs décampèrent; mais à peine ont-ils fait le premier mouvement, qu'ils s'enfuient vers Platées, pour éviter les assauts de cette cavalerie, qui leur causoit tant d'effroi: ils arrivent, par une fuite précipitée, au temple de Junon, qui est devant la Ville, à vingt stades de la fontaine de Gargaphie, mettent bas les armes, & campent autour du temple.

Pausanias, qui les avoit vu partir, croyant qu'ils alloient au lieu du rendez-vous, ordonne aux Lacédémoniens de prendre les armes & de les suivre. Amompharète, chef de la cohorte des Pitanates, & qui n'avoit point assisté au Conseil, étonné d'une telle manière de décamper, dit hautement qu'il ne fuira pas devant les Barbares, qu'il ne

couvrira point Sparte de honte. En effet, tout étoit rempli de confusion; les troupes débandées, couroient de toutes parts, sans ordre & sans discipline. Pausanias vient trouver Amompharète, l'instruit de la résolution prise dans le Conseil, l'exhorte à obéir, & de ne pas exposer les Pitanates au danger qui les menace, s'ils restent seuls. Amompharète prenant alors une grosse pierre, la jette aux pieds de Pausanias; « voilà » lui dit-il « ma » ballote pour le combat; je me moque » des résolutions lâches & timides du » Conseil. »

Av. J. C. 479.

Etonné de cette opiniâtreté, Pausanias ne savoit à quoi se résoudre. Les Athéniens lui envoyèrent enfin demander s'il falloit se mettre en marche; le Roi de Sparte les fit prier de venir le joindre pour partir ensemble, espérant par-là obliger Amompharète de suivre son exemple. Le jour paroît; Pausanias donne le signal du départ; &, suivi du reste des Lacédémoniens, & des Tégéates, il prend sa route par les hauteurs: les Athéniens suivoient par le bas. La cavalerie Perse s'apperçoit que les Grecs se retirent: elle fond sur Amompharète, qui, obligé enfin

Av. J. C. 479.

de quitter son poste, vient rejoindre les autres troupes, déja éloignées de dix stades.

Her. l. 9. c. 57-74. Plut. in Aristid. Diod. l. 11. p. 25. 26.

Mardonius croyant que les Grecs fuient, ordonne aux Perses de passer l'Asopus. Les chefs des troupes Barbares les voyant marcher, déploient leurs enseignes, courent après eux confusément & sans ordre, avec des cris & un bruit épouvantable, comme s'ils eussent marché à une victoire certaine.

Les Perses avoient joint les Lacédémoniens & les Tégéates, sans avoir découvert les Athéniens, qui avoient pris des chemins de traverse par la plaine. Au mouvement de Mardonius, Pausanias fait halte, &, pressé par la cavalerie ennemie, il envoie prier les Athéniens de venir à son secours. L'attaque subite des Perses, peut-être la colère qui l'agitoit contre Amompharète, lui avoient fait oublier de donner le mot à ses troupes, qui eurent l'ennemi sur les bras, avant d'avoir pu se rallier.

On offre les sacrifices; les entrailles des victimes ne sont point favorables. Pausanias ordonne aux Lacédémoniens de mettre bas leurs boucliers, & de demeurer les yeux attachés sur lui, sans penser seulement à repousser les

Barbares. Cependant on continuoit les sacrifices: la cavalerie ennemie avançoit toujours; déjà elle étoit à la portée du trait: plusieurs Spartiates avoient été blessés, entr'autres, Callicrates, l'homme le mieux fait de toute l'armée. Percé d'un trait, & prêt à rendre le dernier soupir: « Je ne me plains pas » dit ce vaillant homme « d'avoir reçu la mort; » j'étois parti dans le dessein de donner » ma vie pour le salut de la Grèce; » mais je regrette de mourir sans avoir » fait aucune action, ni donné aucune » preuve de mon courage. »

Av. J. C. 479

Les Spartiates montrèrent en cette occasion une fermeté admirable: exposés aux traits de l'ennemi, qui tuoient beaucoup des leurs, & en blessoient encore davantage, ils restoient immobiles dans leur poste, attendant le moment que le Ciel & leur Général leur marqueroient pour prendre les armes. Tandis que Pausanias, à quelque distance de l'armée, continuoit les sacrifices, & adressoit des prières aux Dieux, quelques Lydiens survenant tout-à-coup, enlevèrent ou renversèrent ce qui se trouvoit sur l'autel; le Roi & ceux qui l'environnoient, sans armes, les chassèrent à coups de bâtons

Av. J. C. 479.
& de verges. Pour conserver la mémoire de cet évènement, on institua une fête, qui se célébroit encore à Sparte, du temps de Plutarque, dans laquelle on fustigeoit des enfants autour de l'autel, & qui se terminoit par une marche appellée *la Procession des Lydiens.*

En vain le Ministre entassoit victimes sur victimes ; les sacrifices étoient toujours contraires. Pausanias, au désespoir, se tourne vers le temple de Junon, le visage couvert de larmes ; & levant les mains, il invoque cette Déesse, patrone du Cithéron, & les autres Divinités tutélaires du territoire de Platées. « S'il n'est pas dans l'ordre des » déstinées » s'écrie-t-il « que les Grecs » soient victorieux, du moins qu'ils ne » périssent qu'après avoir vendu chèrement leur vie, & fait voir à leurs » ennemis, par des actions dignes de » mémoire, qu'ils étoient venus faire la » guerre à de vaillants hommes, à » des hommes éprouvés dans les com» bats. »

Il dit ; aussitôt les entrailles des victimes deviennent favorables. Les devins l'assurent de la victoire ; l'ordre est donné pour l'attaque. La phalange

Lacédémonienne, semblable à une bête féroce qui se hérissant, se prépare & s'excite au combat, annonce aux Barbares une action terrible. Ils se couvrent de leurs boucliers, &, à coups de flèches, tâchent d'éloigner les Lacédémoniens, qui, toujours serrés & les boucliers joints, tombent sur eux, & en renversent plusieurs. Le courage n'abandonne pas les Barbares, qui font une longue résistance.

Av. J. C. 479.

Tout-à-coup les Athéniens entendant un bruit horrible, & instruits du péril où les Lacédémoniens se trouvent, volent à leur secours. Les Grecs de Mardonius viennent à leur rencontre. Aristides les voit, il s'avance, & prenant à témoins les Dieux de la Grèce: « Renoncez » leur crie-t-il avec force « renoncez à une guerre impie; » ne vous opposez point aux Athéniens, » qui vont au secours de ceux qui les » premiers exposent leur vie pour le » salut de la patrie ». Loin de l'écouter, les déserteurs de la cause commune marchent à lui tête baissée. Forcé de renoncer à porter du secours aux Lacédémoniens, Aristides tombe sur ces Grecs, & principalement sur les troupes Thébaines.

Av. J. C. 479.

Ainsi la bataille étoit partagée. Les Perses se défendoient vigoureusement contre les Lacédémoniens : mais Mardonius est tué par le Spartiate Arimneste, qui lui fracasse la tête d'un coup de pierre ; ses troupes sont mises en déroute. Les Lacédémoniens les poursuivent jusqu'à l'enceinte de bois qui étoit au milieu de leur premier camp. La plupart des Grecs de Mardonius apprenant que les Barbares sont rompus, se débandent ; les Thébains, enfoncés par les Athéniens, prennent la fuite. Ces derniers les pressent vivement ; mais sur la nouvelle que les Barbares sont assiégés dans l'enceinte, par les Lacédémoniens, ils abandonnent la poursuite des Grecs, viennent rejoindre leurs alliés, & poussent l'attaque avec tant de vigueur & d'opiniâtreté, qu'enfin, après plusieurs assauts, ils emportent le retranchement.

Les Barbares, consternés, ne songent plus à se rallier ; les Grecs en font un horrible carnage. En vain les Perses demandent la vie ; Pausanias, qui voyoit combien le nombre des vaincus surpassoit encore celui des vainqueurs, & craignant que la pitié n'eût des suites dangereuses, avoit donné ordre de ne

faire aucun quartier. De deux-cents ſoixante mille Perſes (car Artabaſe s'étoit retiré pendant la bataille avec quarante mille hommes), à peine en échappa-t-il trois-mille à la fureur & au fer des Grecs, à qui cette victoire mémorable ne coûta que treize-cents ſoixante hommes. Les Athéniens n'en perdirent que cinquante-deux, tous de la tribu Aïantide, qui ſe couvrirent de gloire : auſſi faiſoit-elle chaque année, aux Nymphes Sphragitides, en actions de graces, un ſacrifice dont le tréſor public fourniſſoit la dépenſe. Du côté des Lacédémoniens, il n'en demeura que quatre-vingt-onze ſur la place, & tous Spartiates : les Tégéates ne perdirent que ſeize hommes. Les Lacédémoniens ſe diſtinguèrent pardeſſus tous les autres dans cette journée. À l'exception des Béotiens, les Grecs qui tenoient le parti de Mardonius, combattirent lâchement, de deſſein prémédité.

Av. J. C. 479.

Cependant, ceux des Grecs qui étoient campés autour du temple de Junon, & qui ne ſe trouvoient point au combat, apprennent que Pauſanias eſt vainqueur : auſſitôt les Corinthiens, les Mégariens & les Phliaſiens ſe

Av. J. C. 479.

mettent en marche, & s'avancent sans ordre; les premiers par les montagnes qui conduisoient au temple de Cérès, les autres par la plaine. La cavalerie Thébaine les voyant marcher confusément, fond sur eux, en renverse six-cents, & mène battant les autres jusqu'au Cithéron.

Her. l. 9. c. 75. 76. Pausf. l. 3. c. 4.

Les Lacédémoniens étoient encore occupés de massacres, lorsqu'une Dame montée sur un char, magnifiquement parée, couverte d'or, & entourée de ses femmes, paroît tout-à-coup au milieu d'eux, & se jettant aux genoux de Pausanias; « Roi de Sparte » lui dit-elle « délivre-moi de la servitude. Cos » m'a donné la naissance; fille d'Hégéto» ridas, & petite-fille d'Antagoras, j'ai » été enlevée de force à ma patrie, & » je suis tombée en la puissance d'un » Perse ». En effet, Pharandates la retenoit malgré elle au nombre de ses concubines.

« Ne craignez rien » répondit Pausanias « puisque vous venez en qualité de » suppliante; & que, si toutefois vous » dites la vérité, vous êtes la fille d'Hé» gétoridas de Cos, le meilleur ami que » j'aie en ces cantons ». En même-temps il la recommanda aux Ephores, & prit

prit soin de la faire conduire dans l'île d'Egine, où elle vouloit aller. Il lui laissa les présents que le Perse lui avoit faits, & généralement tout ce qui lui appartenoit.

Av. J. C. 479.

Les Mantinéens n'arrivèrent au camp, qu'après la bataille. Ils regardèrent comme le plus grand des malheurs, de ne s'y être point trouvés; & apprenant qu'Artabase fuyoit avec quarante mille Mèdes, ils le poursuivirent, malgré les Lacédémoniens, jusqu'en Thessalie; mais ils ne purent l'atteindre. Ce Général faisoit la plus grande diligence: il avoit caché aux Phocéens la déroute des Perses; les Thessaliens qui l'ignoroient aussi, lui demandèrent des nouvelles du reste de l'armée. Artabase, qui craignoit, en leur découvrant la vérité, d'être massacré avec les siens, leur répondit qu'il étoit envoyé avec ce détachement dans la Thrace, pour y négocier; & que Mardonius ne tarderoit pas à le suivre. Il traversa donc la Thessalie, la Macédoine & la Thrace, avec une promptitude extrême, non sans laisser en chemin, beaucoup de ses compagnons tués par les Thraces, ou qui moururent de faim & de fatigues. Enfin il gagna Byzance,

Her. l. 9. c. 88. Diod. l. 11. p. 26.

Av. J. C. 479. Her. l. 9. c. 76-79. Pauf. l. 3. c. 4.

d'où il paffa en Afie. Les Mantinéens de retour, bannirent leurs chefs; les Eléens, qui étoient arrivés après les Mantinéens, firent fubir aux leurs la même peine.

Paufanias fe montra auffi généreux après l'action, qu'il s'étoit montré brave durant le combat. Un Officier de l'île d'Egine vint le trouver, & après l'avoir félicité fur la gloire dont il venoit de fe couvrir : « Vous pouvez » ajouta-t-il « y mettre le comble, en exerçant fur » le corps de Mardonius, les mêmes » outrages que celui de Léonidas a » reçus des Perfes ». — « Je vous re- » mercie » reprit Paufanias « de l'in- » térêt que vous me témoignez ; mais, » en même-temps que vous exaltez ma » gloire & celle de ma patrie, vous » cherchez à l'anéantir, lorfque vous » me confeillez de févir contre un mort, » & de commettre des infamies que » nous reprochons aux Barbares. Qu'im- » porte ce que difent les Eginètes & » ceux qui penfent comme eux! il me » fuffit de mériter l'eftime des Spar- » tiates par des confeils & des actions » honnêtes. Vous parlez de devoirs à » rendre à Léonidas? Je foutiens lui » avoir fait de magnifiques obsèques,

» & à ceux qui sont morts avec lui » aux Thermopyles, par le massacre » de tant de Barbares: cessez donc de » me donner de pareils conseils, & » croyez que c'est vous faire grace que » de les laisser impunis. »

Av. J. C. 479.

La fuite des Perses rendoit les Grecs maîtres d'un immense butin. Pausanias avoit défendu d'y toucher; des Hilotes, d'après ses ordres, parcouroient le camp pour le ramasser. L'or, l'argent, les meubles précieux y étoient semés avec une profusion incroyable. Ils trouvèrent de la vaisselle d'or, des chaudières, des bracelets, des colliers, des cimeterres de ce métal. Les esclaves cachèrent beaucoup de choses, & les vendirent aux Eginètes; ce qui fut le commencement de la grande opulence de ces Insulaires. Bientôt cette énorme quantité d'or & d'argent, partagée entre les vainqueurs, & répandue dans toute la Grèce, y introduisit le luxe, la mollesse qui en est la suite, & l'amour des richesses, source de la corruption, d'où suit la perte de la patrie. Quel bonheur pour les Grecs, si, pour se délivrer d'un ennemi plus dangereux encore que celui qu'ils venoient d'expulser, ils eussent livré aux

Just. l. 2. c. 14.

flammes toutes ces richeſſes ; ou du moins s'ils euſſent eu le courage, au lieu de ſacrifier ſeulement la dixième partie du butin au Dieu de Delphes, de lui en offrir la totalité, & de conſerver les vrais biens, en gardant leur pauvreté !

Av. J. C. 479.

Plut. in Ariſtid.

Mais la Grèce devoit trouver ſa perte dans ſa victoire même, & peu s'en fallut qu'elle ne fût beaucoup plus prochaine qu'on n'avoit lieu de le craindre. Cet effet du moins étoit dû à une plus noble cauſe : il s'agiſſoit de décerner le prix de la valeur. Les Athéniens s'opiniâtrant à ne pas le céder aux Lacédémoniens, ne vouloient pas même leur permettre de dreſſer un trophée particulier. Les deux peuples auroient vuidé leur différend par la voie des armes, & les épées qui venoient d'être teintes du ſang ennemi, l'euſſent été de celui des Grecs, ſi la ſageſſe d'Ariſtides ne fût venue au ſecours de la patrie : il réuſſit à perſuader les contendants de remettre au jugement des Grecs, la déciſion de cette grande affaire. On s'aſſembla dans le lieu même. Théogiton de Mégare, ſoutint que le ſeul moyen de ne pas allumer une guerre civile, plus funeſte que celle que l'on venoit

de terminer contre les Barbares, étoit de n'adjuger le prix, ni à la ville d'Athènes, ni à celle de Sparte. A ces mots, Cléocrite, citoyen de Corinthe, se lève : personne ne doutoit qu'il ne demandât cet honneur pour sa patrie, puisqu'après Athènes & Sparte, Corinthe étoit la plus puissante cité de la Grèce; mais l'assemblée fut agréablement trompée, quand on vit son discours consacré à la louange des Platéens, & qu'on l'entendit conclure, que, pour éteindre toute division, il falloit décerner à eux seuls, un prix qu'aucun des contendants ne pouvoit voir avec jalousie entre leurs mains. Ce discours fut reçu avec beaucoup d'applaudissements. Aristides se rangea le premier de son avis, au nom de tous les Athéniens, &, après lui, Pausanias, au nom des Lacédémoniens.

AV. J.-C. 479.

Avant de partager le butin, on réserva quatre-vingts talents pour les Platéens, qui les employèrent à la construction d'un temple en l'honneur de Minerve: ils lui élevèrent une statue, & décorèrent ce temple de tableaux, qui, au temps de Plutarque, étoient aussi frais que s'ils fussent sortis alors des mains de

l'artiste. Les Lacédémoniens & les Athéniens érigèrent chacun un trophée particulier; ils envoyèrent en commun consulter l'Oracle, sur le sacrifice qu'on devoit offrir.

Av. J. C. 479.

Her. l. 9. c. 80-82. De la dixième partie consacrée au Dieu de Delphes, les Grecs firent construire un trépied d'or, porté sur un serpent d'airain à trois têtes; un Jupiter d'airain, de dix coudées de hauteur, au Dieu d'Olympie; & au Dieu de l'isthme, un Neptune de sept coudées de même métal. Le reste fut partagé entre les vainqueurs; & chacun eut un prix proportionné à son courage. Pausanias eut une dizaine de toutes les choses; femmes, talens, bêtes de charge, &c.

La tente de Mardonius étoit d'une magnificence extrême. Xercès, en abandonnant l'Europe, avoit laissé à ce Prince, ses meubles, ses tentures, sa vaisselle d'or & d'argent. Pausanias vit ce spectacle, fort étrange sans doute pour un Spartiate. Il ordonna aux officiers de bouche de Mardonius, d'apprêter un repas, comme pour leur maître. Il fut obéi; & lorsqu'il eut vu la magnificence des lits, des tables & du service, étonné d'une telle profusion,

Il dit à ses gens de préparer un festin à la Spartiate ; puis ayant fait appeller les Officiers de son armée, & leur montrant les deux services : « Je vous ai » convoqués » leur dit-il « pour vous » convaincre de la folie du chef des » Mèdes, qui, vivant aussi voluptueu-» sement, vouloit subjuguer des hommes » qui mènent une vie si frugale. » Av. J. C. 479.

C'est une chose inconcevable, que la quantité de richesses qu'abandonnèrent les Perses. Long-temps encore après la bataille, plusieurs Platéens trouvèrent des coffres remplis d'or, d'argent & d'autre monnoie : on eût dit qu'en fuyant, les vaincus avoient semé de quoi les venger de leurs défaites.

Après le partage, les Grecs rendirent les derniers devoirs à ceux de leurs concitoyens qu'ils avoient perdus dans la bataille. Les Lacédémoniens élevèrent trois tombeaux ; un pour leurs Prêtres, l'autre pour le reste des Spartiates, & le troisième pour les Hilotes. Les Tégéates enterrèrent aussi leurs morts à part ; les Athéniens firent de même. Les Mégariens & les Phliasiens élevèrent un tombeau pour ceux des leurs qui avoient été tués par la cavalerie. *Ibid. c. 84.*

Av. J. C. 479. Ces monuments ne furent pas de vains tombeaux : les corps de ceux qui étoient morts pour la défense de la patrie, y reposoient réellement. Quant aux autres qui se voyoient à Platées, on assuroit qu'ils avoient été bâtis postérieurement par ceux qui avoient eu honte de ne s'être point trouvés à la bataille : en dressant ces cénotaphes, ils se flattoient de partager, aux yeux de la postérité, l'honneur d'une si glorieuse journée. Le corps de Mardonius ne se trouva point parmi les morts ; mais on prétend qu'il avoit reçu les derniers devoirs, & *Ibid. c.* 83. qu'Artontès son fils, avoit donné de grandes récompenses à ceux qui s'étoient chargés de les lui rendre.

Plut. in Aristid. On avoit reçu la réponse de l'Oracle ; il ordonnoit aux Grecs de consacrer un autel à Jupiter Libérateur, leur enjoignant toutefois, de n'y offrir aucun sacrifice avant d'avoir éteint tous les feux du pays, souillés par la présence des Barbares, & d'être venus prendre, à Delphes même, un feu pur à l'*Autel commun*.

L'ordre fut exécuté ponctuellement ; les Généraux parcoururent toute la contrée, & firent éteindre les feux,

même domestiques. Euchidas de Platées, se chargea d'aller prendre le feu sacré sur l'autel du Dieu, & de l'apporter avec la plus grande diligence. Il vole à Delphes; il se purifie, s'asperge d'eau sacrée, se couronne de laurier, s'approche de l'autel, prend dessus avec respect le feu sacré, & revient le même jour à Platées avant le coucher du soleil, quoique la course fût de mille stades. En arrivant, il salue ses concitoyens, leur remet le feu, tombe à leurs pieds, & meurt. Les Platéens lui donnèrent la sépulture dans le temple de *Diane Eucleïa*, & mirent sur son tombeau cette épitaphe, en un seul vers; *Ci gît Euchidas, pour être allé à Delphes & revenu en un seul jour.*

Av. J. C. 479.

Une inscription, gravée sur l'autel qui fut dressé en mémoire de cette victoire, en porta le souvenir aux races futures: elle étoit conçue en ces termes; « Les Grecs, après avoir » chassé les Perses de leur pays, & » remporté sur eux, par la force des » armes, une victoire signalée, ont » élevé cet autel à la commune liberté, » en l'honneur de Jupiter Libérateur. »

La cérémonie des funérailles avoit

Av. J. C. 479. Her. l. 9. c. 85-87. Diod. l. 11. p. 26.

été suivie d'un conseil général, dans lequel on résolut de punir la trahison des Thébains, d'exiger qu'ils remissent entre les mains des commandants de l'armée, ceux qui s'étoient ligués avec les Perses, & principalement Timégénides & Attaginus, chefs de la faction; ou de ruiner la Ville, si elle refusoit de donner cette satisfaction aux Grecs.

Thèbes, où les chefs de l'armée Perse avoient passé l'hiver, n'étoit qu'à soixante-dix stades de Platées. Le onzième jour après le combat, l'armée Grecque parut devant la Ville, &, sur le refus de livrer les coupables, elle battit ses murailles, & fit le dégât dans son territoire.

L'attaque duroit depuis vingt jours, lorsque Timégénides, qui voyoit ses concitoyens effrayés du nombre & de la fierté des assaillants, & qui ne vouloit pas causer la ruine de sa patrie, leur proposa lui-même de le mettre entre les mains des Grecs. On livra donc les coupables, qui se flattoient de pouvoir se justifier, ou du moins de se racheter à prix d'argent: mais Pausanias, qui pénétra leurs intentions, ne les eut pas plutôt en sa puissance, qu'il congédia tous les alliés,

& envoya les Thébains à Corinthe, où il les fit punir du dernier supplice. Av. J. C. 479.

Attaginus prévoyant le sort qui l'attendoit, s'étoit enfui de Thèbes. On livra ses enfants au Général Lacédémonien; mais il les déclara innocents du crime de leur père, & ne leur fit aucun mal.

Dans la première assemblée générale de la Grèce, qui se tint après le sacrifice, Aristides fit ordonner que chaque année, le même jour que la bataille s'étoit donnée, toutes les villes de la Grèce enverroient à Platées leurs députés, pour faire des sacrifices aux Dieux de la Ville; & du temps de Plutarque, ces députés s'assembloient encore le 24 du mois, appellé *Panémus*, qui revient au 4 du mois *Boëdromion* des Athéniens, pour offrir, en mémoire de cette journée, un sacrifice à Jupiter Libérateur. *Plut. in Aristid.*

Il fut encore arrêté, dans la même assemblée, que de cinq en cinq ans, on célébreroit dans la même Ville, des jeux sous le nom d'*Eleuthéria*, ou de *la liberté*. On statua en outre qu'on lèveroit par toute la Grèce, dix mille hommes de pied, mille chevaux, &

une flotte de cent vaisseaux, destinés à faire la guerre aux Barbares. Enfin, on convint que les Platéens seroient consacrés à Dieu ; comme tels, réputés saints & inviolables, & qu'ils n'auroient d'autres fonctions, que d'offrir des prières & des sacrifices pour le salut des Grecs.

Av. J. C. 479.

Les Platéens, sans doute en reconnoissance de ce privilège glorieux, se chargèrent de faire tous les ans, l'anniversaire des Grecs morts à la bataille de Platées. Le détail des cérémonies observées dans ce sacrifice funèbre, est très-important, parce qu'il montre en quoi les sacrifices héroïques différoient de ceux qui s'offroient aux Dieux. Il prouvera d'ailleurs, ainsi que nous l'avons avancé, combien les cérémonies qui précèdent, dans l'Odyssée, l'évocation des ames par Ulysse, ressemblent à ce qui s'observoit dans les funérailles.

Plut. in Aristid. Fréret.

Le sixième jour du mois Maimactérion, ou la troisième lune après l'équinoxe d'automne, étoit destiné à cette cérémonie funèbre. La raison pour laquelle ce sacrifice ne se faisoit que trois mois après le jour de l'anniversaire de la bataille, nous est inconnue : sans doute ceux qu'on offroit ce même jour

aux Dieux de Platées & à Jupiter Libérateur, occupoient assez pour qu'on n'y pût rien ajouter. Av. J. C. 479.

Dès la pointe du jour, la procession se mettoit en marche, précédée par un trompette qui sonnoit la charge; ensuite venoient plusieurs chariots remplis de couronnes & de branches de myrte. Ils étoient suivis d'un taureau absolument noir, qu'accompagnoient des jeunes gens de condition libre, portant les cruches pleines de lait & de vin, destinées aux libations ordinaires, ainsi que les phioles d'huile & de parfums. Après eux, marchoit l'Archonte, seul & suivi du reste des citoyens. Cet Archonte, qui, dans le reste de l'année, n'étoit vêtu que d'habits blancs, & à qui il n'étoit pas même permis de rien toucher où il entrât du fer, paroissoit ce jour-là revêtu d'une robe de pourpre, ceint d'un baudrier, & armé d'une épée, portant dans ses mains l'urne sacrée qu'il avoit été prendre dans le lieu où l'on déposoit les actes publics.

Il s'avançoit ainsi à travers la Ville, vers le lieu où étoient les tombeaux: là, il puisoit de l'eau dans une fontaine voisine, avec l'urne sacrée; il lavoit

les colonnes sépulcrales, les oignoit & les parfumoit. Il égorgeoit ensuite la victime, sur un bûcher construit exprès; il invoquoit Jupiter & Mercure Terrestres; c'est-à-dire Pluton, & Mercure ainsi nommé de son emploi de conduire les ames aux enfers; & appellant à haute voix les vaillants hommes qui avoient donné leur sang pour la patrie, il les invitoit à prendre part à ce banquet funèbre, & à ces effusions mortuaires, qui étoient sans doute le sang du taureau répandu dans une fosse, comme on le voit dans l'Odyssée. Alors remplissant de vin une coupe, il la versoit dans la fosse, tandis qu'on y répandoit aussi des cruches de lait, en disant à haute voix; « Aux vaillants » hommes qui se sont immolés pour » la liberté des Grecs. »

Av. J. C. 479.

Diod. l. 11. p. 26.

A ces honneurs, les Athéniens en ajoutèrent d'autres: ils ordonnèrent, par une loi, qu'on choisiroit des orateurs pour faire publiquement l'éloge de leurs concitoyens morts à la bataille de Platées. D'Athènes, cet usage passa dans toutes les villes de la Grèce. L'éloquence, en immortalisant les noms de ceux qui s'étoient sacrifiés pour la patrie, inspiroit aux vivants, le noble

desir de marcher sur la trace de ces illustres morts.

Av. J.C. 479.

Pour qui ne sait pas faire la distinction d'un esclave & d'un citoyen, tout est prodige dans la manière dont les Grecs expulsèrent du sein de leur patrie, cette multitude immense d'Asiatiques : mais ce n'eût point été assez pour eux, de vaincre à Platées ; le jour même de cette bataille, leur flotte vainquit celle des Perses à Mycale. Il semble voir la victoire placée sur la mer Egée, tenant deux couronnes, & d'une main en posant une sur la tête de Pausanias, & l'autre sur celle de Leutychidès.

Nous avons laissé ce Prince à Délos, où il avoit conduit avec Xanthippe, une partie des vaisseaux qui venoient de vaincre à Salamine. Là, les deux chefs reçurent une députation des Samiens, qui, à l'insu des Perses & du tyran de leur Ville, venoient les supplier de travailler à la délivrance des Grecs de l'Asie. Hégésistrate, qui porta la parole, assura Leutychidès & Xanthippe, qu'ils n'avoient seulement qu'à se montrer, pour que les Ioniens se révoltassent ; que jamais les Barbares n'oseroient les attendre, ou que s'ils

Her. l. 9. c. 89-91. Diod. l. 11. p. 26.

Av. J. C. 479.

les attendoient, jamais on n'auroit l'occasion d'un triomphe plus mémorable. Il représenta que la pesanteur des vaisseaux Perses, les rendoit peu propres à la course, & qu'ils n'étoient nullement à comparer à ceux des Grecs pour le combat. Il finit en disant que si l'on concevoit contre lui quelque soupçon, il offroit de demeurer en otage. « Quel est ton nom » lui demande Leutychidès, en l'interrompant? — « Hégésistrate (a) » répond le Samien. — « J'accepte l'augure » reprend le Spartiate: « donne-nous ta foi, toi & tes » compagnons, que les Samiens se » joindront aux Grecs; & marche à » notre tête. »

Les Samiens ayant donné leur foi, pour gage de l'alliance qu'ils contractoient avec les Grecs, Leutychidès les congédia, ordonnant seulement à Hégésistrate de l'accompagner; & la flotte se prépara à quitter Délos. Le lendemain on fit des sacrifices, qui furent favorables. Le devin, qui se nommoit Déiphone, avoit pour père Evénius, qu'il ne sera pas inutile de faire connoître plus particulièrement.

(a) Ce mot signifie, *Chef-d'armée*.

Dans Apollonie, ville située sur le golfe Ionique, & patrie d'Evénius, étoient des moutons consacrés au Soleil. Pendant le jour, ils paissoient le long d'un fleuve, qui, coulant du mont Lacmon, traverse le territoire des Apolloniates, & va se jetter dans la mer, près d'Oricum. Durant la nuit, ce troupeau étoit confié à la garde d'hommes choisis entre les citoyens les plus distingués par leurs richesses & leur naissance : chaque année on en nommoit un pour cette fonction. Evénius en fut chargé à son tour. Une nuit, pendant qu'il dormoit, des loups s'introduisent dans l'antre où étoient les moutons, & en tuent environ soixante. Le gardien s'éveille, voit ce carnage, se garde bien de communiquer cette aventure à personne, & croit qu'il lui suffira de remplacer les moutons dévorés. Mais les Apolloniates, instruits de la négligence de leur concitoyen, & des tristes effets qui en ont été la suite, citent Evénius en jugement, &, pour s'être endormi, le condamnent à perdre la vue.

Av. J. C. 479.

Her. l. 9. c. 92-94.

Alors les animaux deviennent stériles ; la terre n'a plus la même fertilité. Les Apolloniates s'adressent à l'Oracle.

Av. J. C. 479.

de Dodone, à celui de Delphes, pour découvrir la cause de ce fléau : les Prophètes la leur montrent dans le traitement injuste qu'ils ont fait souffrir à Evénius, puisque c'étoient eux-mêmes qui avoient envoyé ces loups. « Au » reste, quand les Apolloniates auront » fait à leur concitoyen la satisfaction » qu'il a droit d'exiger, la calamité » cessera, & nous lui ferons nous- » mêmes un présent si beau, que la » plupart des hommes l'en estimeront » heureux. »

Les Apolloniates tinrent cette réponse secrète, & chargèrent quelques-uns de leurs concitoyens d'aller trouver Evénius. Ils lui parlèrent de choses diverses ; de discours en discours, tombèrent sur son malheur, & lui demandèrent quelle réparation il exigeroit des Apolloniates, s'ils étoient dans la disposition de lui en accorder. Evénius, qui ignoroit la réponse de l'Oracle, dit qu'il se contenteroit des héritages de deux citoyens d'Apollonie, qu'il regardoit comme les plus riches & les plus beaux du canton, & d'une certaine maison qu'il connoissoit pour la plus belle qui fût dans Ville. Ceux qui l'étoient venu trouver, prenant la pa-

rose ; « Les Apolloniates » lui dirent-ils « te font, par l'ordre de l'Oracle, » cette satisfaction, pour t'avoir privé » de la vue ». Evénius ayant découvert l'artifice, fut fâché de s'être laissé surprendre ; mais il s'étoit engagé : les habitants d'Apollonie achetèrent les héritages, & lui en firent présent. Evénius consacra son loisir à la divination, art dans lequel il acquit une très-grande célébrité par ses talents, dont Déiphone son fils, avoit sans doute hérité.

Av. J. C. 479.

Après le sacrifice, les Grecs mettent à la voile, s'avancent vers Samos, se postent près d'un temple de Junon, & se préparent au combat.

Bataille de Mycale.

Her. l. 9. c. 95-105. Diod. l. 11. p. 27. 28. Just. l. 2. c. 14.

Les Généraux de la flotte ennemie, qui étoient dans les ports de l'île, ne se croyant pas en état de s'exposer à une bataille, prirent la résolution de se replier sur Mycale d'Ionie, & de mettre tous leurs vaisseaux à terre, excepté ceux des Phéniciens, à qui ils avoient permis de se retirer. En s'approchant du continent, les Perses mettoient leur flotte sous la défense d'une armée composée de soixante mille hommes, aux ordres de Tygranes, à qui Xercès avoit confié la garde de

Av. J. C. 479.

l'Ionie : ils pouvoient en outre entourer leurs vaisseaux d'un rempart, les mettre ainsi à l'abri de toute insulte, & se ménager un asyle à eux-mêmes. Ils abordent à Mycale, tirent leurs vaisseaux à terre, les environnent d'un rempart, & se préparent à la défense, se flattant déjà de remporter la victoire.

A la nouvelle de la retraite des Perses, les Grecs balancèrent de s'en retourner, ou d'aller vers l'Hellespont. Ils se déterminent enfin à naviger vers la terre-ferme, & cinglent vers Mycale, en ordre de bataille. Ils apperçoivent les Perses fortifiés, & soutenus par une nombreuse armée de terre, rangée sur le bord de la mer. Alors Leutychidès ordonne au héraut qui avoit la plus forte voix de l'armée, de côtoyer sur un navire, & le plus près possible, le rivage où étoient campés les Barbares, & de crier de toutes ses forces, que les Grecs, vainqueurs des Perses à Platées, venoient mettre en liberté les villes Grecques de l'Asie. « Que » chacun de vous » disoit le héraut aux Ioniens « se souvienne de deux choses : » en premier lieu, & sur-tout, de la » liberté; en second lieu, du mot Hébé,

» qui sera le mot du guet; que celui » d'entre vous qui ne m'entend pas, » l'apprenne de celui qui m'entend. »

Av. J. C. 479.

Le but de Leutychidès, par cette proclamation, étoit de faire révolter les Grecs qui servoient dans l'armée ennemie, d'y jetter la mésintelligence & le désordre; ce qui arriva effectivement. Le héraut n'avoit pas encore achevé de parcourir le rivage, que les Perses commencèrent à concevoir de la défiance des Grecs Asiatiques, & ceux-ci à méditer leur révolte.

Alors les Généraux de la flotte Grecque, attentifs à ce qui se passoit, font débarquer leurs troupes, & se disposent à livrer bataille. Les Perses commencent par désarmer les Samiens: ils se rappelloient d'ailleurs que ces peuples, après avoir racheté tous les Athéniens pris par Xercès dans l'Attique, les avoient renvoyés dans leur patrie avec des vivres. Les Milésiens, sous prétexte qu'ils connoissoient le pays, mais dans l'intention de les éloigner, eurent ordre de garder les avenues qui conduisoient aux sommets du Mycale; & les Perses s'étant ainsi assurés de tous ceux dont ils croyoient avoir à se défier, atten-

dirent l'ennemi, se faisant un rempart de leurs boucliers.

Av. J. C. 479.

Leutychidès & ses Lieutenants excitent leurs troupes à ne pas oublier leur gloire : ils insistent principalement sur la victoire de leurs compatriotes à Platées, comme sur le motif le plus propre à leur inspirer de la confiance.

Il est inutile de mettre en question si Leutychidès fut informé de la victoire des Grecs, ou s'il inventa ce stratagême pour encourager ses soldats : quoique le combat de Platées se soit donné au lever de l'aurore, & la bataille de Mycale sur le soir du même jour, la distance des lieux est trop considérable, pour douter de la ruse du Roi de Sparte. Ce ne fut qu'après le dernier combat, que les Grecs ayant comparé le jour & le moment des deux actions, connurent que toutes deux s'étoient passées le même jour. Avant que ce bruit eût été répandu dans l'armée, les soldats de Leutychidès craignoient que Mardonius ne se rendît maître de la Grèce ; mais alors ils volent au combat avec ardeur. Les Généraux Perses, de leur côté, appellant aussi la ruse à leur secours,

annoncèrent à leurs troupes que Xercès approchoit avec des forces redoutables. AV. J. C. 479.

Les Grecs étoient partagés en deux corps; les Athéniens, les Corinthiens, les Sicyoniens & les Trézéniens suivoient la plaine; les Lacédémoniens, & ceux qui étoient placés après eux, occupoient les hauteurs. Tandis qu'ils tournoient la montagne, les Athéniens engagèrent le combat. Les Perses voyant le petit nombre d'ennemis auxquels ils ont affaire, les méprisent, & marchent contr'eux avec des cris épouvantables. Les Athéniens & leurs compagnons s'avancent, s'exhortant les uns les autres à vaincre, sans attendre les Lacédémoniens. Long-temps le combat fut douteux; de part & d'autre périssent un grand nombre de guerriers. Les Samiens & les Ioniens se rangent du côté de leurs compatriotes.

Déconcertés à la vue de cette désertion, les Barbares se retirent dans leurs retranchements: ils sont forcés & mis en fuite, à l'exception des Perses, qui, quoique réduits à un petit nombre, tiennent ferme, & font tous leurs efforts pour repousser les Grecs. Tygranes leur chef, est tué. Les Lacé-

Av. J. C. 479.

démoniens & leurs compagnons surviennent, & achèvent la déroute. Pendant que l'armée victorieuse poursuivoit l'ennemi dans son camp, les Eoliens & plusieurs autres Grecs de l'Asie, s'attachèrent à la fortune déjà décidée, d'autant plus volontiers, que depuis long-temps ils desiroient de se soustraire au joug des Perses. Sans se mettre en peine ni de leurs otages, ni de leurs serments, ils se joignent aux autres Grecs dans la poursuite des Barbares, à qui cette défaite coûta plus de quarante mille hommes. Les Milésiens, que les Perses avoient placés aux avenues du Mycale, pour s'y retirer en cas d'évènement, remenèrent au contraire les Barbares à l'ennemi par d'autres chemins, & montrèrent la plus grande ardeur à les exterminer.

Her. l. 9. c. 105. *Diod. l.* 11. *p.* 28. 29.

Les Grecs victorieux, mettent le feu aux vaisseaux des Perses & à leurs retranchements, apportent sur le rivage tout le butin parmi lequel il se trouva beaucoup d'argent, se rembarquent & font voile vers Samos, où ils arrivent chargés des plus riches dépouilles. Xercès apprend sa défaite à Platées, & la désertion des Grecs ses alliés à Mycale: saisi de crainte,

il

il laisse à Sardes une partie de ses troupes, pour la défendre, & se faisant escorter par l'autre, il prend la route d'Ecbatane. Av. J. C. 479.

Les Colonies de l'Asie-mineure étoient enfin arrachées au joug étranger; le Perse fuyoit, mais sa proximité le rendoit toujours redoutable. Tant que les Ioniens habiteroient des contrées voisines de l'Empire des Perses, & qu'ils seroient séparés par la mer, des peuples qui pouvoient leur donner du secours, ils demeuroient dans un état précaire, qui ne pouvoit manquer d'exciter des guerres fréquentes & cruelles. Les Grecs s'assemblent à Samos, pour délibérer sur cet important objet. On propose de transplanter en Grèce, toute la nation Ionienne, & d'abandonner aux Barbares, un pays dont on jugeoit la conservation presqu'impossible.

Selon les uns, la prudence dictoit en cette occasion, qu'il falloit perdre pour gagner: l'Ionie & les autres contrées de l'Asie-mineure n'étoient pas d'une assez grande utilité, pour que la Grèce s'obstinât à les conserver. Les guerres qu'exigeroit leur conservation, absorberoient, & au-delà, le profit qui pouvoit revenir à la métropole,

de ses relations avec ces colonies. La
Av. J. C. Perse pouvoit un jour obéir à un
479. potentat plus digne du trône, & dont les vertus & le courage vengeroient les malheurs de sa patrie. D'ailleurs, en appellant les Ioniens dans le sein de la Grèce, on ne faisoit tort à aucun des bons citoyens, puisqu'on destinoit à ces Asiatiques, les lieux de commerce des nations Grecques qui avoient tenu le parti des Mèdes. « En » restant en Asie » leur disoit-on, » vous aurez sans cesse, dans votre » voisinage, des ennemis beaucoup plus » puissants que vous ; & les Grecs qui » habitent en-deçà des mers, seront » trop éloignés pour vous secourir. »

Les autres soutenoient au contraire, qu'expatrier les Ioniens, c'étoit approcher la Perse de la Grèce, & ôter aux Grecs, un motif d'émulation qui nourrissoit chez eux & entretenoit le courage. L'intervalle des mers qui séparoient l'Asie de la Grèce Européenne, n'étoit pas assez considérable pour que cette dernière se crût à l'abri de toute insulte, par l'abandon de tant de belles provinces ; la marine d'ailleurs avoit fait alors trop de progrès, pour qu'on regardât la mer Egée comme une barrière

assez forte : la multitude des îles dont elle est parsemée, auroit servi d'appât aux Perses, pour les attirer insensiblement au sein de la Grèce ; cette retraite pouvoit même augmenter leur courage. Tout invitoit donc à maintenir les Ioniens dans leurs anciennes demeures. Il n'en eût pas été de même, si la Grèce avoit été séparée de l'Asie, par une vaste étendue de mers. La saine politique eût alors demandé qu'on abandonnât des possessions ruineuses, par les frais de garde qu'elles eussent exigées. Telles sont les raisons qui combattoient pour & contre : les dernières devoient l'emporter ; les Ioniens, en effet, restèrent en Asie ; mais la jalousie, & non la raison, en fut la cause.

Av. J. C. 479.

Les Eoliens & les Ioniens accédoient aux propositions qu'on leur faisoit ; &, sans les Athéniens qui tout-à-coup changèrent d'avis, on eût vu le spectacle assez rare d'un grand peuple, abandonnant ses foyers, pour aller en chercher d'autres à la pointe de l'épée. La jalousie du peuple d'Athènes fut le motif de son changement : il craignit que les Ioniens étant établis dans leurs nouvelles possessions, par la Grèce entière, ne voulussent

Av. J. C. 479. plus regarder Athènes comme leur métropole, ni reconnoître sa jurisdiction. Ils invitèrent donc les Ioniens à demeurer dans leur pays, les assurant que quand aucune ville de la Grèce ne les soutiendroit, ils pouvoient toujours compter sur l'assistance des Athéniens, leurs alliés & leurs parents. Ces promesses, & sans doute le doux sentiment qui nous attache à la patrie, firent changer les Ioniens, & terminèrent cette grande affaire au contentement d'Athènes, & à l'avantage de toute la Grèce.

On fit jurer aux habitants de Samos, de Chio, de Lesbos, & des autres îles qui portoient les armes en faveur de la Grèce, de demeurer fermes dans l'alliance, & de ne jamais trahir leurs libérateurs. La flotte fit voile ensuite pour l'Hellespont, dans l'intention de détruire les ponts qu'on croyoit encore existants.

Her. l. 9. c. 113. La tempête retint quelque temps les Grecs au promontoire de Lectum. Delà ils prirent la route d'Abyde, & voyant que les ponts, qui faisoient la principale cause de leur voyage, étoient rompus, ils délibérèrent s'ils iroient plus loin. Leutychidès & les Pélo-

ponnésiens étoient d'avis de retourner dans la Grèce ; les Athéniens & leur chef Xanthippe vouloient faire quelque tentative sur la Chersonnèse. On se sépara donc ; les Spartiates, suivis des peuples du Péloponnèse, reprirent la route de la Grèce ; les Athéniens, accompagnés des Ioniens & des Insulaires, s'avancèrent à Sestos, dont Xanthippe entreprit le siège.

Av. J. C. 479.

Diod. l. 11. p. 29. Her. l. 9. c. 114-116.

Au bruit de l'arrivée des Grecs dans l'Hellespont, les peuples voisins s'étoient transportés dans cette Ville, la plus forte de la contrée. Quoique dépourvue de munitions, elle fit une si longue résistance, que l'automne surprit les Grecs devant ses murs. Las d'une guerre qui les tenoit éloignés de leur patrie, ils demandèrent à revoir leurs foyers. Les Généraux, persuadés que la Ville ne pouvoit faire une longue défense, répondirent qu'ils ne partiroient qu'après s'en être rendu maîtres, à moins qu'Athènes n'en ordonnât autrement.

Sestos tint jusqu'à la fin de l'hiver. La famine y exerçoit toutes ses horreurs : la disette y fut si grande, qu'on y mangea jusqu'aux sangles des lits ; & quand cette sorte de vivres eut

Thucyd. l. 1. p. 59. Her. l. 9. c. 117-120.

manqué, quelques-uns des principaux, au nombre desquels étoit Artayctès gouverneur de la Chersonnèse, homme méchant & cruel, s'échappèrent à la faveur des ténèbres, par un endroit des murailles qui n'étoit point gardé.

Av. J. C. 479.

Dès que le jour parut, Sestos ouvrit ses portes aux vainqueurs. Les uns en prennent possession, les autres se mettent à la poursuite des fuyards. Artayctès pris avec son fils, & quelques autres personnes de sa suite, sont envoyés à Sestos, chargés de chaînes. Vainement le Gouverneur offrit deux-cents talents aux Athéniens, pour sa rançon & celle de son fils qu'on lapida devant lui, après quoi le père fut pendu.

Victorieux de tous leurs ennemis, libérateurs de la Grèce, maîtres de Sestos & de la mer, les Athéniens reprennent enfin la route de leur patrie, chargés de richesses, & des débris des ponts construits par Xercès, afin de les consacrer dans les temples de leurs Dieux.

Ainsi, après deux ans entiers, fut terminée cette guerre, qui sembloit devoir anéantir la Grèce. De quoi n'étoient pas capables ses citoyens, en se réunissant, puisque, trahis par

une grande partie des leurs, ils exécutèrent de si grandes choses! Un philosophe, l'un des plus grands politiques qu'ait produit la Grèce; Platon croit que si, lors du retour des Héraclides, il se fût trouvé un homme capable de prévoir les évènements, d'apporter des tempéraments à la puissance souveraine, & des trois monarchies établies dans le Péloponnèse, par Aristodème, Téménus & Cresphonte, de n'en faire qu'une seule, jamais l'armée des Perses ne seroit venue fondre sur la Grèce. De ces trois Etats, Lacédémone seule vint au secours de la patrie: Argos & Messène avoient tellement oublié leurs anciens engagements, que la dernière de ces villes mit obstacle au secours que la Grèce attendoit de Sparte, en lui faisant, dans ce temps-là même, la guerre à outrance. Argos qui, lors du partage, tenoit le premier rang, sollicitée de se joindre aux défenseurs de la patrie, favorisa au contraire ceux qui vouloient y porter l'esclavage & la mort; & telle étoit la Grèce en cette conjoncture, que si Athènes & Sparte ne se fussent unies pour la garantir de la servitude qui la menaçoit, les peuples qui la

Av. J. C. 479.

De leg. l. 3.

Av. J.-C. 479.

composoient dans les temps de sa grandeur, confondus entr'eux & parmi les Barbares, n'eussent plus formé, avec leurs vainqueurs, qu'un vil troupeau d'esclaves.

L'horreur que les Athéniens avoient conçue pour la tyrannie, les maux qu'elle leur avoit fait souffrir, en leur inspirant des sentiments vifs pour la liberté, avoient tellement exalté leurs ames, que, jusqu'au dernier des citoyens, tout étoit héros. Sans doute les Perses avoient dégénéré de leur première valeur; ils n'étoient plus ce qu'ils avoient été sous Cyrus; sans doute les armées de la Grèce furent presque toujours dirigées par des hommes de génie, qui surent habilement tirer parti du terrein & des circonstances; mais enfin, nous avons vu ces mêmes Perses montrer encore de la valeur; &, malgré l'habileté des Généraux Grecs, croit-on que, sans ce vif & sublime amour de la patrie, la Grèce, avec toutes ses ressources, n'eût pas succombé sous le fer de ses ennemis?

Her. l. 7. c. 228-233. Lorsque le calme fut rétabli, les Amphictyons ornèrent les Thermopyles de différentes épitaphes, qui, en rappellant à la nation, le souvenir des héros

qui s'immolèrent pour elle, jetoient dans les cœurs, une semence de gloire qui ne fut point infructueuse. On lit avec attendrissement, ces marques de la reconnoissance de tout un peuple, parce qu'on sent que c'est le cœur, & non l'esprit, qui les avoit dictées. Celle qui suit, fut faite pour les Grecs morts avant que Léonidas eût congédié les alliés. « Jadis en ce lieu, » combattirent, contre trois millions, » quatre mille Péloponnésiens ». Celle des Spartiates est d'une simplicité sublime. « Passant, va dire à Sparte, » que nous sommes morts ici pour obéir » à ses saintes loix ». En effet, pas un de ces braves gens n'avoit reculé. On raconte qu'Euryte & Aristodème, ayant obtenu de Léonidas, la permission de sortir du camp, étoient retenus à Alpènes, par un mal d'yeux violent. Il dépendoit d'eux de retourner à Sparte, ou de revenir au camp s'immoler avec les autres, à la liberté commune: Euryte se fit conduire sur le champ de bataille, où il fut tué; Aristodème resta, faute de courage. Selon d'autres, celui-ci étant parti du camp pour une ambassade, eût pu revenir assez tôt pour se trouver au

Av. J. C. 479.

combat; mais il conserva sa vie en demeurant long-temps en chemin. De retour à Sparte, il fut noté d'infâmie, aucun de ses compatriotes ne voulut lui parler ni lui donner de feu; & il eut le surnom de *Fuyard*: mais il lava sa honte à Platées, où il versa son sang pour la patrie. Un autre, qui avoit été envoyé en Thessalie, honteux de survivre à ses compatriotes, de retour à Sparte, se donna la mort.

Av. J. C. 479.

Athènes sauva la Grèce, &, dans ses idées religieuses, la Grèce devoit élever des autels à Athènes. Cette Ville n'oublia rien pour graver dans le cœur de ses citoyens, le souvenir de son triomphe. Huit ans après la bataille de Salamine, & lorsque cette terrible journée étoit encore présente à l'esprit des Athéniens, un poëte plein de feu & d'enthousiasme, égal par l'élévation de son style à la grandeur de son sujet, leur présenta dans une tragédie, la Perse tremblante & désolée, la terre ébranlée par les cris du peuple vaincu, l'ombre de Darius sortant effrayée du tombeau, où les gémissements de ses anciens sujets étoient venus troubler ses manes; Xercès fugitif, accablé sous le poids du malheur,

Eschyl. in Pers.

portant dans son palais, & versant dans le cœur de tous ses sujets, l'affreux désespoir dont il étoit agité. Av. J. C. 479.

De quelle joie mêlée de terreur, dûrent tressaillir les Athéniens, lorsque, transportés dans le palais de Suse, ils entendirent l'envoyé de Xercès, faire à sa mère & aux vieillards, le récit de ses malheurs! quand ils les entendirent s'écrier! « O ville d'Athènes! » tu remplis de deuil nos familles! » Que de femmes de Perse te demanderont leurs époux! que de filles » d'Asie te demanderont leurs pères! »

Au récit de tant de désastres dont ils étoient la cause, chacun d'eux se croyoit environné de cadavres flottants, d'armes, de rames brisées, de vaisseaux fracassés. En voyant Xercès rentrer dans son palais, sans escorte, sans suite, & ne rapportant d'un si prodigieux armement, que son carquois & ses flèches, de quelle ardeur ils devoient se sentir animés à combattre des ennemis vaincus avec tant de gloire! « Malheureux »! s'écrie ce Prince infortuné « ah! malheureux que je suis! » quel destin! quel coup imprévu!..... » Comment survivrai-je à ma honte? » mes genoux chancèlent sous moi,

Av. J. C. 479.

» je frissonne à la vue de ces citoyens » éplorés : ô Jupiter! que ne m'as-tu » plongé dans l'ombre éternelle avec » mes soldats ! ».

Quel spectacle pour des Athéniens, qu'un Roi, suivi peu auparavant de troupes innombrables, après avoir tout perdu, soldats, armes, équipages, trésors ; réduit à demander des larmes à ses sujets ! « Frappez vos poitrines » s'écrie-t-il « , déchirez vos vêtements, » arrachez vos cheveux, pleurez avec » moi, pleurez toujours ! C'est ainsi que le poëte, d'intelligence avec la patrie, travailloit à rendre les Perses méprisables, & les Grecs invincibles.





LIVRE TRENTE-TROISIÈME.

ÉTAT de la Grèce jusqu'à la guerre du Péloponnèse.

LA GRÈCE est délivrée du péril qui la menaçoit, sa gloire vole jusqu'aux Cieux: les villes semblent prendre une face nouvelle, & renaître de leurs cendres; l'ame du peuple s'agrandit par la liberté; les arts, fruits de l'abondance & de la paix, se perfectionnent; les sciences se propagent: à côté des plus vaillants guerriers, marchent les philosophes les plus célèbres, & l'éloquence fixe son séjour à Athènes, dont la renommée remplit le monde entier. Nous la verrons, sans le secours des Lacédémoniens & des autres Républiques du Péloponnèse, abaisser la fameuse monarchie des Perses, jusqu'à la contraindre de rendre libres, par un traité, toutes les villes Grecques de l'Asie, & effacer ces idées d'am-

Av. J. C. 478.

bition & de conquêtes, inspirées par Cyrus à ses successeurs.

Av. J. C. 478.

Diod. l. 11. p. 30. 31. Thucyd. l. 1. p. 59-62. Just. l. 2. c. 15. Plut. in Themist.

Vainqueurs de leurs ennemis, les Athéniens avoient ramené de Salamine & de Trézène, les femmes, les enfants, & rapporté les effets mis en dépôt dans ces villes, lors de l'arrivée de Xercès : mais Athènes étoit détruite, ses murailles étoient presque ruinées; il n'y restoit d'édifices que ceux qui avoient servi aux principaux Officiers ennemis.

Les dépouilles de la Perse pouvoient, sans doute, suffire pour donner à Athènes une forme convenable à la plus célèbre des villes de la Grèce; mais le goût ne présida point à sa reconstruction. Des rues sans alignement, des maisons petites & sans apparence; quelques-unes plus considérables, ensevelies au fond de cours, ou plutôt d'avenues longues & étroites: telle Athènes sortit de ses ruines. Les étrangers étonnés, devoient chercher Athènes dans Athènes même : mais bientôt Périclès l'embellit, du moins par partie; & la magnificence qui brilla dans les édifices publics, les temples, les portiques & tous les autres monuments, fit enfin d'Athènes la plus superbe ville de l'univers.

Dicaearch. p. 8. ap. geograph. min. Eustath. in Iliad. l. 8. v. 435. Didym. ibid. Vitruv. l. 6. c. 10.

Sparte n'avoit pas vu sans jalousie, cette rivale prête à renaître de ses cendres, plus formidable qu'elle ne l'avoit jamais été. L'enceinte de ses murs, plus grande qu'avant sa destruction, donnoit de l'inquiétude aux Lacédémoniens. Athènes ruinée, avoit montré des prodiges : que n'avoient-ils pas à redouter de cette même Ville, dès qu'elle seroit hors d'insulte ! Pourroient-ils tenir le premier rang dans la Grèce, si une cité de cette importance vouloit le leur disputer ? & la grande réputation qu'Athènes s'étoit acquise par ses forces maritimes, permettoit-elle d'imaginer qu'elle se contentât d'un rôle secondaire ?

Av. J. C. 478.
Thucyd. Just. & Plut. ubi sup.

Sparte n'étoit pas la seule ville à laquelle les Athéniens donnassent de l'ombrage ; les alliés de cette première république du Péloponnèse, eussent aussi desiré qu'ils n'eussent point songé à se fortifier. Il fallut donc couvrir du motif du bien public, l'intérêt particulier ; & les prétextes ne manquent jamais.

Des ambassadeurs, au nombre desquels étoit le gouverneur d'Egine, vinrent à Athènes, & représentèrent, de la part des Lacédémoniens, qu'il

Av. J. C. 478.

n'étoit pas convenable, dans les circonstances présentes, que les Athéniens fermassent leur Ville de murailles. Xercès, disoient-ils, s'il revenoit en Grèce avec de plus grandes forces, commenceroit par se rendre maître des villes murées, qu'il trouveroit hors du Péloponnèse, & s'en feroit des places d'armes, d'où il porteroit à son gré, la guerre à tout le reste de la nation. Il étoit plutôt de l'intérêt commun, que les Athéniens aidassent les Lacédémoniens à raser toutes les murailles qui étoient hors de la presqu'île, prétendant que Sparte étoit plus que suffisante pour servir de rempart à toute la Grèce.

Les Athéniens n'ayant pas cru devoir déférer à ces raisons, les députés, de leur propre autorité, vont défendre aux architectes & aux ouvriers, de continuer leur travail. C'étoit déjà parler en maîtres, dans une ville qui ne relevoit en aucune manière de la domination de Sparte. Ce procédé déconcerta les Athéniens : ils ne savoient à quoi se résoudre, lorsque Thémistocles leur conseilla de prendre le parti de la modération : « Autrement » leur dit-il « le Péloponnèse se joignant à » Lacédémone, vous empêchera peut-

» être de rétablir vos murs. Renvoyez » les ambassadeurs, en leur promettant » qu'on députera bientôt à Sparte à ce » sujet ». Il s'offrit lui-même en particulier, dans le Sénat, de se charger, avec quelques autres, de cette négociation : mais il voulut arriver seul dans cette Ville, & n'être rejoint par ses compagnons, qu'au moment où les murailles seroient en état de défense : il partit sans s'être expliqué davantage. Arrivé à Lacédémone, il diffère, sous divers prétextes, de se présenter aux Magistrats. Il attendoit ses compagnons, retenus par quelques affaires : il espéroit qu'ils ne se feroient pas long-temps desirer ; il s'étonnoit de ne les pas voir encore à Sparte. On l'aimoit, on recevoit ses excuses.

AV. J. C. 478.

Cependant les murs d'Athènes s'élevoient ; les maisons, les tombeaux sortoient du sein des ruines. Les femmes, les enfants, les esclaves, les étrangers même qui se trouvoient pour lors dans la Ville, tous concouroient au progrès de l'ouvrage, pour la construction duquel on n'épargnoit aucun édifice public ou particulier, dont les démolitions pouvoient être utiles à l'entreprise commune.

Av. J. C. 478. Des voyageurs annonçoient à Sparte que l'on continuoit les murs d'Athènes, & que l'ouvrage avoit déjà une certaine élévation. Thémistocles nioit tout: enfin, l'arrivée d'Abronyque & d'Aristides, l'ayant assuré qu'Athènes est en état de défense, il engage le Conseil de Sparte à ne point s'en rapporter à de faux bruits; mais d'envoyer plutôt sur les lieux pour s'en éclaircir, & s'offre, en attendant le retour des ambassadeurs, de demeurer en otage avec ses compagnons. Sparte ayant donné dans le piège, Thémistocles fait avertir secrètement les Athéniens de retenir les ambassadeurs, pour qu'ils répondent des outrages qu'on pourroit lui faire.

Les Spartiates, en arrivant à Athènes, voient qu'on les a trompés; ils menacent, ils font beaucoup de bruit: on les met en prison, protestant qu'ils ne seront relâchés que quand les Athéniens seront de retour en leur patrie.

Alors Thémistocles change de langage; il avoue la vérité, ajoutant que si Sparte & ses alliés trouvent à redire aux prétentions d'Athènes, ils connoîtront à quels hommes ils ont affaire. « Nous avons » continua-t-il, rasé

» nos murailles sans avoir demandé avis à qui que ce soit ; nous les avons rétablies de même. Pendant le temps que Sparte a combattu de concert avec nous, contre les Perses, vous avez pu voir qu'Athènes ne manque ni de prudence, ni de conduite. C'est pour notre intérêt, c'est pour celui de la Grèce, que nous avons fortifié notre Ville ; car il est difficile d'avoir des sentiments généreux, quand on n'a pas de quoi les soutenir. Enfin, ordonnez à toutes les autres places de se démanteler, ou convenez que nous avons bien fait. »

Av. J. C. 478.

L'argument étoit sans replique : d'ailleurs, il n'eût pas été honorable pour Lacédémone, de maltraiter des hommes qui venoient de se sacrifier si généreusement pour le salut de la Grèce : elle dissimula son ressentiment, & les ambassadeurs se rendirent respectivement dans leurs villes.

Athènes rebâtie & fortifiée par l'adresse de Thémistocles, lui en rapporta toute la gloire ; on peut dire qu'elle étoit écrite en caractères ineffaçables, sur ces murailles mêmes, qui portèrent toujours les marques de la promptitude avec laquelle elles avoient été reconstrui-

Av. J. C. 478.

tes; car la partie inférieure étoit de pierres de toute espèce, mal taillées, mal jointes, & posées comme elles s'étoient présentées: on y voyoit des débris d'architecture, & jusqu'à des tronçons de colonnes sépulcrales.

Av. J. C. 477. *Thucyd. l. 1. p. 62. Diod. l. 11. p. 32. Plut. in Themist.*

Ce grand homme avoit compris de quelle importance étoit pour Athènes, une marine formidable; le premier il avoit osé dire qu'il falloit s'emparer de l'empire de la mer; le premier il avoit jeté les fondements de cette puissance, à laquelle Athènes dût toute sa gloire.

L'année même de son Archontat, avoit vu commencer les fortifications du Pirée, que l'irruption des Perses avoit suspendues. Jusqu'alors les Athéniens n'avoient eu de havre que le *Phalère*, bassin extrêmement resserré. Le Pirée présentoit de quoi faire le plus grand & le plus beau des ports de la Grèce; l'heureuse disposition du lieu, les trois bassins qu'il renferme, ne permettoient pas à Thémistocles de négliger tant d'avantages dûs à la nature. Le Pirée fournissoit à Athènes les moyens d'entretenir un plus grand nombre de vaisseaux, d'augmenter celui des matelots, d'exercer ses troupes aux

combats de mer, & de gagner ainsi les peuples de l'Ionie, déjà unis à ses citoyens par le sang. Avec leur secours, Thémistocles pouvoit délivrer du joug de la Perse, tous les Grecs de l'Asie, qu'un service de cette importance attacheroit pour toujours à la ville d'Athènes. Il jugeoit enfin, que tous les Insulaires, tenus en respect par la supériorité des forces de la République, se rangeroient bientôt du côté de ceux qui pourroient faire beaucoup de bien & beaucoup de mal; & que Lacédémone, très-forte en troupes de terre, mais sans marine, seroit forcée de se contenter du second rang.

Av. J. C. 479.

Depuis long-temps ce projet l'occupoit, & pour rendre Athènes prépondérante, il ne se fût pas fait scrupule d'employer des moyens même illicites, s'il en eût été le maître. Après la fuite de Xercès, la flotte des Grecs s'étoit retirée au port de Pégases, sur le golfe Pélasgique, pour y passer l'hiver. Thémistocles un jour, dans une assemblée du peuple, avança qu'il méditoit un projet de la plus grande importance pour Athènes; mais qu'il ne pouvoit le déclarer publiquement. Le peuple ordonna qu'il le communiqueroit

Plut. in Themist. & in Aristid.

à Ariſtides ; que ce ſage l'examineroit, & qu'on le mettroit à exécution, s'il l'approuvoit. « Brûlons » lui dit Thémiſtocles « tous les vaiſſeaux des Grecs » qui ſont à Pégaſes, & Athènes devient » maîtreſſe de la Grece ». Ariſtides rentre dans l'aſſemblée : « Athéniens » dit-il « la choſe qu'a imaginé Thémiſtocles, eſt en même-temps, & la » plus utile & la plus injuſte ». Sur ce rapport, il fut défendu à ce Capitaine d'y penſer. Ce trait eſt le plus bel éloge qu'on puiſſe faire & d'Athènes & de ſon vertueux citoyen.

Av. J. C. 477.

Diod. l. 11. p. 32. 33.

Le Pirée procuroit une marine à Athènes, ſans violer le droit des gens : mais cette entrepriſe, pour n'être pas traverſée par les Lacédémoniens, exigeoit le plus grand ſecret. Thémiſtocles ſe préſente dans l'aſſemblée du peuple, comme ayant à propoſer des entrepriſes auſſi grandes qu'avantageuſes ; mais qu'il ne convenoit pas de déclarer publiquement, & dont il ne falloit même confier l'exécution qu'à peu de perſonnes : il pria l'aſſemblée de remettre la conduite de cette affaire à deux citoyens, de la fidélité deſquels elle pût être aſſurée. Le choix tomba ſur Ariſtides & Xanthippe, perſonnages

d'une vertu éprouvée, qui disputoient de mérite & de réputation avec Thémistocles, & plutôt ses émules que ses amis. Le projet leur parut digne d'Athènes : ils déclarèrent au peuple que la chose qu'on lui proposoit, étoit grande, utile & pratiquable. Av. J. C. 477.

Les Athéniens avoient de la vénération pour Thémistocles ; mais le motif même de ce respect, devoit leur être pénible. Frappés des projets extraordinaires qu'il ne cessoit de former, ils le soupçonnèrent d'aspirer à la tyrannie, & s'écrièrent qu'ils vouloient savoir de quoi il s'agissoit. C'étoit plutôt insulter Aristides que Thémistocles : le sage Athénien ne méritoit pas moins la confiance de ses concitoyens, en cette occasion, que dans la première. Thémistocles leur répéta d'un ton plus ferme, que son projet n'étoit point de nature à être communiqué à tout un peuple. On admira sa constance ; on le renvoya pardevant le Sénat, qui pesa attentivement toutes les circonstances, & jugea le projet très-avantageux.. Sur le rapport qu'en fit cette compagnie, Thémistocles obtint plein pouvoir de faire tout ce qu'il jugeroit à propos. L'assemblée se sépara avec une grande opinion du

génie de cet homme rare, qui ne se

Av. J.C. 477. distinguoit pas moins dans la paix, que dans la guerre; & avec la plus extrême impatience que le temps & les effets découvrissent un mystère qu'on prenoit tant de soin de cacher.

Si les Lacédémoniens avoient inquiété Athènes sur le rétablissement de ses murailles, leur jalousie devoit s'alarmer davantage de la construction d'un port. Thémistocles leur envoya des ambassadeurs, qui leur représentèrent combien il importoit au salut de la Grèce, d'avoir un moyen qui la mît à couvert des insultes de la Perse; dans un temps, sur-tout, où ses armées pouvoient arriver au moment qu'on s'y attendroit le moins. Ainsi détournant, par ce mot respectable du bien public, l'opposition des Spartiates, il commença l'entreprise. Le peuple poussa le travail avec la plus grande célérité. Les murs bâtis sans mortier, mais de grosses pierres unies pardehors avec du fer & du plomb, étoient d'une telle épaisseur, que deux chariots pouvoient y marcher de front. Ils ne furent élevés pour lors, qu'à moitié de la hauteur qu'ils devoient avoir. Thémistocles ne cherchoit qu'à

Thucyd. l. 1. p. 62.

les

les mettre à l'abri de l'escalade, & en état d'être défendus avec peu de monde: il pensoit que les Perses pouvoient plus facilement se rendre maître d'Athènes par mer que par terre, & regardant le Pirée comme plus important que la ville haute, il conseilloit à ses concitoyens, en cas qu'ils fussent forcés dans la place, de se retirer sur leurs navires, pour y tenter un dernier effort. En conséquence, il mit tout en œuvre pour équiper une flotte.

Av. J. C. 477.

L'opération de Thémistocles renforça la démocratie à Athènes. L'autorité passée entre les mains des matelots, des comites, des pilotes, rendit le peuple plus fier, plus audacieux, & lui donna de l'ascendant sur les nobles. Les trente tyrans s'en apperçurent bien dans la suite: aussi firent-ils tourner vers la terre, le tribunal qu'on avoit élevé sur le *Pnyx* & qui avoit vue sur la mer; persuadés que la marine produisoit & maintenoit la démocratie, & que l'agriculture s'accommodoit mieux avec l'oligarchie. Nous avons peine à comprendre comment la position d'un édifice peut influer sur les opinions de tout un peuple: cet exemple n'est cependant pas le seul

Plut. in Themist.

Av. J. C. 477. que l'antiquité nous fournisse. Le langage énergique des signes, presque muet pour nous, faisoit de vives impressions sur des peuples plus voisins de la nature. Aristophane dit dans un endroit, que celui d'Athènes, fort doux & fort paisible dans l'intérieur de ses maisons, n'étoit pas plutôt monté sur cette roche du *Pnyx*, qu'il devenoit intraitable.

Diod. l. 11. *p.* 33. 34. Mais c'étoit une nécessité, dans les circonstances présentes, qu'Athènes eût une marine respectable, ou qu'elle devînt sujète de la Perse. Thémistocles conseilla de fournir le port chaque année, de vingt galères outre l'armement ordinaire, & d'exempter de tout tribut, les étrangers & les artisans, afin de les attirer dans la Ville, & d'y naturaliser les arts de toute espèce : il pensoit, avec raison, que rien ne contribuoit davantage au progrès de la marine.

Les Perses possédoient encore des villes en Europe & dans l'Asie-mineure: il étoit prudent de profiter de l'ascendant que donnoient sur eux des victoires répétées, pour les expulser entièrement. *Id. ibid. p.* 34. Les Lacédémoniens, qui avoient confié le commandement de la flotte à Pau-

sanias, lui envoyèrent l'ordre exprès de délivrer toutes les villes Grecques où les ennemis avoient encore garnison. Il aborde dans l'île de Cypre, avec vingt vaisseaux du Péloponnèse, auxquels s'en étoient joints trente des Athéniens, sous la conduite d'Aristides ; il chasse toutes les garnisons Perses, fait voile vers l'Hellespont, tue ou met en fuite les Barbares qui occupoient Byzance, & fait prisonniers dans cette Ville un grand nombre de Perses de la plus haute considération, qu'il feignit de destiner à la mort ; mais qu'il renvoya à Xercès, avec une lettre conçue en ces termes : « Pausanias, Général des » Lacédémoniens, vous envoie ces pri- » sonniers qu'il a faits à Byzance, ayant » connu qu'ils vous étoient liés par le » sang. Il desire s'unir avec vous ; &, » si vous voulez lui donner votre fille » en mariage, aidé de votre secours, » il promet de réduire sous vos loix, » Sparte & toute la Grèce. Si ces » offres ont de quoi vous flatter, en- » voyez-lui un homme de confiance. »

Av. J. C. 477.

Thucyd. l. 1. p. 63.

Thucyd. l. 1. p. 63. 64. & 83-85.
Nep. in Pauf.
Diod. l. 11. p. 34.
Plut. in Aristid. & in Cimon.

Ravi de ces offres, Xercès dépêche Artabase au Roi de Sparte, avec une lettre scellée de son sceau : « Le renvoi » des prisonniers de Byzance » lui di-

Av. J. C. 477.

soit-il, « me touche à tel point, que » jamais ma maison n'en perdra le » souvenir. J'approuve vos desseins ; » mettez-les promptement à exécution, » & soyez assuré de ne manquer ni » de troupes ni d'argent. Vous pouvez » traiter en toute sûreté, avec Artabase : » c'est un homme intelligent, fidèle, » & qui s'emploiera pour faire réussir » cette affaire à la satisfaction des deux » parties. »

L'avarice & l'ambition avoient donc fait du vainqueur de Platées, un traître envers sa patrie. Il prit des mesures avec Artabase, qui lui faisoit tenir secrètement de grandes sommes, pour gagner ceux des Grecs qui se trouveroient susceptibles de corruption. Mais Pausanias, aux talents qui forment le grand capitaine, ne joignoit ni l'adresse ni la fermeté nécessaire à un républicain qui médite une révolution. Les richesses qu'il avoit à sa disposition, le séduisirent : il affecta le luxe des Perses ; il osa même se montrer en public, vêtu à la manière des Barbares, escorté d'une troupe de Perses & d'Egyptiens, qui lui servoient comme de gardes. Il traitoit avec hauteur & dureté, ceux qui étoient sous ses ordres : en un

mot; sa conduite indisposa toute l'armée, & principalement les Officiers, auxquels il ne parloit qu'avec aigreur. Le fouet devenoit la punition des moindres fautes des soldats; ou bien il les obligeoit de se tenir debout une journée entière, les épaules chargées d'une ancre de fer. Personne ne pouvoit aller au fourrage, couper de la paille pour son lit, puiser de l'eau à la fontaine, qu'après les Spartiates: des esclaves armés de fouets, se tenoient toujours prêts à écarter ceux qui vouloient en approcher.

Av. J.C. 477.

Un trait fera juger à quel point Pausanias avoit porté l'insolence. Etant à Byzance, il vit Cléonice, jeune personne de condition libre, fut touché de sa beauté, & ordonna qu'on la lui amenât la nuit suivante. Intimidés par le pouvoir immense dont le Spartiate abusoit, & ne pouvant résister à cette dure nécessité, les parents laissèrent emmener leur fille. Tout ce qu'elle put obtenir, fut que la chambre seroit sans lumière. Elle entre, s'avance au milieu des ténèbres, & en silence, du lit du Général qui étoit endormi, & renverse sa lampe, qui étoit éteinte. Pausanias s'éveille au bruit,

Av. J. C. 477.

croit qu'on veut l'assassiner, se jette sur le poignard qu'il avoit sous son chevet, frappe Cléonice, & l'étend à ses pieds. Bientôt convaincu de son erreur, il ne peut plus goûter de repos; toutes les nuits, l'ombre de son amante se présente à ses sens égarés; il lui semble entendre sortir de sa bouche, ce vers menaçant: « Marche devant » le Tribunal de la Justice, qui venge » les forfaits, & qui t'attend: l'insolence » est enfin funeste aux hommes. »

Indignés de cette action, les alliés se joignent à Cimon, & assiègent Pausanias dans Byzance même. Il s'échappe, & l'imagination toujours remplie du phantôme qui le poursuit, il croit pouvoir appaiser la Vengeance Céleste, par des cérémonies religieuses, & se rend à Héraclée, ville du Pont. On y montroit une caverne par où Hercule étoit descendu aux Enfers; il y avoit un fleuve, un lac d'Achéron, & un temple où l'on évoquoit les mânes des morts. Les Prêtres évoquèrent celle de Cléonice; Pausanias la pria de renoncer à sa colère: elle parut enfin, & lui déclara que bientôt arrivé à Sparte, il seroit délivré de ses maux.

Plut. de ser. Num. vindict.

La conduite d'Ariſtides contraſtoit parfaitement avec cette hauteur. Son humanité, ſa juſtice lui gagnoient tous les cœurs, & firent inſenſiblement paſſer le commandement général entre les mains des Athéniens, ſans que la force y entrât pour rien. Cimon ſecondoit les vues du ſage Athénien : il recevoit avec bonté, ceux qui avoient été outragés par le fier Spartiate; & l'aménité de ſes diſcours, jointe à la facilité de ſes mœurs, ne contribua pas peu à la révolution qui ſe préparoit. Les Capitaines de vaiſſeaux, les chefs des troupes, ceux de Chio, de Samos, de Lesbos ſur-tout, preſſoient Ariſtides de délivrer du joug des Spartiates, les alliés, qui ſouhaitoient depuis longtemps de s'en voir affranchis. Ariſtides leur fit entendre qu'il manquoit à leurs diſcours d'être appuyés de l'effet. Sur cette réponſe, Uliade de Samos, & Antagoras de Chio, ſe lient par les plus grands ſermens, quittent les enſeignes des Spartiates, & vont ſe ranger ſous celles des Athéniens. Av. J. C. 477.

De toutes parts éclatoit le mécontentement. Les peuples du Péloponnèſe qui ſervoient ſur la flotte, rebutés des airs inſupportables de Pauſanias, l'a-

bandonnent, reprennent la route de leur patrie, & font passer à Sparte, leurs plaintes contre ce Général, qui fut mandé pour rendre compte de sa conduite. Convaincu de plusieurs crimes, mais absous cependant du plus grand, celui de favoriser les Perses, il fut dépouillé du commandement. On envoya d'autres chefs, qui, voyant que les alliés leur refusoient même l'obéissance, se retirèrent, & ne furent point remplacés.

Av. J. C. 477.

Plutarque se récrie ici sur la prétendue magnanimité de Sparte, qui, s'appercevant que le pouvoir excessif dont étoient revêtus ses Généraux, avoit jeté la corruption dans leur ame, renonça de plein gré au commandement, & révoqua elle-même ses Officiers; aimant beaucoup mieux, dit-il, avoir des citoyens sages & rigides observateurs des loix, que l'empire de toute la Grèce. Mais, quand on connoît le génie des Spartiates, il est bien difficile de croire qu'ils ne se soient pas vu enlever le commandement de la mer sans quelque dépit; & que s'ils ne tentèrent pas de le conserver, ce fut moins par grandeur d'ame, que parce qu'ils ne jugèrent pas les circonstances favorables.

Pausanias, quoique dépouillé de l'autorité suprême, étoit revenu sur l'Hellespont, sans doute pour être à portée de renouer ses intrigues avec Artabase. Les Athéniens le chassèrent de Byzance; mais, au lieu de retourner à Sparte, il se retira à Colonnes, dans la Troade. Accusé de continuer ses intelligences avec les Barbares, il est rappellé dans sa patrie: les Ephores lui mandent que, s'il ne revient, il sera condamné à mort. La crainte d'augmenter les soupçons, lui fait hâter son retour: il est arrêté & conduit en prison, d'où cependant il trouve le moyen de sortir. Ce n'est pas qu'on n'eût de violents soupçons sur sa conduite: les coutumes Barbares, qu'il préféroit à celles de son pays; l'inscription fastueuse qu'il avoit fait graver (a) sur le trépied que les Grecs

Av. J. C. 477.
Thucyd. l. 1. *p.* 85-88. *Diod. l.* 11. *p.* 34. 35. *Nep. in Pauf. Just. l.* 2. *c.* 15.

(a) « PAUSANIAS, GÉNÉRAL DES GRECS, » AYANT VAINCU LES PERSES, A CONSACRÉ » CETTE OFFRANDE A APOLLON ». Les Lacédémoniens avoient fait effacer ces paroles, pour y substituer le nom des villes qui avoient contribué à l'offrande & à la victoire.

Av. J. C. 477.

avoient dédié à Delphes après la victoire de Platées, étoient autant de reproches bien fondés. On lui imputoit en outre, d'avoir voulu porter les Hilotes à la révolte, sous promesse de leur donner la liberté, & de les élever au rang de citoyens. Mais, sur le rapport de quelques esclaves, on ne vouloit pas procéder rigoureusement contre un Prince, tuteur & proche parent du Roi.

Un évènement fortuit, dévoila enfin ses intrigues. Pausanias, dans la crainte que ceux qu'il chargeoit de ses dépêches pour le Roi de Perse, ne découvrissent ses liaisons à ses compatriotes, avoit obtenu du Grand Roi, qu'il ne laisseroit jamais revenir ses émissaires en Grèce; tous étoient tués aussitôt leur message rempli. Un Argilien, que Pausanias avoit aimé dans sa jeunesse, & qui ne lui avoit jamais donné lieu de soupçonner sa fidélité, fut chargé de dépêches pour Artabase. Avant de partir, il fait réflexion que jamais il n'a vu reparoître aucun de ceux qui l'avoient précédé: il conçoit quelque défiance, & ouvre la lettre, après avoir contrefait le cachet, pour la refermer au besoin. Il y étoit parlé de

la cruelle précaution; & sur le champ il court fournir cette preuve aux Ephores. Qu'on juge des ménagements qu'on prenoit à Sparte, quand il s'agissoit de la vie d'un citoyen! Les Magistrats ne croient point encore la preuve suffisante: on avoit pu insérer quelque chose dans des lettres qu'on leur présentoit ouvertes; ils exigèrent un témoignage plus convaincant, & voulurent entendre l'aveu de la bouche de Pausanias même. L'Argilien se sauve au temple de Ténare, comme un criminel qui cherche à se dérober à la justice. Les Ephores, & quelques Spartiates l'y suivent: ils se placent dans une tente qu'on avoit fait double, & où ils peuvent tout entendre sans être apperçus. Pausanias vient trouver l'Argilien, & lui demande la cause de la supplique qu'il fait aux Dieux. Le messager lui reproche de l'avoir voulu perdre, lui, dont il n'avoit jamais eu sujet de se plaindre. Pausanias lui témoigne son repentir, le conjure d'oublier le passé, & lui promet de grandes récompenses, s'il veut achever un voyage qui ne souffre point de retardement. Les Ephores se retirent, & vont donner ordre d'arrêter le coupable. Pausanias, de retour à

AV. J. C. 479.

Av. J. C. 477.

Sparte, lit sur le visage d'un de ces Magistrats, son mécontentement; un autre lui fait signe qu'il est trahi : il cherche un refuge dans le temple de *Minerve Chalciœcos*.

Les Lacédémoniens hésitoient de violer cet asyle. La mère de Pausanias, qui étoit alors fort âgée, se transporte dans ce lieu, prend une pierre, la pose sur le seuil du temple, & revient chez elle, sans faire ni dire rien autre chose. Les Lacédémoniens crurent devoir suivre les traces d'une citoyenne aussi courageuse, & murèrent la porte de l'édifice. Pausanias, sur le point d'expirer, en fut tiré pour ne point profaner le temple; à peine fut-il sorti, qu'il mourut. On agita si l'on traiteroit son corps comme ceux des criminels; mais on jugea plus à propos de le rendre à sa famille, pour l'ensevelir. L'asyle avoit été violé; Apollon manifesta son ressentiment : il ordonna aux Spartiates, qui étoient allés à Delphes pour d'autres affaires, de transporter le corps de Pausanias, au lieu même où il étoit mort, comme on le voyoit par l'inscription du tombeau qui étoit dans le vestibule du temple : il voulut de plus, qu'en réparation de la franchise

violée, on rendît deux corps au lieu d'un; ce qu'on exécuta, en consacrant, dans le temple de Minerve, deux statues d'airain qui représentoient Pausanias: mais elles ne servirent qu'à immortaliser sa honte. Le Dieu n'avoit en vue, dans cette ordonnance, que de faire respecter la sainteté des asyles. Les Lacédémoniens ne pouvoient lui désobéir, sans donner atteinte à l'un des principaux ressorts du gouvernement; & les Ministres d'Apollon savoient bien que le Sénat de Sparte ne pouvoit reculer.

Av. J. C. 477.

Quelque temps après, les Spartiates se reprochèrent d'avoir fait mourir, sans aucunes formalités, un homme à qui la Grèce devoit en partie son salut: ils crurent devoir appaiser ses manes; & pour les conjurer, on envoya jusqu'en Italie, chercher des *Psychagogues*, ou Prêtres qui évoquoient les morts. Leurs sacrifices, dit-on, vinrent à bout de chasser l'esprit hors du temple, où l'on croyoit, sans doute, qu'il revenoit.

Plut. de ser. Num. vindict.

Ainsi mourut au plus haut point de gloire, & couvert d'infamie, le vainqueur de Platées, le héros de Lacédémone. La prospérité l'énorgueillit, & le dégoûta des mœurs austères de son

Diod. l. XI. p. 36.

Av. J. C. 477.

pays. L'homme qui devoit avoir le plus en haine les maximes des Barbares, imitateur de leur luxe & de leur orgueil, finit par perdre l'honneur avec sa vie, & priver ses compatriotes de l'empire de la mer. En un moment, toute la Grèce pencha en faveur des Athéniens ; & cette révolution fut le résultat de la comparaison qu'on fit de la conduite du Général Spartiate avec celle d'Aristides. Les chefs qui venoient de Lacédémone ne furent plus écoutés ; l'admiration qu'inspiroit le sage Athénien, lui valut l'obéissance de tous les alliés ; &, sans exposer ses concitoyens à aucune guerre, il se vit nommer, par la voix publique, commandant général de la flotte.

Id. ibid. Plut. in Aristid.

Pendant que les Lacédémoniens eurent l'empire, les Grecs furent soumis à une taxe, pour fournir aux frais qu'exigeoit la défense commune. Les alliés chargèrent alors Aristides de cette répartition, à laquelle présidèrent la sagesse & l'équité, & la Grèce heureuse compara ce temps à l'*âge d'or.*

Revêtu d'un pouvoir qui le rendoit, en quelque sorte, maître de la Grèce, Aristides ne se laissa point corrompre : Il entra pauvre dans l'administration,

il en sortit plus pauvre encore: Toute la Grèce, Athènes même retentissoit de ses éloges. Thémistocles étoit trop ambitieux pour entendre, sans envie, ceux dont il n'étoit pas l'objet: il alloit se moquant des louanges qu'on prodiguoit à son rival, & disoit; « qu'elles » étoient celles d'un coffre fort, qui » garde l'argent qu'on lui confie, sans » en rien retenir ». C'étoit une vengeance, mais bien foible, d'un trait qu'avoit lancé contre lui Aristides. Thémistocles disoit un jour, que la plus grande qualité d'un Général, étoit de savoir pressentir les desseins de l'ennemi. « Sans doute elle est néces- » saire » reprit le Sage: « mais il en » est une autre dont tu ne parles point, » & qui n'est pas moins essentielle dans » un Général d'armée; de ne point se » laisser dominer par l'argent, & d'avoir » toujours les mains nettes ». Le coup étoit vif; Thémistocles le sentit; il ne passoit pas pour intact. Un poëte de Rhodes, dans une de ses poësies, lui reproche vivement d'avoir rappellé des bannis pour de l'argent, & de l'avoir trahi lui-même, quoique son hôte & son ami, pour un vil intérêt.

Av. J. C. 477.

Plut. in Themist.

Aristides au contraire, demeura juf-

Id. in Arist.

Av. J. C. 477.

qu'à la mort dans la pauvreté ; il en tiroit même plus de gloire, que des trophées élevés à sa valeur. Un de ses parents étoit poursuivi par quelques ennemis, qui prétendoient le faire condamner à la mort. Le jour du jugement, ils déduisirent assez foiblement leurs chefs d'accusation ; mais ils s'étendirent beaucoup sur une chose tout-à-fait étrangère à l'action : savoir ; que Callias, le plus riche des Athéniens, laissoit dans une affreuse misère Aristides, sa femme & ses enfants, quoiqu'il eût reçu de ce grand homme, les services les plus importants.

Callias s'apperçut que ces reproches touchoient plus ses juges que le fond même de la cause ; & appellant Aristides, il le conjura de lui rendre le témoignage, que très-souvent il l'avoit pressé d'accepter de l'argent, sans avoir jamais pu vaincre ses refus opiniâtres. Aristides en convint, & il n'y eut personne qui ne sortît de l'assemblée, plus amoureux de la pauvreté du Sage, que de l'opulence de son parent. Tel étoit ce citoyen vénérable, qui ne remplit sa ville ni de statues, ni de portiques, ni de tableaux ; mais qui laissa à l'univers, l'exemple d'un hom-

me vertueux, au milieu des grands emplois. Av. J. C. 477.

Cependant Ariſtides crut quelquefois qu'il y avoit pour les Etats, une morale autre que pour les particuliers. La répartition ſage dont nous avons parlé plus haut, lui mérita des éloges, que la manière avec laquelle il ſe conduiſit enſuite, ne dût pas faire ratifier. Après avoir fait jetter dans la mer, des maſſes de fer rouge, en prononçant de terribles imprécations contre les infracteurs du traité qu'il venoit de conclure avec les alliés, de retour à Athènes, il ne craignit point d'exhorter ſes concitoyens à tourner contre lui-même ſes propres imprécations, lorſque l'intérêt & les beſoins de l'Etat exigeroient qu'on appeſantît le joug ſur ſes alliés; ce qui ne tarda pas à arriver. La totalité des contributions, qui ne montoient, au temps d'Ariſtides, qu'à 460 talents, fut portée, au commencement de la guerre du Péloponnèſe, à 600, puis à 1000 & à 1200: ſomme alors très-conſidérable. Les Athéniens établirent des Hellénotamiens, ou Quêteurs publics, pour ramaſſer cet argent, qui fut mis en dépôt dans le temple de Délos, où tous les alliés &

Thucyd. l. 1. Andocid. de Pac. Harpocrat.

Av. J. C. 472.

les colonnies envoyoient, au commencement, des députés pour délibérer sur les affaires générales : mais bientôt après, ils ne furent plus consultés. Nous verrons ce trésor transporté à Athènes, & delà en sortir tous les maux qui accablèrent cette Ville, & renversèrent l'édifice de la liberté Grecque. Théophraste rapporte qu'Aristides qui, dans tout ce qui le regardoit en particulier, & dans toutes les affaires de ses concitoyens, étoit souverainement équitable, consultoit souvent dans le gouvernement de la république, ce qui étoit plutôt utile que juste; & il en cite des exemples. Dans une assemblée, les Samiens proposèrent, contre le traité, de faire transporter à Athènes les trésors qui étoient à Délos; Aristides dit que *la chose étoit injuste, mais utile.*

Plut. in Themist.

La vanité de Thémistocles lui faisoit autant d'ennemis que sa gloire. Le peuple prêtoit volontiers l'oreille aux calomnies qu'on semoit contre lui. Ce héros y étoit sensible, & ne cessoit de rappeller ses grandes actions, & les services qu'il avoit rendus à sa patrie. Un peuple n'aime point à s'entendre reprocher si souvent les bienfaits.

« Vous lassez-vous » disoit Thémistocles à ceux qui s'en plaignoient « de re- » cevoir souvent du bien de la même » personne. »

Av. J. C. 477.

Cet homme extraordinaire, qui devoit s'attendre à voir un jour l'envie chercher à hâter son exil, ne faisoit rien de ce qui pouvoit en reculer le moment : au contraire, il l'accéléra encore, en élevant à Diane un temple, sous le nom de *Diane Aristobule* ou de *bon Conseil* ; comme pour rappeller aux Athéniens, les conseils auxquels leur ville & toute la Grèce devoient leur salut. Enfin l'indisposition générale éclata ; la haine couvrit d'un voile épais tout ce que la patrie devoit à son libérateur, & se vengea par l'*Ostracisme*, du mérite d'un homme trop grand, & ajoutons trop vain, pour ne pas être odieux. Ces choses avoient précédé la mort de Pausanias.

Id. in Arist.

Aristides ne se démentit point dans une occasion où tant de grands hommes cessent de l'être : quoique pendant tout le temps de son administration, il eût toujours eu Thémistocles pour ennemi ; quoiqu'il eût été banni par ses intrigues, quand ce Général, accusé de crime ca-

Av. J. C. 477.

pital envers la patrie, lui fournit une vengeance aisée, il parut avoir oublié les outrages qu'il en avoit reçus; il ne se joignit point à Alcméon, à Cimon, ni aux autres qui le poursuivoient: jamais il ne se permit le moindre mot contre un ennemi terrassé; &, comme il ne s'étoit point affligé de sa fortune, il ne se réjouit point de son malheur.

Av. J. C. 476. Diod. l. 11. p. 36. 37. Pauf. l. 3. c. 3.

L'année dans laquelle nous entrons, ne nous présente de remarquable en Grèce, que la mort de Leutychidès, Roi de Sparte, qui, après avoir occupé le trône pendant vingt-deux ans, le laissa à Archidame, qui le posséda pendant quarante-deux. Plistarque, fils de Léonidas, n'avoit porté que fort peu de temps la couronne; & Plistoanax, fils de Pausanias, l'avoit remplacé.

Av. J. C. 475. Diod. l. 11. p. 39.

Désespérée d'avoir perdu l'empire de la mer d'une manière si honteuse, Lacédémone menaçoit de tirer vengeance des Grecs qui l'avoient abandonnée. Le Sénat, dans ses séances, délibéroit sur la guerre que l'on vouloit déclarer aux Athéniens à ce sujet. Dans les assemblées du peuple, les jeunes gens, beaucoup d'hom-

mes faits, marquoient un violent desir de recouvrer leur ancienne supériorité. Ils la regardoient non-seulement comme la source de leur puissance & des richesses publiques & particulières (car depuis que Sparte avoit osé prendre part au butin, & se profaner en quelque sorte, par l'or de la Perse, on y faisoit cas des richesses); mais encore comme une occasion d'entretenir l'esprit & les exercices militaires parmi les citoyens. Ils rappelloient un ancien oracle, qui recommandoit de ne point laisser boiteuse la domination de Sparte, & l'appliquoient à la circonstance présente, où cette Ville venoit d'être dépouillée d'un des pouvoirs qu'elle exerçoit autrefois. Le Sénat & le peuple paroissoient animés du même zèle, du même esprit.

Le seul Hétœmaridas, homme personnellement estimé par sa valeur, Sénateur, & du sang d'Hercule, entreprit de prouver qu'il étoit de l'intérêt de Sparte de laisser aux Athéniens l'empire de la mer, & de ne pas le leur disputer. Le peuple léger d'Athènes, n'eût peut-être pas permis au sage de s'expliquer : à Sparte, on l'écouta; ses

Av. J. C. 471. raisons firent impression ; & , contre sa propre espérance, il persuada & le Sénat & le peuple : en un mot, la guerre contre les Athéniens parut un projet insensé.

Il l'étoit en effet ; le Sénateur entroit mieux dans les vues de Lycurgue, que ses concitoyens ; & s'il est vrai que le bonheur d'une nation consiste moins à commander aux autres, qu'à n'être point commandée, Sparte devoit s'en tenir à ses armées de terre, & conserver son bonheur avec sa médiocrité. Mais le mal étoit commencé : nous le verrons faire continuellement des progrès ; les sages discours du descendant d'Hercule furent bientôt oubliés.

Cependant Athènes, qui s'attendoit toujours à la guerre, & qui vouloit soutenir sa nouvelle prérogative, avoit fait construire beaucoup de vaisseaux, amassé de grandes sommes, & attiré par des caresses, un grand nombre d'alliés. Elle apprit le changement de Sparte, & s'occupa avec plus de tranquillité & de loisir, de l'affermissement de sa nouvelle grandeur.

Av. J. C. 471. Diod. l. 11. p. 40. 41.

La Grèce fut quelque temps en paix, & par conséquent l'histoire se tait : à peine rompt-elle le silence,

pour nous apprendre que la deuxième année de la soixante-dix-septième Olympiade, les Eléens, qui habitoient beaucoup de petites villes, se rassemblèrent en une seule, qu'ils nommèrent *Elis*: mais bientôt les passions humaines lui rouvrent la carrière. L'ambition de Sparte alloit de nouveau remuer la Grèce: les Athéniens jouissoient d'une gloire sans tache, d'un crédit immense; ils étoient honorés de tous les Grecs. Au contraire, la trahison de Pausanias avoit couvert les Spartiates de mépris & de honte: ils résolurent de le faire partager aux Athéniens, & crurent pouvoir y réussir, en accusant Thémistocles, quoique l'éclat de sa renommée semblât devoir le mettre hors de toute atteinte. Ils servoient en même-temps leur animosité contre ce grand homme, auquel ils n'avoient pu pardonner de s'être opposé à leurs vues dans une affaire importante.

Av. J. C. 471.

Sparte avoit proposé dans l'assemblée des Amphictyons, d'exclure du corps Amphictyonique, toutes les villes qui n'avoient pas pris les armes contre Xercès. Thémistocles, craignant que l'exclusion des Thessaliens, des Argiens & des Thébains, ne rendît Lacédémone trop puissante dans cette assem-

Plut. in Themist.

Av. J. C. 471.

blée, prit la défenſe des villes qu'on vouloit exclure : il remontra que celles qui avoient embraſſé la cauſe commune, n'étoient qu'au nombre de trente & un, la plupart très-petites & peu conſidérables, & qu'en banniſſant du Conſeil auguſte de la nation, le reſte de la Grèce, ſes intérêts tomberoient en la diſpoſition de deux ou trois villes les plus puiſſantes.

Telle étoit la cauſe de la haine des Lacédémoniens contre Thémiſtocles ; & pour lui ſuſciter un rival dangereux dans le gouvernement de ſa République, ils produiſirent Cimon, & tâchèrent de l'introduire dans les charges. La plus grande partie des citoyens s'étoit rangée de ſon côté : on l'exhortoit à faire des actions qui répondiſſent à la gloire qu'avoit procuré à ſon père la journée de Marathon.

Id. in Cimon.

Cimon commença donc alors à ſe mêler des affaires de l'Etat ; & le peuple le reçut avec les témoignages de la plus vive joie. Sa douceur & ſa ſimplicité lui avoient gagné tous les cœurs. On ſe laſſoit de Thémiſtocles, & les plus grands honneurs, ainſi que les premières charges, étoient pour Cimon. Ariſtides n'avoit pas peu contribué

contribué à son avancement. Ce sage Athénien sût le juger; & il le crut propre à contrebalancer Thémistocles, dont il redoutoit l'ambition. La jalousie de Sparte le délivra de cette inquiétude: elle accusa de trahison le libérateur de la Grèce, &, prétendant avoir trouvé dans l'instruction du procès de Pausanias, des charges contre lui, elle demanda qu'on lui fît son procès.

AV. J. C. 471.

Thucyd. l. 1. p. 86.

Banni d'Athènes, Thémistocles s'étoit retiré à Argos, où il faisoit son séjour lorsque Pausanias fut poursuivi comme traître à sa patrie. Quoique l'amitié unît ces deux personnages célèbres; le dernier cependant craignit d'abord de se confier à Thémistocles: mais l'ayant vu chassé d'Athènes, & plein du ressentiment que lui inspiroit cette injure, il avoit osé lui faire part de son dessein, & le presser d'être son complice. Il tâcha de l'animer contre les Athéniens, en exagérant leur noirceur & leur ingratitude; enfin il lui montra les lettres qu'il recevoit du Roi de Perse.

Plut. in Themist.

Thémistocles ne vouloit point d'une vengeance qui l'avilît; il rejetta ses propositions, & déclara qu'il n'auroit, à cet égard, aucune communication

Av. J. C. 471.

avec lui. Cependant il lui garda le secret, soit qu'il espérât que Pausanias renonceroit à son entreprise, soit qu'il ne doutât pas qu'elle ne fût bientôt découverte.

Diod. l. 11. p. 41-43. Thucyd. l. 1. p. 88-90. Plut. & Nep. in Themist.

Pausanias paya la peine dûe à son crime, &, parmi ses papiers, on trouva des lettres & d'autres pièces qui pouvoient inculper le vainqueur de Salamine. Les Lacédémoniens s'abouchèrent avec ses ennemis ; on ajoute même qu'ils leur donnèrent de l'argent, pour les engager à l'accuser. Thémistocles répondoit par lettres, à toutes les calomnies. « Quelle apparence » disoit-il à ses concitoyens « que, nullement né » pour la servitude, & ayant toujours » cherché à dominer, j'eusse voulu me » livrer moi-même, & livrer la Grèce » entière à ses ennemis, à des Barbares » ? Il voyoit parfaitement que Sparte, dans cette affaire, n'avoit pour but que d'abaisser Athènes. Les Lacédémoniens prétendoient qu'un crime qui regardoit la Grèce entière, ne devoit pas être jugé par une ville, mais par l'assemblée générale de la nation, qui, dans ce temps, se tenoit à Sparte. On n'accusera pas Thémistocles d'avoir trempé dans les complots de Pausanias ; mais il étoit

coupable de les avoir tenu secrets. Il jugea que les Athéniens ne songeroient qu'à se justifier du soupçon qu'on vouloit faire retomber jusques sur eux, & qu'ils l'abandonneroient à la décision de l'assemblée : il savoit aussi que la passion guideroit plus le jugement de Sparte, que la justice; & se défioit d'autant plus de ses juges, qu'ils s'autorisoient de la réponse qu'il avoit faite à Athènes, sur cette accusation, pour la presser contre lui. Thémistocles avouoit en effet que Pausanias lui avoit écrit plusieurs lettres pour l'engager dans sa trahison; mais il tiroit de cela même, un fort argument en sa faveur. Le Spartiate eût-il insisté si long-temps sur le même sujet, si Thémistocles ne lui avoit toujours opposé le même refus?

Av. J. C. 471.

Enfin, les Athéniens & les Lacédémoniens envoyèrent de concert pour se saisir de sa personne : il en fut averti, & se sauva chez les Corcyréens, dont il avoit autrefois terminé un différend avec les Corinthiens, en condamnant ces derniers à leur payer une somme de 20 talents, & à partager avec eux la jouissance de l'île de Leucade. Il leur avoit rendu un service plus consi-

Schol. Thucyd.

dérable encore, en représentant aux
Av. J. C. 471. Grecs qui vouloient assiéger Corcyre, pour la punir de ne s'être point unie aux défenseurs de la liberté commune; que ravager toutes les villes dont on avoit à se plaindre, ce seroit faire plus de mal à la Grèce, que n'en avoient fait les Barbares mêmes.

Diod. & alii sup. cit.

La crainte d'offenser deux Républiques puissantes, empêcha les Corcyréens de recevoir leur libérateur. Thémistocles poursuivi sans cesse par ceux qui avoient ordre de l'arrêter, & ne trouvant point d'asyle chez ses amis, contraint d'en aller solliciter d'un ennemi, se retira chez Admète, Roi des Molosses.

Ce Prince qui autrefois avoit demandé du secours aux Athéniens, refusé honteusement par Thémistocles qui jouissoit alors de la principale autorité, conservoit un vif ressentiment de cette injure, & le dessein de s'en venger. Il étoit absent, lorsque Thémistocles entra dans son palais. Touchée du malheur d'un homme jadis maître des destinées de la Grèce, la Reine lui mit elle-même son fils entre les bras, & le fit asseoir dans son foyer, au milieu de ses Dieux domestiques : supplication

la plus grande chez les Molosses, & qu'il étoit presqu'inoui qu'ils osassent rejetter.

Av. J. C. 471.

Le Roi paroît ; le suppliant se nomme, prie Admète de ne point se ressouvenir du passé, lui remontre qu'il seroit honteux de se venger d'un ennemi en l'état où il se trouve, & qui d'ailleurs ne l'avoit traversé qu'en des choses de peu d'importance, tandis qu'il s'agissoit ici de sa vie. Admète le fit relever, lui pardonna, & lui rendit son amitié. Pendant que Thémistocles étoit à sa Cour, Epicrates d'Acarnanie, trouva le moyen d'enlever d'Athènes son épouse & ses enfants, qui allèrent le rejoindre.

Instruits du séjour de leur ennemi, les Lacédémoniens ne tardèrent pas d'envoyer à la Cour des Molosses, une ambassade composée de leurs principaux citoyens, chargés de redemander un coupable, qu'ils vouloient punir d'avoir tramé la perte de la patrie ; ajoutant qu'en cas de refus, ils ne pourroient se dispenser d'armer toute la Grèce contre Admète. Epouvanté de ces menaces, touché néanmoins du sort de son suppliant, & bien éloigné de vouloir s'attirer le reproche d'avoir trahi

AV. J. C. 471.

cet illustre infortuné, le Roi lui persuada de s'évader, à l'insu des Lacédémoniens, & lui donna une grosse somme d'argent pour l'aider dans sa fuite. Thémistocles forcé de céder à la nécessité, accepta les dons du Monarque, & sortit de ses Etats à la faveur des sûretés qu'il lui avoit ménagé lui-même. Bientôt il rencontre deux jeunes Liguriens, qui voyageoient pour objet de commerce. Ils lui servirent de guides, l'accompagnèrent avec une fidélité & une patience admirables, dans les courses qu'il jugeoit à propos de faire la nuit, pour échapper aux recherches des Lacédémoniens. Enfin, il arriva à Pydne; &, comme son dessein étoit de se retirer sur les terres de la domination du Roi de Perse, il s'embarqua sur un vaisseau marchand qui faisoit voile pour l'Ionie.

Thémistocles étoit réduit à n'espérer de secours que d'une main ennemie. Le vaisseau qui le portoit, fut jeté par la tempête, dans l'armée navale des Athéniens, qui pour lors faisoient le siège de Naxe. Etonné de cet accident imprévu, Thémistocles se découvre au pilote, qui ne le connoissoit pas. « Le seul moyen de

» me ſauver » lui dit-il « eſt de ne » laiſſer ſortir perſonne; ſi tu me » trahis, je t'accuſerai d'être complice » de mon évaſion ; ſi tu m'es fidèle, » tu n'auras pas lieu de te repentir de » m'avoir ſervi ». Le pilote, après être reſté un jour & une nuit à l'ancre, au-deſſus de la flotte, cingla vers Ephèſe, où il arriva heureuſement, & reçut de Thémiſtocles, quelqu'argent pour récompenſe. Ses amis avoient ſauvé la plus grande partie de ſes biens, qu'ils lui firent paſſer en Aſie. Tout ce qui put être découvert, fut confiſqué au profit du tréſor public. Théophraſte en porte la ſomme à 80 talents ; Théopompe la fait monter à 100. En entrant dans le gouvernement de la République, Thémiſtocles n'en poſſédoit pas trois.

Artaxercès, qui venoit de monter ſur le trône, n'eût pas plutôt appris que Thémiſtocles étoit en Aſie, qu'il promit 200 talents à celui qui le lui amèneroit. Cumes, où il étoit alors, ne lui parut pas un aſyle aſſez sûr, & il paſſa à Æges, petite ville où il n'étoit connu de perſonne, que de ſon hôte, nommé Nicogènes, le plus riche particulier de toute l'Eolie. Cet Aſiatique avoit traité magnifi-

Av. J. C. 471.

quement l'armée de Xercès, à son passage dans la Grèce; & ses liaisons avec tous les Seigneurs de la Perse, le rendoient recommandable. Thémistocles demeura quelques jours caché dans sa maison. La première pensée de l'Eolien fut de profiter de la faveur où il étoit à la Cour de Suse, pour les intérêts de Thémistocles. Son nouvel hôte le pria de le conduire au Roi. Nicogènes s'y opposa d'abord: il lui représenta que le Prince n'avoit pas oublié les maux qu'il avoit faits à la Perse, & que sa présence lui en rappellant le souvenir, pourroit l'engager à en tirer vengeance. Cependant il se rendit aux instances de Thémistocles; &, comme l'illustre Athénien pouvoit, en entrant dans la Perse, avoir quelques risques à courir de la part des habitants mêmes, il lui fournit un moyen assez singulier de les éviter. C'étoit la coutume alors, quand on menoit au Roi une courtisanne, de la placer dans un chariot couvert, sur lequel personne n'osoit même porter ses regards: Nicogènes employa cet expédient pour Thémistocles. Il le fit mettre dans un char couvert de tapis précieux, &, sous cette apparence trompeuse,

le conduisit sans danger, jusques dans le palais du Monarque Asiatique.

AV. J. C. 471.

Plut. in Themist.

Les auteurs ne racontent pas de la même manière, comment Thémistocles fut présenté au Grand Roi. Plutarque rapporte qu'il se fit d'abord introduire chez Artaban, par une femme Erétrienne, que cet Officier entretenoit. « Je suis » Grec de nation » dit-il au Perse « & » viens parler au Roi, d'affaires de la » dernière importance ». — « Pour » voir ce Prince » lui répondit l'Officier « & pour lui parler, il faut te » résoudre à l'adorer ». Thémistocles l'assura que non-seulement il l'adoreroit, mais que son dessein étoit de le faire adorer par un plus grand nombre de peuples. — « Mais! qui es-tu » ? ajouta l'Officier. — « C'est ce que per» sonne ne saura avant le Roi » reprit Thémistocles.

Introduit devant Artaxercès, il l'adora, & se tint dans un profond silence, jusqu'à ce que le Roi lui ayant demandé, par un Truchement, qui il étoit, il parla en ces termes : « Grand » Roi, je suis l'Athénien Thémistocles, » qui, banni de la Grèce, me suis » retiré vers toi. J'ai causé, je l'avoue, » beaucoup de maux aux Perses; mais

Av. J. C. 471.

» je leur ai fait plus de bien encore ; » c'eſt moi qui empêchai les Grecs de » les pourſuivre, lorſque la Grèce » miſe en sûreté par mes ſoins, & ma » patrie ſauvée, ſembloient me per- » mettre de faire ce plaiſir à mes en- » nemis. Maintenant je n'ai d'autres » penſées que celles qui conviennent à » l'état préſent de ma fortune, & je » viens devant toi, diſpoſé à recevoir » tes bienfaits comme une grace, ſi » tu es appaiſé envers moi, ou à dé- » ſarmer ton reſſentiment par mes » ſoumiſſions & mes prières. Prends mes » ennemis mêmes pour témoins des » ſervices que j'ai rendus à tes ſujets ; » & que mon malheur te ſerve plutôt » à montrer ta vertu, qu'à aſſouvir ta » colère. En écoutant l'une, tu ſauves » un ſuppliant ; en obéiſſant à l'autre, » tu perds le plus grand ennemi de la » Grèce. »

Le grand ſens, la hardieſſe de Thémiſtocles pénétrèrent Artaxercès d'admiration : néanmoins il ne lui répondit rien dans le moment ; mais on aſſure qu'il ſe félicita de cette aventure avec ſes amis : il pria ſon Dieu Arimanius, d'envoyer toujours de ſemblables penſées à ſes ennemis, & de les porter à ſe

défaire de leurs plus grands personnages; il remercia le Ciel par des sacrifices; il donna ensuite un grand festin, & l'excès de sa joie fut tel, qu'au milieu de son sommeil, il s'écria par trois fois: « je posséde l'Athénien » Thémistocles! »

Av. J. C. 471.

Le lendemain, dès la pointe du jour, il mande les plus grands Seigneurs de la Cour, & fait appeller l'Athénien. Tout ce qui lui étoit arrivé depuis sa présentation au Roi, ne lui donnoit pas lieu de se flatter: les gardes n'avoient pas plutôt appris son nom, qu'ils l'avoient chargé d'injures & de malédictions: jusques-là même qu'un Officier lui dit tout bas, lorsqu'il passoit près de lui, dans la salle même où le Roi étoit assis sur son trône; « Serpent de Grèce, pêtri de ruse & » de malice, la fortune du Roi t'amène » en ces lieux »! Mais quelle fut sa surprise, lorsqu'après avoir adoré le Monarque, il entendit sortir de sa bouche: « Je te dois 200 talents; il est juste que » tu reçoives la récompense promise à » celui qui amènera Thémistocles ». Il lui fit de grandes promesses, le rassura, & lui ordonna de s'expliquer avec la plus grande confiance, sur ce qu'il avoit

Av. J. C. 471.

à proposer au sujet de la Grèce. L'Athénien demanda un an, pour pouvoir parler au Roi sans interprète, & l'obtint.

Devenu courtisan à la Cour de Suse, Thémistocles n'eut pas de peine à s'insinuer dans les bonnes graces du maître. Artaxercès avoit pour lui les plus grands égards : il le menoit avec lui à la chasse, & lui faisoit partager tous ses plaisirs ; il s'entretenoit avec lui en particulier ; il le présenta à la Reine sa mère, qui l'honora de son affection, lui donna les entrées chez elle, & voulut même qu'il apprît la magie, qui étoit la philosophie des Perses.

Tant de préférences excitèrent l'envie. Les Perses qui n'étoient pas attachés à la Cour, crurent que Thémistocles n'avoit entretenu le Roi, que des affaires de la Grèce ; les changements qui arrivèrent dans ce temps, firent penser aux grands, qu'il avoit eu la hardiesse de parler librement sur leur compte. Les courtisans ne pardonnent point ; ils auroient plutôt fait naître des occasions pour perdre l'homme qu'ils regardoient comme leur ennemi : il s'en offrit une qu'ils fai-

firent avec toute l'activité que donne la haine.

Av. J. C. 471.
Diod. l. 11. p. 43. 44.

Mandane, fille de Darius, sœur de Xercès & tante du Prince règnant, jouissoit en Perse de la plus haute considération. La bataille de Salamine avoit ravi les fils de cette Princesse, & toute la nation avoit été touchée de la douleur de cette mère infortunée. A peine Mandane avoit-elle su que le vainqueur des Perses étoit à Suse, qu'elle étoit venue trouver le Roi en habits de deuil; &, fondant en larmes, elle l'avoit supplié de la venger. Elle ne put l'obtenir: mais sa haine énergique lui fit employer tous les moyens qu'elle crut propres à ses vues. Elle sollicite les grands, elle excite la multitude, & bientôt le Roi se voit assiégé dans son palais, par un peuple nombreux, demandant à grand cris la punition de Thémistocles.

Le Monarque promet d'assembler un Conseil, composé des personnes les plus qualifiées de la Perse, & d'exécuter à la rigueur sa décision. Cette réponse appaise la multitude. On prend un temps considérable pour la convocation de cette assemblée. Thémistocles, qui avoit eu le loisir d'ap-

Av. J. C. 471.

prendre la langue Perse, fait son apologie, & est renvoyé absous. Artaxercès en témoigna sa joie à son hôte, par les présents dont il l'accabla ; il lui fit épouser une femme de Perse, plus distinguée encore par sa vertu que par sa naissance & sa beauté. Ce don fut accompagné d'un grand nombre de serviteurs, de meubles précieux ; de tout ce qui pouvoit former une maison voluptueuse & magnifique. Il y ajouta trois villes opulentes : Magnésie sur le Méandre, dans un canton de l'Asie, très-fertile en bleds, pour son pain : il en tiroit 50 talents ; Lampsaque, fameuse par les vignobles qui l'entourent, pour son vin ; Myunte, au bord d'une mer très-abondante en poissons, pour ses mets ; d'autres ajoutent Percote & Palescepsis, pour ses meubles & son habillement.

Diod. ibid. p. 44. Thucyd. l. 1. p. 91. Plut. & Nep. in Themist.

C'est ainsi que banni par ceux qui lui étoient redevables de leur salut, de leur gloire ; & comblé de biens par ceux à qui il avoit fait les plus grands maux, Thémistocles avoit la perspective de passer le reste de ses jours au sein de l'abondance & des plaisirs. Il étoit honoré, recherché ; en un mot, il étoit parvenu au plus haut

point de faveur. Il oublia sa patrie, & assis un jour à une table magnifiquement servie, il s'écria, en s'adressant à ses fils; « O! mes enfants, nous » périssions, si nous n'eussions péri! »

Av. J. C. 471.

Il étoit devenu le canal des graces, & Démarate lui dût le retour de l'amitié d'Artaxercès. Ce réfugié avoit osé demander au Roi, qui l'avoit laissé maître d'un présent qu'il vouloit lui faire, la permission de se promener dans Sardes, à cheval, & la thiare royale en tête: craignoit-il qu'on ne se rappellât plus qu'il étoit roi détrôné? « Mon ami » lui dit un parent du Monarque, en le prenant par la main, « cette thiare n'apporte point de cer» velle avec elle; tu aurois beau tenir » dans tes mains la foudre, tu ne serois » pas Jupiter. »

L'extravagance de Démarate avoit piqué si fort le Grand Roi, qu'il paroissoit décidé à ne jamais lui pardonner; Thémistocles devint son médiateur. Enfin, le crédit de cet illustre Grec fut porté à un tel point, que, sous les règnes suivants, où les affaires des Perses furent encore plus mêlées avec celles des Grecs; quand les Rois vouloient attirer quelque Grec à leur

Av. J. C. 471.

service, ils l'assuroient qu'il seroit plus grand auprès d'eux, que Thémistocles ne l'avoit été auprès d'Artaxercès.

Ce bonheur étoit trop grand pour être sans nuages. Thémistocles visitant les provinces, pour quelques affaires qui concernoient la Grèce, le Satrape de la Phrygie supérieure, aposta des soldats Pisidiens qui devoient le tuer, lorsqu'il seroit arrivé dans la ville de Léontocéphale: mais averti par un songe, ou plutôt par quelque personne affidée, Thémistocles changea de route, & la nuit étant venue, il ordonna de dresser sa tente dans la campagne. Un des sommiers qui la portoient, étoit tombé dans l'eau, & ses esclaves l'avoient étendue pour la faire sécher. Les Pisidiens qui étoient aux aguets, prenant, à la lueur de la lune, ces tapisseries pour le pavillon de Thémistocles, fondent dessus l'épée à la main, espérant le trouver endormi: mais ils furent chargés vigoureusement par ses gens, qui les prirent. Délivré de ce danger, par l'apparition prétendue de Cybèle, il lui éleva, dans Magnésie, un temple sous le nom de *Dindymène*, & en consacra grande Prêtresse sa fille Mnésiptolème.

Etant arrivé à Sardes, il s'amusa à visiter les temples, & le grand nombre d'offrandes qu'on y avoit consacrées. Il trouva dans celui de la Mère des Dieux, une statue de bronze de deux coudées de hauteur, nommée la petite *Hydrophore*, que jadis, lorsqu'il avoit l'intendance des eaux à Athènes, il avoit fait faire lui-même, des amendes auxquelles il avoit condamné ceux qui déroboient les eaux publiques, & les détournoient par des canaux particuliers. Xercès l'avoit emportée de Grèce avec d'autres statues de bronze. Av. J. C. 471.

Soit que Thémistocles vît avec peine cette statue dans la servitude, ou plutôt qu'il voulût faire connoître à ses concitoyens son crédit & son autorité dans la Perse, il alla trouver le Satrape de Lydie, & lui demanda la statue, pour la renvoyer à Athènes. Le Satrape s'emporte, menace même d'en écrire au Roi. Thémistocles effrayé, cherche un asyle dans l'appartement des femmes: trop heureux de gagner, à force de libéralités, les concubines, qui intercédèrent en sa faveur, & appaisèrent le Satrape irrité.

Cette aventure apprit à Thémistocles

à se conduire désormais avec plus de circonspection. Au lieu de parcourir toute l'Asie, il se tint à Magnésie, où il vécut long-temps sans crainte, jouissant paisiblement des bienfaits d'Artaxercès, & recevant les mêmes honneurs que les plus puissants Seigneurs de la Perse. Les affaires qui occupèrent le Roi dans les provinces de la haute Asie, l'empêchèrent de tourner ses vues du côté de la Grèce, & de songer pendant quelque temps à Thémistocles, que nous verrons reparoître encore sur la scène.

Av. J. C. 471.

Plut. & Nep. in Aristid.

Athènes avoit perdu pour jamais cet homme rare, & qui sera toujours l'étonnement de la postérité : il lui en restoit un autre plus digne d'éloges encore, dont elle eut bientôt à pleurer la perte. On croit qu'Aristides mourut à Athènes quatre ans après la fuite de celui qu'il avoit toujours eu pour rival. Il finit ses jours au milieu des regrets de tout le peuple, qui ne cessa d'honorer, de respecter sa vertu.

Quelques auteurs veulent cependant qu'il soit mort dans le Pont, où les affaires de la République l'avoient appellé ; d'autres prétendent même, à la

honte d'Athènes, qu'il fut obligé de fuir sa patrie. Après l'exil de Thémistocles, le peuple, dit-on, devenu fier & insolent, donna lieu à une infinité de calomnies, qui, attaquant les plus puissants & les plus vertueux des citoyens, les exposoient à être les victimes de l'envie. Aristides, sur la poursuite de Diophante, qui l'accusoit d'avoir reçu de l'argent des Ioniens, lorsqu'il faisoit la répartition du tribut, condamné à une amende de cinquante mines, & ne pouvant y satisfaire, s'embarqua, & alla mourir en Ionie: mais Plutarque assure que, de son temps, on voyoit encore à Phalère, le tombeau d'Aristides, que la Ville lui avoit fait élever à ses frais, parce que cet illustre personnage n'avoit pas laissé de quoi se faire enterrer. Ses filles furent mariées aux dépens du public, qui leur assigna à chacune 3000 drachmes pour dot. Lysimachus son fils, eut aussi part aux libéralités de ses concitoyens. Outre une somme de cent mines, & des terres de la même valeur, ils lui accordèrent quatre drachmes par jour, par un décret dont Alcibiades fut l'auteur. On fit plus; à la mort de Lysimachus, le peuple ordonna, pour sa fille, le même

Av. J. C. 471.

Av. J. C. 471.

entretien qu'aux vainqueurs dans les jeux Olympiques.

Ces faits prouvent qu'Aristides mourut au sein de sa patrie, & nous dispensent de rien ajouter à l'éloge de ce grand homme. Jamais Athènes n'en perdit le souvenir ; Démétrius de Phalère, que nous verrons gouverner la République long-temps après Aristides, rapportoit dans un de ses ouvrages, qu'il se souvenoit d'avoir vu un Lysimachus, neveu de ce grand homme, réduit par la pauvreté, à expliquer les songes près du temple de Bacchus, au moyen de certaines tables ; & que lui-même, par un décret, avoit fait donner à sa mère & à une sœur qu'elle avoit, à chacune trois oboles par jour ; lorsqu'il travailla à la réforme des loix d'Athènes, il augmenta cette rétribution, & la porta à une drachme. Il n'est pas inutile de faire observer à ceux qui regarderoient ces sommes comme trop modiques, qu'on n'assignoit alors aux ambassadeurs que deux drachmes par jour. Ainsi les services rendus à la patrie, étoient à Athènes un héritage assuré, que laissoient à leurs descendants, ceux qui avoient bien mérité d'elle.

Plut. in Aristid.

Cimon jouoit alors le principal rôle dans la République. Elle ne pouvoit jetter les yeux sûr quelqu'un de plus digne, pour lui confier le commandement des armées; jamais homme n'avoit tant tenu, après avoir si peu promis. Ses premières années écoulées dans la débauche, ne faisoient pas espérer un autre Miltiades dans son fils. La musique ni aucune des sciences qui entroient dans l'éducation des enfants d'une naissance distinguée, n'ayant point fait partie de la sienne, n'avoient pu adoucir son caractère. Il n'avoit ni l'éloquence, ni cette facilité & ces graces qui se remarquoient dans la jeunesse d'Athènes; en un mot, on le comparoit à son aïeul, dont il portoit le nom, & à qui sa stupidité avoit mérité le surnom de *Coalémos*, ou d'*Hébêté*.

Av. J.C. 470.
Cimon.
Diod. l. XI. *p.* 45.
Plut. in Cimon.

Sa jeunesse, dit-on, fut souillée d'un inceste avec sa sœur Elpinice, femme d'une conduite très-scandaleuse, & que le peintre Polygnote, à qui elle avoit aussi accordé ses faveurs, avoit, dit-on, représentée sous la forme de *Laodicé*, dans le tableau des Captives Troiennes, qui ornoit le *Pœcile*.

Des auteurs ont prétendu que Ci-

Av. J. C. 470.

mon étoit véritablement le mari de sa sœur. En ce cas, il faudroit en conclure qu'ils n'avoient pas la même mère ; puisqu'à Athènes, les mariages entre les enfants de même père & de même mère étoient défendus. On ajoute que la cause de cette union, fut la pauvreté de la fille de Miltiades, qui l'empêchoit de trouver un mari digne de sa main. Nous avons vu comment elle fut mariée à Callias, un des plus riches particuliers d'Athènes.

Quoi qu'il en soit, il est certain que les mœurs de Cimon furent bien éloignées d'être irreprochables. Le poëte Mélanthius, en badinant avec lui dans ses Elégies, fait mention d'une Astéria de Salamine, & d'une Mnestra, comme de ses maîtresses. On lui reproche aussi d'avoir porté trop loin son amour pour son épouse légitime Isodice, fille d'Euryptolème : les Elégies qu'on lui adressa, prouvent, dit-on, qu'il fut inconsolable de sa mort. Pousser la tristesse au-delà des bornes, est sans contredit une foiblesse ; mais faudroit-il à cet égard, juger un grand homme, d'après des Elégies ? L'homme sensible fera plutôt à Cimon de sa douleur,

un sujet d'éloge, qu'un sujet de reproche. Il ne fut débauché, que parce qu'il manqua d'éducation. Les génies d'une trempe vigoureuse, se servent à la fin de maîtres à eux-mêmes. C'étoit un fonds qui manquoit seulement de culture: les ronces qui le couvroient, décéloient une nature généreuse, & présageoient aux hommes qui savent percer les enveloppes de la rusticité, que le petit-fils de Cimon seroit un jour le digne fils de Miltiades. En effet, on remarquoit dans ses discours, beaucoup de magnanimité, de générosité & de franchise. Cette ame ardente tenoit plus d'un Péloponnésien que d'un Athénien. On pouvoit lui appliquer ce qu'Euripide disoit d'Hercule; « au-dehors » homme grossier & sans ornement, » mais homme de bien au souverain » dégré. »

Av. J.C. 470.

Enfin, le grand homme se montra dans Cimon. Au courage & à l'audace de Miltiades; au grand sens & à la sagesse de Thémistocles, il joignit plus d'équité. On convenoit qu'il étoit plus homme de bien que l'un & l'autre, & que ne leur étant inférieur en rien dans les vertus militaires, il les sur-

passoit infiniment dans les vertus politiques, lors même qu'il étoit encore jeune, & qu'il n'avoit aucune expérience dans la guerre.

Av. J. C. 470.

Diod. l. 11. p. 45. Her. l. 7. c. 107. Plut. in Cimon.

Devenu successeur de Pausanias dans le commandement de la flotte, Cimon fit voile vers Eione, dont quelques Perses de distinction, & même parents du Roi, s'étoient emparés. Il battit leurs troupes, les obligea de se renfermer dans la place, tomba sur la Thrace au-dessus du Strymon, d'où elle tiroit ses convois, se rendit maître de tout le pays, & réduisit les assiégés aux dernières extrémités. Il avoit fait proposer à Bogès, gouverneur de la place, de se rendre; mais ce fier Barbare se voyant sans ressource, du haut des murs, jette dans le Strymon, l'or & l'argent qui étoient dans la Ville; égorge sa femme, ses enfants, ses concubines, ses domestiques; les fait jetter au milieu d'un bûcher qu'il a fait allumer, & s'y précipite lui-même.

Plut. in Cimon.

Presque toutes les richesses que renfermoit Eione, avoient été consumées avec les Barbares, dans l'embrasement de la Ville: mais le pays étoit beau & fertile; Cimon en accrut la domination

mination d'Athènes, qui, pour lui témoigner sa reconnoissance, & conserver la mémoire de cet exploit, lui permit d'élever dans la Ville, trois *Hermès* de marbre, avec des inscriptions. Av. J. C. 470.

Jamais Thémistocles ni Miltiades n'avoient reçu une pareille distinction; car quoique le nom du vainqueur ne parût dans aucune de ces inscriptions, on savoit qu'elles le regardoient. Miltiades, pour récompense de ses victoires, avoit demandé une couronne de l'olivier sacré: « Miltiades » dit alors, en se levant, un habitant du bourg de Décelie « quand tu auras combattu seul, » demande à être honoré seul ». Si les exploits de Cimon reçurent un prix si flatteur, ce fut sans doute parce que sous les autres Généraux, les Athéniens n'avoient combattu que pour le salut de la patrie, & que le fils de Miltiades avoit battu les Barbares dans leur propre pays, & fait sur eux des conquêtes. En effet, elles ne se bornèrent pas à la prise d'Eione, où les Athéniens envoyèrent une colonie: Cimon se rendit aussi maître de Scyros.

Diod. l. XI. *p.* 45. *Thucyd. l.* I. *p.* 65. *Plut. & Nep. in Cimon.*

Cette île étoit habitée par les Do-

lopes, peuple beaucoup plus enclin à la piraterie qu'adonné à l'agriculture, & qui ne se bornant plus à des courses, s'étoit mis à piller les étrangers qui abordoient dans l'île. Quelques marchands Thessaliens étant entrés un jour dans le port de Ctésium, sont pillés & jetés en prison. Ils trouvent le moyen de rompre leurs chaînes, & vont porter leurs plaintes devant le tribunal des Amphictyons, qui condamnent les habitants de l'île à la restitution des marchandises, & à des dommages envers ceux à qui elles appartiennent.

Av. J. C. 470.

Ceux des insulaires qui n'avoient point eu de part au pillage, refusent de contribuer; les autres craignant de s'y voir obligés, pressent Cimon de venir avec sa flotte, prendre possession de l'île, qu'ils s'engagent à lui livrer. L'Athénien paroît; s'empare de Scyros, chasse les Dolopes, & purge la mer Egée de ces pirates qui l'infestoient.

C'est dans cette île que Thésée, fuyant son ingrate patrie, avoit terminé malheureusement ses jours. Elle devoit renfermer son tombeau. Depuis peu, un Oracle d'Apollon avoit ordonné

aux Athéniens de recueillir les restes de cet ancien Roi; de les apporter dans leur Ville, & de lui rendre les honneurs héroïques. Mais on ignoroit l'endroit où reposoient les cendres de Thésée; les Scyriens, loin de permettre qu'on fît des recherches dans leur île, ne vouloient pas même convenir que ce Prince eût été tué chez eux.

Av. J. C. 470.

Le Général Athénien ne laissa pas échapper l'occasion que la fortune lui présentoit: il découvrit le tombeau, & fit transporter à Athènes, plus de huit-cents ans après l'exil de Thésée, les restes de ce héros, ornés avec magnificence.

Le peuple reçut avec transport ce bienfait de Cimon; &, pour en conserver la mémoire, on établit un concours de poëtes tragiques, remarquable en ce que Sophocle y fit jouer la première de ses pièces. Déjà le jeune poëte, dont les talents se déceloient, avoit des ennemis. L'Archonte Aphepsion, ne voulut point tirer au sort les juges qui devoient connoître de la bonté des pièces & décerner le prix. Sur ces entrefaites, Cimon, suivi des autres Généraux, vint au théatre, & après avoir fait ses libations au

Av. J. C. 470.

Dieu de la scène, il se préparoit à s'en retourner; lorsque l'Archonte ayant fait prêter à tous ces Officiers le serment usité en pareil cas, les obligea de s'asseoir, & de remplir la fonction de juges.

Cette particularité honorable aux auteurs & aux acteurs, donna aux jeux la plus grande célébrité. Les acteurs se surpassèrent eux-mêmes : le prix fut adjugé à Sophocle; & cette victoire causa tant de chagrin à Eschyle, jusqu'alors roi de la scène, que le séjour d'Athènes lui étant devenu odieux, il se retira en Sicile, où il termina ses jours.

Cimon répara les vices de son éducation; il cultiva, dans un âge plus avancé, les arts agréables. Le poëte Ion racontoit qu'étant encore fort jeune, & nouvellement arrivé de Chio à Athènes, il fut invité à souper chez le fils de Miltiades. Après le repas, lorsque les libations eurent été faites, on pria celui-ci de chanter : il le fit avec tant de graces, que toute l'assemblée le combla d'éloges, & l'éleva même au-dessus de Thémistocles, qui ayant été prié de chanter, dans un repas, répondit; « qu'il ne savoit chanter, » ni toucher de la lyre; mais, d'une

» ville petite & pauvre, en faire une » grande & riche. »

La conversation tomba ensuite sur les exploits de Cimon; chacun rappelloit ceux qui lui paroissoient les plus éclatants: c'est à ce sujet qu'il leur raconta le trait suivant. Les Barbares pris dans les villes de Sestos & de Byzance, étoient en grand nombre, &, par déférence pour Cimon, les alliés l'engagèrent de procéder au partage du butin: il fait dépouiller les prisonniers, les met nuds d'un côté, & de l'autre leurs habits & leurs ornements. On se récrie sur l'inégalité du partage: « Je vous » laisse le choix » leur dit Cimon; « les » Athéniens se contenteront de la part » que vous aurez refusée ». Les alliés préférèrent la dépouille des Perses aux Perses mêmes, & se retirèrent chargés de chaînes, de colliers, de bracelets d'or, de riches habillements; abandonnant à Cimon des corps absolument nuds, & peu propres au travail. Mais on ne tarda pas à voir arriver de la Phrygie & de la Lydie, les parents & les amis de ces prisonniers, qui les rachetèrent moyennant de grosses sommes d'argent, qui servirent à entretenir la flotte pendant quatre mois, sans

Av. J. C. 470.

parler de l'or qu'on mit dans le trésor public.

L'adresse de Cimon versa d'immenses richesses dans sa maison. Elles avoient été gagnées honorablement sur les Barbares ; elles furent employées plus honorablement encore au soulagement de ses concitoyens. Il fit abattre toutes les clôtures de ses terres, de ses jardins ; & les pauvres d'Athènes, les étrangers mêmes, purent, en toute liberté, y venir cueillir les fruits dont ils avoient besoin. Chaque jour, un souper simple, mais abondant, étoit servi sur sa table ; & tous les Athéniens peu favorisés des biens de la fortune, ou au moins ceux du bourg de Lacia, dont il étoit, y avoient leur couvert. Il vouloit que n'étant point obligés de travailler pour vivre, ils pussent consacrer tous leurs moments aux affaires de la République. Un domestique nombreux & bien vêtu, suivoit toujours Cimon ; s'il rencontroit quelque vieillard couvert d'un mauvais habit, il lui faisoit donner celui d'un de ses gens, & il n'étoit point de citoyen pauvre qui tînt à déshonneur cette libéralité. Ses domestiques ne le suivoient même jamais sans porter beaucoup d'argent : en

passant dans la place, ils s'approchoient des plus honnêtes indigens, à qui ils donnoient secrètement quelque monnoie. Gorgias disoit, avec raison, que « Cimon amassoit des ri» chesses pour s'en servir, & qu'il » s'en servoit pour s'attirer l'estime & » le respect ». Digne rejeton de ces anciens Athéniens, qui se glorifioient d'avoir enseigné aux hommes l'agriculture, l'usage du feu & celui des fontaines, il avoit fait de sa maison le prytanée commun de tous les hommes, en leur abandonnant les prémices de ses fruits, & en faisant renaître, autant qu'il étoit en lui, l'heureuse communauté du siècle d'or.

Av. J. C. 470.

On s'attend à voir calomnier tant de largesses : c'étoit, disoient ses détracteurs, un moyen de flatter le peuple, de s'insinuer dans ses bonnes graces, de s'attirer ses faveurs. On sait qu'il étoit porté pour le gouvernement de Sparte : il en donna le témoignage le plus authentique, en s'unissant avec Aristides contre Thémistoclès, partisan outré de la Démocratie, & en s'opposant à Ephialtes, qui, pour complaire au peuple, vouloit détruire l'Aréopage. Aucun desir secret de la tyrannie ne

dirigea ses libéralités ; il fit le bien
. J. C. pour le plaisir de le faire, pour être
470. aimé, pour être respecté. Il conserva ses mains pures de toute concussion ; jamais il ne voulut recevoir de présents ; & ne cessa jusqu'à la mort, de dire gratuitement tout ce qu'il crut capable de concourir au bien de la République.

Un Barbare ayant quitté le parti du Roi de Perse, s'étoit retiré à Athènes avec de grandes richesses. Des calomniateurs s'efforcent de le rendre suspect : l'étranger cherche un asyle dans la maison de Cimon ; & en entrant, il dépose dans le vestibule, deux grandes coupes remplies d'or & d'argent. Cimon se met à rire : « Lequel aimes-tu mieux » de m'avoir pour pensionnaire ou pour » ami » ? — « Pour ami » répond le Barbare. — « Eh bien ! reprends donc » ton argent ; si je suis ton ami, il » sera sans doute à mon service quand » j'en aurai besoin. »

d. l. Athènes jouissoit alors du plus grand
in empire qu'eût jamais eu un peuple sur les Grecs : mais bientôt les Barbares ne furent plus ses seuls ennemis ; les habitants du Péloponnèse s'opposoient partout à ses desseins ; les alliés se

révoltoient : ceux de Naxe donnèrent les premiers l'exemple, & les premiers, au préjudice du traité, ils furent privés de la liberté. Av. J. C. 470.

Cet acte d'autorité, par lequel Athènes attaquoit le droit de ses alliés, ne devoit pas être le seul. Les ennemis avoient disparu ; las de tant de campagnes, & ne croyant plus la guerre nécessaire, les alliés n'avoient plus d'autre desir que de cultiver en paix leurs héritages : ils se croyoient dispensés d'envoyer les hommes & les vaisseaux qu'ils devoient fournir. Les Généraux Athéniens tâchoient de les y forcer par toutes sortes de voies : ils traînoient en justice ceux qui refusoient de s'acquitter de leurs engagements ; ils les faisoient condamner à des amendes, & même à des peines afflictives : ce n'étoit plus cette douceur, cette modération qui avoit gagné tous leurs cœurs.

Cimon suivit d'autres principes : la violence n'entra dans aucun de ses moyens ; mais il en employa un qui, sans que les alliés s'en doutassent, devint la cause de tous leurs maux. A ceux qui ne vouloient pas servir en personne, & qui, séduits par les dou-

Av. J. C. 470.

ceurs du repos, ne soupiroient qu'après la tranquillité, il faisoit payer en argent leur service, prenoit leurs vaisseaux; & tandis qu'ils s'amollissoient par ce loisir, & qu'ils substituoient au métier des armes, le négoce & l'agriculture, il faisoit monter leurs navires par les Athéniens, qui s'endurcissant aux travaux, aux fatigues, & s'aguerrissant de plus en plus, devinrent en peu de temps, maîtres de ceux qui auparavant étoient leurs alliés. Ceux-ci voulurent lever la tête; il étoit trop tard: qu'eussent-ils fait, sans fonds & sans vaisseaux, contre des hommes qui avoient une supériorité décidée?

Diod. l. 11. p. 45. 46.

L'esprit rempli des plus vastes projets, Cimon, à la tête d'une flotte de deux-cents voiles, qui fut augmentée encore d'un tiers, par la jonction des Ioniens & des autres alliés, cingle vers la Carie, passe à la vue de toutes les côtes. A son aspect, les villes dont les habitants étoient originaires de la Grèce, se déclarent pour lui, & abandonnent le parti des Perses. Il prend de force toutes celles qui ont reçu des garnisons du Grand Roi. Delà il tourne vers la Lycie, & trouve encore

le moyen de grossir considérablement sa flotte. Av. J. C. 470.

De leur côté, les Perses avoient levé une armée nombreuse, & tiré de la Phénicie & de la Cilicie, une flotte considérable. Tithraustès, fils naturel de Xercès, avoit le commandement général.

Cimon apprend que l'ennemi est à la hauteur des côtes de Pamphylie; il tourne de ce côté avec deux-cents galères très-agiles, que Thémistocles avoit fait construire, & dont il fit élargir les ponts par des planchers qui débordoient des deux côtés, afin qu'ils pussent contenir un plus grand nombre de combattants.

Les habitants de Phasélis refusent de le recevoir, & de se déclarer contre le Roi. Cimon ravage leur territoire, & s'approche de la place, dans le dessein de l'assiéger. Les citoyens de Chio, qui servoient sur sa flotte, & qui, de toute ancienneté, étoient amis des Phasélites, tâchoient d'adoucir la colère de Cimon; &, par des lettres qu'ils attachoient à des flèches, avertissoient les habitants de ce qui les intéressoit. Ils se rendirent enfin aux sollicitations de leurs

Av. J. C. 470.

amis, payèrent une amende de dix talents, & réunirent leurs forces à celles du Général Athénien.

Combats près de l'Eurymédon.

La flotte Perse étoit à l'ancre, vers l'embouchure du fleuve Eurymédon, résolue de ne combattre qu'après la jonction de quatre-vingts vaisseaux Phéniciens, qu'elle attendoit de Cypre. Cimon au contraire, vouloit prévenir cette réunion : il s'avance en ordre de bataille. Les Barbares, pour l'éviter, se jettent dans le fleuve ; ils y sont poursuivis. Alors voyant qu'il n'y avoit plus à reculer, ils viennent à la rencontre des Grecs avec six-cents voiles ; ou selon d'autres, avec trois-cents. Le combat fut violent ; mais enfin, la victoire se déclara pour les Athéniens. Les Perses tournent leurs proues vers la terre ; les premiers qui purent en approcher, se réfugièrent dans le camp qui étoit assis près du rivage. Un grand nombre de vaisseaux ennemis furent coulés à fond ; le reste se retira en désordre dans l'île de Cypre, où les hommes prirent terre à la hâte : mais les vaisseaux restés vuides, demeurèrent au pouvoir des vainqueurs, au nombre de cent, ou même de deux-cents.

Diod. l. 11. *p.* 46. *Plut. in Cimon.*

Cependant l'armée de terre, voyant la défaite de la flotte, s'étoit approchée du rivage. Tenter la descente en présence de l'ennemi, & mener contre des troupes fraîches & supérieures, des soldats déjà affoiblis par les fatigues d'un combat opiniâtre, eût été témérité chez d'autres que des Grecs : mais la victoire anime le courage & redouble les forces ; les troupes ne demandoient que le combat, & à se couronner dans le même jour, d'une double victoire. Av. J. C. 470.

Cimon fait monter les vaisseaux qui viennent de tomber en son pouvoir, par les plus braves de ses gens, habillés à la Perse & la thiare en tête : les Barbares les prennent pour leurs camarades. L'infanterie pesamment armée, encore toute échauffée du combat, tombe avec de grands cris sur les Perses, qui, quoiqu'étonnés, les reçoivent avec courage, & soutiennent leur premier choc sans s'ébranler. Beaucoup d'Athéniens périssent dans la mêlée. Enfin, les Barbares sont rompus ; la nuit vient augmenter le désordre, le carnage est horrible ; les Grecs font main-basse sur tout ce qui se rencontre, pénètrent jusqu'à

Av. J. C. 470. la tente de Phérédates, neveu du Roi, second commandant de l'armée, & l'égorgent : tout ce qui ne périt point par l'épée, est fait prisonnier. Le camp & les richesses immenses qu'il renferme, tombent au pouvoir du vainqueur. Les Perses éperdus, ne peuvent regarder comme auteurs de cette entreprise, les Grecs à qui ils ne croient point d'armée de terre : ils l'attribuent aux Pisidiens, qui habitoient les cantons voisins, & s'imaginant que le danger étoit sur terre, plusieurs d'entr'eux se réfugièrent du côté des vaisseaux, comptant y trouver un asyle. Les ténèbres d'une nuit obscure augmentoient encore la confusion, & les empêchèrent long-temps de se reconnoître. Le trouble des Barbares commençoit à en jetter parmi les Grecs mêmes : ils ne savoient contre qui ils portoient leurs coups ; heureusement Cimon, qui avoit prévu le danger où l'avidité du pillage pouvoit précipiter ses soldats, leur avoit donné un signal auquel ils se rallièrent. Des torches allumées près de la flotte, rappellèrent tous les Grecs à leurs vaisseaux.

Diod. l. XI. p. 47.

Le lendemain, ayant laissé un trophée

sur le rivage, il ramena en Cypre sa flotte illustrée par deux victoires remportées le même jour : évènement dont l'histoire ne fournit aucun autre exemple. Ensuite, instruit du lieu où sont les quatre-vingts vaisseaux Phéniciens qui n'avoient pu se trouver au combat, il tourne contr'eux, les attaque, s'empare de cette flotte, & taille en pièces la plus grande partie des troupes.

Av. J. C. 470.

Plut. in Cimon.

Toute la Grèce retentissoit des exploits de Cimon ; Athènes lui prodiguoit les éloges : plus de trois-cents vaisseaux étoient tombés en son pouvoir ; vingt mille prisonniers suivoient ses pas. L'or & l'argent entrèrent à grands flots dans le trésor public.

Diod. ubi sup. Plut. & Nep. in Cimon.

Athènes prit un accroissement prodigieux en réputation, en richesses & en autorité dans la guerre ; elle eut de quoi fournir aux dépenses publiques ; le mur de la citadelle qui regarde le Midi, fut construit. Les grandes murailles qui unissoient le Pirée à la Ville, ne furent point, il est vrai, élevées par Cimon ; mais des fruits de sa victoire : il en fit jetter les premiers fondements, avec un travail & une dépense énormes. Le terrein sur lequel on se trouvoit obligé de les asseoir,

étoit marécageux ; il fallut faire des
Av. J. C. 470. dessèchements, fonder à pierres perdues ; enfin, à force de cailloux & de pierres de taille, on vint à bout de faire des fondations capables de porter les murs qu'on projetoit.

Cimon, parmi les travaux de nécessité, n'oublia pas ceux d'agrément : il embellit Athènes de lieux d'exercices ; il orna la place publique d'une belle plantation de planes. Sous ses mains, l'*Académie*, lieu aride & sec, se transforma en un bocage délicieux. Une multitude de fontaines y entretinrent une fraîcheur perpétuelle ; de grandes allées couvertes, procuroient la promenade la plus agréable ; on y voyoit de longues lices pour s'exercer à la course : mais ce grand homme ne s'endormoit point au sein de la victoire. Quelques Perses qui s'étoient emparés de la Chersonnèse, ne vouloient point l'abandonner, & appelloient à leur secours les peuples de la haute Thrace. Il prend quatre galères, fond sur les ennemis, s'empare de treize de leurs vaisseaux, les chasse entièrement de leur pays, soumet les Thraces, & réduit toute la Chersonnèse à la domination d'Athènes. Delà il vole à Thase, dont les

habitants s'étoient révoltés pour des mines & des places de commerce qui étoient vis-à-vis d'eux, dans le continent. Les Thasiens sont vaincus dans un combat naval; les Athéniens mettent le siège devant la Ville. Dans le même-temps, Athènes envoya dix mille citoyens & alliés, à Amphipolis, qui se nommoit alors *les Neuf-voies*, dont ils se rendirent maîtres, & d'où ils chassèrent les babitants: mais ayant voulu entrer plus avant dans le pays, ils furent tous défaits à Drabesque l'Edonique, par les Thraces soulevés, & qui ne voyoient qu'avec peine, ce nouvel établissement.

Av. J. C. 470.
Thucyd. l. 1. p. 66. Plut. in Cimon.

Le siège de Thase continuoit: les habitants, pour forcer les Athéniens de le lever, avoient engagé les Lacédémoniens à faire une irruption dans l'Attique; mais Sparte désolée par le plus horrible des tremblements de terre, songeoit à réparer ses propres malheurs.

Les Thasiens ne pouvant espérer de diversion, se rendirent après trois ans de résistance, & abandonnèrent aux Athéniens, les mines d'or qu'ils possédoient dans le continent voisin, ainsi que toutes les terres qui étoient de la

dépendance de leur île. Leurs murailles furent rasées, leurs vaisseaux livrés aux vainqueurs ; ils payèrent une somme d'argent, en promirent encore d'autres : Athènes se mit en possession d'une île, & d'un commerce qui furent pour elle la source de beaucoup de richesses.

Av. J. C. 470.

Pour récompense d'un tel service, Cimon fut accusé d'intelligence avec le Roi de Macédoine. Il est vrai que les côtes de ce royaume sont si voisines de Thase, que le Général Athénien pouvoit facilement y faire une descente. Athènes, sans doute, ne se ressouvenoit plus du service qu'avoit rendu Alexandre à l'armée des Grecs, au temps de la bataille de Platées ; & Cimon, pour n'avoir pas fait une action injuste, fut poursuivi en justice par ses ennemis. Il travailla à se justifier. Elpinice alla solliciter en sa faveur, Périclès qui commençoit à se mêler des affaires, & qui étoit l'un des plus violents accusateurs de son frère. « Madame » lui répondit en riant Périclès, après l'avoir entendue « vous êtes trop âgée pour » réussir ». Cependant il se montra moins ardent à sa poursuite, & le jour du jugement, il ne se leva qu'une fois pour parler contre l'accusé ; encore

fût-ce si foiblement, que Cimon fut absous.

Ce fut au commencement du règne d'Archidamus, fils de Zeuxidame, que Lacédémone éprouva l'affreuse calamité dont nous avons parlé. Plus de vingt mille personnes en avoient été les victimes. En plusieurs endroits, le pays s'engloutit dans des abymes: le Taygète & les autres montagnes de la Laconie, furent ébranlées jusques dans leurs fondements; plusieurs de leurs sommets se détachèrent & s'écroulèrent; Sparte fut abymée; cinq maisons échappèrent seules à cet épouvantable désastre. Chacun s'empressoit à sauver ce qu'il avoit de plus précieux, Archidamus, prévoyant les suites de ce malheur, ordonne de sonner la trompette, comme si l'ennemi étoit à la vue de la Ville, afin que les citoyens accourent se ranger autour de lui tout armés. C'est à la prévoyance de leur Roi, qu'ils dûrent leur salut: sans Archidamus, peut-être n'eût-il plus été question de Sparte. Il sembloit qu'un Dieu ennemi, eût juré la perte de cette Ville célèbre. Ce fléau qui dura long-temps, qui fit disparoître tant de personnes qu'on ne retrouva jamais, & qui ense-

Av. J. C. 469. *Plut. in Cimon. Diod. l.* 11. *p.* 47. 48. *Thucyd. l.* 1. *p.* 66. 67.

Av. J. C. 469.

velit beaucoup de richesses, n'étoit pas ce que les Spartiates avoient le plus à redouter. Irrités depuis long-temps contre leurs maîtres, les Hilotes & les Messéniens ne dissimuloient leur haine, que par la crainte où les tenoient la puissance & la supériorité de Sparte: mais à peine la virent-ils désolée par la perte d'un grand nombre de ses citoyens, qu'ils en méprisèrent les restes. Il n'y avoit pas long-temps que Pausanias avoit réveillé dans les premiers, le sentiment de la liberté: ils se liguent avec les Messéniens, & marchent contre Lacédémone, dont ils croient s'emparer facilement.

Dans cette extrémité, les Lacédémoniens députèrent à Athènes, Periclidas, au sujet duquel Aristophane, dans sa *Lysistrata*, fit depuis ce reproche aux Spartiates: « Avez-vous » oublié que jadis Periclidas vint à Athè- » nes en qualité de suppliant, & qu'assis » aux pieds des autels, pâle & défait, » avec sa casaque rouge, il nous de- » mandoit une armée? &c. »

Ephialtes soutint qu'on ne devoit point secourir Sparte, ni travailler à l'élévation d'une Ville rivale d'Athènes; mais la laisser dans son abaissement, & briser

ainsi son orgueil. Cimon envisageant les choses sous un autre point de vue, ne pouvoit se dissimuler que Sparte & Athènes ne fussent les soutiens de la Grèce, & que l'existence de ces deux Villes étoit nécessaire au salut commun. Sans Sparte qui lui servoit de frein, que fût devenu le peuple d'Athènes, si fier, si vain depuis ses victoires? & sans Athènes, jusqu'à quel point, peut-être, les Spartiates n'eussent-ils pas porté la dureté envers le reste de la nation? « Laisserez-vous » dit-il à ses concitoyens « la Grèce boiteuse, & votre » ville sans contrepoids? » Ce mot frappa les Athéniens; il eut ordre de marcher contre les Hilotes, à la tête de quatre mille hommes de pied: mais ses ennemis ne lui en imputèrent pas moins d'avoir préféré à l'agrandissement de sa patrie, l'utilité de Sparte.

AV. J. C. 469.

Bientôt les Hilotes furent dispersés, & Cimon reprit, avec son armée, le chemin d'Athènes. Il la fit passer à travers Corinthe; Lachartus qui commandoit dans la place, se plaignit amèrement à Cimon de ce qu'il y avoit introduit ses troupes, sans en avoir demandé la permission aux habitants. « Quand on frappe à la porte de quel-

Av. J.C. 469.

» qu'un » lui-dit-il « encore n'entre-t-on » pas avant que le maître l'ait ordonné ». — « Mais! » reprit Cimon « vous n'a- » vez pas frappé à celles des Cléonéens » & des Mégariens, prétendant que » tout devoit être ouvert au plus fort. » Vous les avez brisées, & y êtes » entrés à main armée ». Le Capitaine Corinthien n'eut rien à répondre, & Cimon continua sa route.

Les Hilotes s'étoient retirés à Ithome, d'où ils faisoient de fréquentes courses sur les terres de Sparte. Les Lacédémoniens mettent le siège devant cette place; mais leur ignorance le faisant traîner en longueur, ils ont encore recours aux Athéniens, dont ils obtiennent des troupes: ils en recoivent aussi de leurs autres alliés, & se trouvent bientôt en état de résister à leurs ennemis.

Commandés encore par Cimon, les Athéniens se présentent devant Ithome: mais bientôt la jalousie des Spartiates se réveille; ils redoutent l'audace & l'esprit remuant de leurs rivaux; & craignant qu'ils ne favorisent leurs adversaires, ils les congédient, sous prétexte qu'ils avoient assez de monde.

Les Athéniens se retirent la rage dans le cœur, & jurent d'être les ennemis de quiconque prendra les intérêts de Sparte. Les esprits s'aigrirent de plus en plus, & arrivèrent par dégrés, à une haine déclarée, qui dégénéra bientôt en une guerre ouverte, & jetta enfin la Grèce dans les troubles & les malheurs qui en sont inséparables.

Av. J. C. 469.

Périclès qui prévoyoit cette rupture, pour inspirer à ses concitoyens plus de courage & de grandeur d'ame, pour leur donner la plus haute opinion d'eux-mêmes, porta un décret, par lequel il étoit ordonné à tous les Grecs de l'Europe & de l'Asie, à toutes les villes, grandes & petites, d'envoyer incessamment à Athènes des députés, pour délibérer sur les moyens de rétablir les temples brûlés par les Barbares, & de s'acquitter des sacrifices voués pour le salut de la Grèce, lorsqu'on avoit combattu contr'eux; sur la sûreté de la navigation, & les moyens d'établir entr'eux une paix durable.

Plut. in Pericl.

Vingt personnages, âgés chacun de plus de cinquante ans, furent choisis pour cette ambassade. Les uns allèrent vers

Av. J. C. 464.

les Ioniens & les Doriens de l'Asie; & les Insulaires depuis Lesbos jusqu'à Rhodes : les seconds parcoururent les contrées de l'Hellespont & de la Thrace, jusqu'à Byzance ; d'autres eurent ordre d'aller en Béotie, en Phocide & dans le Péloponnèse; de remonter par le pays des Locriens, dans le continent supérieur ; de le parcourir jusqu'à l'Acarnanie & Ambracie. Les derniers furent chargés de traverser l'Eubée, de visiter les habitants du mont Œta, ceux du golfe de Malée, les Phthiotes, les Achéens & les Thessaliens.

Si tous ces peuples se fussent rendus à l'assemblée convoquée à Athènes pour délibérer sur les affaires générales de la Grèce, Athènes en quelque sorte eût été reconnue comme la souveraine des villes Grecques. C'étoit le but de Périclès; mais Sparte qui le pressentit, chercha à traverser les ambassadeurs. On commença à rejetter leurs propositions dans le Péloponnèse; toutes leurs sollicitations devinrent inutiles, & les villes ne s'assemblèrent point.

L'orage qui se formoit depuis longtemps sur la tête de Cimon, étoit enfin près

près d'éclater. Un homme adroit & intrigant cherchoit à l'exclure & à le remplacer. C'étoit le fameux Périclès, que nous ferons plus particulièrement connoître au commencement de l'époque suivante : il faisoit jouer tous les ressorts de l'intrigue, pour gouverner le peuple d'Athènes. Sa fortune ne lui permettoit pas d'égaler les dépenses immenses de son rival : au défaut de largesses de ses propres biens, Périclès trouva le moyen d'en faire de celui d'autrui, & qui ne lui concilièrent pas moins la bienveillance du peuple. Il lui partagea les terres conquises : exemple inusité jusqu'alors ; il lui fit faire des distributions de deniers, pour assister aux jeux & aux spectacles ; on paya même sa présence aux tribunaux & au jugement des affaires.

Av. J. C. 469.

Plut. in Pericl.

C'étoit achever le mal, qui n'avoit déjà fait que trop de progrès. L'ambition d'un seul homme fomentoit ainsi par des vues de grandeur personnelle, le germe de la corruption. Périclès porta un coup plus dangereux encore à l'ancienne constitution, en diminuant le crédit & le pouvoir de l'Aréopage ; de ce tribunal dont la censure étoit devenue un joug insupportable pour

une nation enivrée de ses succès, & dont les mœurs étoient dégénérées. Périclès ne pouvoit être compté parmi ses membres. Jamais le sort ne l'avoit favorisé au point de le déclarer Archonte, ni Polémarque; & il falloit avoir passé par une de ces charges, pour être admis à l'Aréopage, qui, faisant la principale force des nobles, devoit être favorable au fils de Miltiades, occupé sans cesse à réfréner la licence du peuple.

Av. J. C. 469.

Id. ibid. & in Cimon.

L'absence de Cimon rendoit la faction de Périclès prépondérante. Secondé d'Ephialtes & du peuple, ce dernier vint à bout d'ôter à l'Aréopage, la connoissance de la plupart des grandes affaires; l'ancien ordre du gouvernement fut bouleversé; les loix fondamentales furent renversées, les anciennes coutumes détruites : alors la puissance exécutrice s'étant jointe à la législatrice, le peuple devenu lui-même un vrai tyran, exerçoit indistinctement tous les actes de gouvernement, & agissoit à la fois, comme Souverain & comme Magistrat.

Cimon, à son retour, indigné de voir l'Aréopage avili, employa tous les moyens pour lui rendre son ancien

lustre, & pour rétablir l'Aristocratie telle qu'elle étoit au temps de Clisthènes. Ses ennemis crièrent; ils excitèrent le peuple; on réveilla les bruits qui avoient couru au sujet d'Elpinice; on lui fit un crime de son attachement pour Lacédémone, on le chansonna même. « Il » n'étoit point méchant homme » disoit Eupolis « mais il aimoit le vin, & étoit » négligent. Souvent il prenoit la liberté » de découcher pour aller à Sparte, » laissant avec grande cruauté, sa pauvre » sœur Elpinice. »

AV. J. C. 469.

Sans doute Cimon étoit l'admirateur des constitutions de Sparte; sans doute il aimoit les Lacédémoniens. De deux enfants jumeaux qu'il avoit eus d'une femme Arcadienne, il en avoit nommé un *Lacédémonius*, & l'autre *Eléus*: aussi Périclès reprocha-t-il souvent à ces enfants leur origine maternelle; quoique d'autres assurent que tous deux, ainsi qu'un troisième, nommé *Thessalus*, eurent pour mère Isodice, petite-fille de Mégaclès, & par conséquent Athénienne. Cimon avoit des obligations personnelles aux Spartiates, à qui il devoit son élévation. Les Athéniens qui d'abord avoient applaudi à une union qui favorisoit leurs projets d'agran-

Av. J. C. 469.

dissement, ne la virent qu'avec les yeux de la jalousie, quand ils eurent atteint le dégré de puissance & d'autorité qu'ils avoient voulu obtenir. D'ailleurs un peuple aussi vain que celui d'Athènes, n'aimoit point à entendre sans cesse exalter ses rivaux de gloire : « Ce n'est pas ainsi qu'on se » comporte à Sparte » s'écrioit Cimon, toutes les fois qu'il trouvoit quelque chose à reprendre, ou qu'il vouloit piquer ses concitoyens. C'en étoit trop ; & l'homme qui avoit remporté tant de victoires, rempli Athènes de richesses & de dépouilles ennemies, fut banni par l'Ostracisme (*), comme ennemi du peuple & ami des Lacédémoniens.

(*) L'an 460.

Av. J. C. 468.

Thucyd. l. I. p. 67. Diod. l. XI. p. 49.

Athènes alors rompt toute alliance avec Sparte, & en forme de nouvelles avec les Argiens & les Thessaliens ; l'esprit de dissension qui règnoit entre les deux principaux Etats de la Grèce, fermente. Fiers des services qu'ils ont rendus dans la guerre des Perses, les habitants de Mycènes veulent recouvrer leur ancienne grandeur. Cette ville, par une prérogative qui la distinguoit du reste de l'Argolide, n'étoit pas soumise à la capitale, & se gouvernoit

par ses propres loix : elle lui disputoit même le service du temple de Junon, & la présidence aux jeux Néméens. Craignant de se voir supplantés, les Argiens, pour prévenir cet affront, s'occupoient depuis long-temps des moyens de s'emparer de Mycènes : ils saisissent le moment où Sparte embarrassée dans une guerre domestique, ne pouvoit la secourir. Les Myréniens, vaincus en bataille rangée, sont assiégés dans leur ville, qui d'abord fait une vigoureuse résistance ; mais enfin obligés de se rendre, ils sont mis aux fers, & leur ville est rasée. Ainsi périt Mycènes, qui, sous Agamemnon, tenoit le principal rang dans la Grèce, qui avoit produit tant de héros, & s'étoit rendu célèbre par tant de faits mémorables. Elle reçut ce traitement d'une ville Grecque, qui avoit refusé de s'unir avec le reste de la nation contre les Perses.

Av. J. C. 468.

Tandis que ces scènes déshonorantes pour les Grecs se passoient, les Hilotes & les Messéniens occupoient sérieusement les Spartiates. Enfin, au bout de dix ans de siège, ils furent obligés de capituler, d'abandonner le mont Ithome, avec leurs femmes &

Thucyd. ubi sup. Pauf. l. 4. c. 24.

leurs enfants, & d'évacuer le Péloponnèse, sous peine d'être faits esclaves, s'ils y rentroient. Athènes, par haine contre Sparte, donna aux fugitifs la ville de Naupacte, qu'elle venoit d'enlever aux Locriens, surnommés Ozoles. Les Messéniens dûrent leur salut en cette occasion, à l'assiète du lieu qui est naturellement fortifié, & à la protection de la Pythie, qui avoit dit aux Lacédémoniens, qu'ils commettroient une faute irrémissible, en usant de rigueur envers les suppliants de Jupiter Ithomate.

Av. J. C. 468.

La puissance d'Athènes augmentoit de jour en jour : cette Ville pouvoit se regarder comme la première de la Grèce; mais les succès l'avoient changée. Ce n'étoient plus ces égards qu'elle avoit d'abord témoignés aux alliés; elle n'agissoit qu'avec empire & autorité : le mécontentement fomentoit des révoltes, & plusieurs renonçant à l'union générale, se firent un gouvernement particulier.

Av. J. C. 464.
Diod. l. 11. p. 53. 54.

Pendant que toutes ces dissensions déchiroient le sein de la Grèce, les Etats qui l'avoisinent n'étoient pas plus tranquilles. Les Egyptiens avoient secoué le joug de la Perse, & s'étoient donnés

Av. J. C. 463.
Id. ibid. p. 54-56.

Inarus pour roi. Bientôt le nouveau Souverain, maître d'une armée nombreuse, fait pressentir les Athéniens sur une alliance : il leur promet, s'ils veulent contribuer à la délivrance de l'Egypte, outre une reconnoissance sans bornes, une part au gouvernement de l'Egypte même.

Av. J.C. 463.

Athènes avoit intérêt d'affoiblir la puissance du Grand Roi : s'allier avec l'Egypte, étoit d'ailleurs s'assurer un appui dans le besoin ; il fut décidé qu'on accorderoit aux Egyptiens, une flotte de trois-cents galères. L'armement se fit avec une ardeur & une diligence incroyables. Artaxercès de son côté, lève des troupes dans toutes les Satrapies ; une flotte considérable est armée ; aucun des préparatifs convenables en cette occasion, n'est négligé.

C'étoit le moment de faire usage de la valeur de Thémistocles. Des couriers viennent à Magnésie, le sommer de tenir les promesses qu'il avoit faites, & de se mettre à la tête des troupes. La Grèce & l'Asie avoient les yeux ouverts sur le héros. D'un côté, le ressentiment qu'il conservoit contre Athènes, & l'ambition de commander

Plut. in Themist.

Av. J. C. 463.
une puissante armée ; de l'autre, la crainte de flétrir ses lauriers, & de ternir ses grandes actions, portoient le trouble & l'incertitude dans son ame.

Quoiqu'il soit difficile de lire dans le cœur des hommes, sur-tout quand ils ont intérêt à ne pas se laisser pénétrer, il est probable que les difficultés, l'impossibilité même de réussir, retinrent Thémistocles. En prenant le commandement de l'armée, il avoit en tête, non des Artabaze & des Mégabyze; mais Cimon, que la fortune martiale sembloit prendre plaisir à favoriser. Une défaite le couvroit d'une honte ineffaçable; la Perse ne la lui eût point pardonnée: alors en quel endroit de la terre trouver un refuge? Ces réflexions lui inspirèrent, sans doute, une résolution qui mit fin à ses perplexités. Il invite ses amis à un sacrifice solemnel; il les embrasse, leur fait ses derniers adieux, avale un poison subtil, & meurt âgé de soixante-cinq ans. Cette mort ne fit qu'accroître l'estime & l'admiration qu'Artaxercès avoit conçues pour ce rare personnage : il ne cessa de continuer ses faveurs à toute sa maison & à ses amis.

Ainsi termina ses jours, l'homme

sans lequel la Grèce fût peut-être devenue province de la Perse. Il laissa de sa première femme, cinq enfants mâles, & cinq filles de la seconde. Les Magnésiens lui élevèrent, dans la place publique, un superbe tombeau, & accordèrent à ses descendants, des honneurs dont ils jouissoient encore au temps de Plutarque.

Av. J. C. 463.

Athènes se repentit du traitement qu'elle avoit fait à Thémistocles, & l'on dit que ses parents profitant de cette heureuse disposition, rapportèrent, comme il le leur avoit ordonné lui-même, ses restes dans sa patrie, où du moins il est certain que ses enfants revinrent. Il fut enterré en secret; car il n'étoit pas permis d'accorder publiquement les honneurs de la sépulture à un homme accusé d'avoir trahi sa patrie. Sans doute, avec le temps, on se relâcha, puisque ses enfants lui consacrèrent un tableau dans le Parthénon, & qu'on vit le tombeau de ce grand homme près du Pirée: pouvoit-on mieux placer le créateur de la marine d'Athènes, que dans un lieu où il étoit vu de tous les navigateurs qui entroient dans le port ou qui en sortoient? Jamais homme

Plut. ibid. Thucyd. l. 1. p. 91. Pausf. l. 1. c. 1. Diod. l. 11. p. 44.

Av. J. C. 463.

ne montra mieux ce que peut la nature sans art : une prudence naturelle le guidoit dans toutes ses entreprises, & lui en faisoit deviner l'issue. Il aima l'argent ; mais comme un ambitieux qui en avoit besoin pour arriver à ses fins. Il se promenoit un jour sur le rivage de la mer, & s'amusoit à regarder les corps que le flot y avoit jetés ; plusieurs avoient encore leurs colliers & leurs bracelets d'or : « Prends cela » dit-il à un de ses amis « car tu n'es pas Thémistocles ». Deux citoyens recherchoient une de ses filles ; il préféra l'honnête homme pauvre, au mal-honnête homme riche : « J'aime mieux » disoit-il « un homme » sans biens, qu'un bien sans homme. »

Thémistocles sentoit ce qu'il valoit. Un Officier qui avoit rendu quelques services à la République, osa s'en glorifier en présence du héros, & comparer ses actions aux exploits du vainqueur de Salamine. Il lui répondit, par la Fable du *Lendemain*, qui ne seroit point, si la *Fête* n'eût été.

On se rappelle la licence de sa jeunesse. Un certain Antiphatès qui, dans ses jeunes années, avoit repoussé avec le mépris dont ils étoient dignes, les

sentiments que lui témoignoit Thémistocles, lui faisoit assidument la cour, depuis qu'il étoit revêtu de la première dignité de la République. « Mon ami » lui dit un jour Thémistocles « nous sommes devenus sages en » même-temps; mais tous deux trop » tard. » Av. J. C. 465.

La singularité ne nuit point auprès du peuple, à l'homme qui cherche à dominer. Thémistocles ne négligeoit pas ce petit moyen: il faisoit crier une de ses terres; « ajoute » dit-il au crieur « qu'elle a bon voisin. »

Sa mort avoit forcé le Roi de jetter les yeux sur un autre Général, & bientôt Achéménès, fils de Darius, à la tête d'une armée de trois-cents mille hommes, arrive en Egypte: il assied son camp sur le bord du Nil, donne à ses soldats le temps de se remettre des fatigues d'une longue marche, & se dispose au combat. Les Egyptiens & les troupes de Libye, dont Inarus étoit roi, n'attendoient plus que le renfort d'Athènes. Enfin Cimon qui étoit devant Cypre avec une flotte de deux-cents voiles, ayant reçu l'ordre de se joindre à Inarus, parut, & on livra bataille. Av. J. C. 460. *Diod. l.* 11. *p.* 56. 57. *Thucyd. l.* 1. *p.* 71.

Av. J. C. 462.

D'abord le grand nombre des Barbares sembla leur donner quelqu'avantage; mais la valeur des Athéniens ayant renversé tous ceux qu'ils avoient en face, les Perses furent mis en déroute, & leur armée presqu'entièrement détruite, se réfugia dans le quartier de Memphis, appellé la *Muraille blanche*.

Av. J. C. 461.

Diod. l. 11. p. 57.

Instruit de cette défaite, Artaxercès envoie à Sparte des hommes chargés de grandes richesses, afin de solliciter une diversion dans l'Attique, & de forcer les Athéniens d'abandonner l'Egypte, pour voler à la défense de leurs propres foyers. Sparte refusa ces offres, renvoya les ambassadeurs; & le Roi se vit contraint de former une nouvelle armée, à laquelle il donna pour chefs, Artabaze & Mégabyze. Ces deux Généraux, avec des troupes aussi nombreuses que les précédentes, séjournent quelque temps dans la Cilicie & dans la Phénicie; ils exigent des habitants de ces provinces, ainsi que des Insulaires de Cypre, une flotte qui monte à trois-cents voiles: près d'une année est employée à ces préparatifs. Les Athéniens pressoient toujours le siège de la *Muraille blanche*.

Cependant les Perses, côtoyés par leur flotte, après avoir traversé la Syrie & la Phénicie, arrivèrent en Egypte, & campèrent devant Memphis. Les Athéniens se retirèrent à Prosopis, île formée par le Nil, & dans laquelle ils soutinrent un siège pendant dix-huit mois. Leur flotte étoit à l'ancre sur le fleuve ; les Perses détournent son cours, & pénètrent dans l'île : les Athéniens mettent le feu à leurs vaisseaux, & après s'être exhortés mutuellement à ne rien faire d'indigne de leurs exploits, ils fondent sur leurs ennemis. Artabaze & Mégabyze, se rappellant les milliers d'hommes que la valeur Athénienne leur avoit jadis fait perdre, proposèrent aux Athéniens de les laisser tranquillement sortir de l'Egypte. Ainsi, l'opinion seule de leur valeur les sauva : ils se rendirent à Cyrène, & delà en Grèce. Pour achever l'infortune d'Athènes, les Phéniciens & les Perses attaquèrent, près de Mendèse, à une des embouchures du Nil, cinquante vaisseaux qui venoient au secours des Athéniens ; il n'en échappa qu'un petit nombre. Toute l'Egypte rentra sous l'obéissance du Roi de Perse, à l'excep-

Av. J. C. 460.

Diod. l. 11. *p.* 58. 59. *Thucyd. l.* 1. *p.* 71. 72.

Av. J. C. 460.

tion de la contrée où commandoit le Roi Amyrthée, & que les marais rendoient inaccessibles: il avoit d'ailleurs sous ses ordres, un peuple très-belliqueux. L'auteur de la révolte, Inarus, fut pris en trahison, & attaché à un gibet. Telle fut l'issue de cette grande expédition, qui avoit occupé les Athéniens plusieurs années hors de leur pays.

Diod. l. 11. p. 59. Plut. in Pericl.

En ce même temps, Ephialtes s'étant rendu odieux à la noblesse, par la protection qu'il accordoit au peuple, fut tué pendant la nuit, sans qu'on ait pu jamais découvrir l'auteur de ce meurtre.

Av. J. C. 459. Diod. l. 11. p. 59. 60. Thucyd. l. 1. p. 67-70.

Enfin, la haine que se portoient les deux principales Républiques de la Grèce, se déclara ouvertement, au sujet de la querelle qui s'éleva entre Corinthe & Mégare, sur leurs limites. Des pillages réciproques, des querelles, & même des voies de fait, quoiqu'entre particuliers, présageoient une prochaine rupture. Les Mégariens, qui toujours avoient été les plus foibles, craignant les Corinthiens, se fortifièrent du secours des Athéniens, qui unirent le port de Nisée avec Mégare, au moyen d'une longue muraille, & y mirent garnison. Par leur traité avec les Mégariens, ils

eurent Pèges, lieu voisin, commode pour le commerce, d'où naquit la grande haine des Corinthiens contr'eux.

Av. J. C. 459.

Corinthe, de son côté, fait alliance avec quelques villes du Péloponnèse. Les Athéniens font une descente à Halies, dans cette presqu'île: ils sont battus par les Corinthiens & les Epidauriens; mais leur flotte & celle du Péloponnèse s'étant rencontrées à la hauteur de Cécryphalie, il y eut un choc où l'avantage resta aux Athéniens, qui, pour profiter de cette victoire, vont attaquer Egine. Les habitants de cette île, sans s'effrayer de l'irruption qui les menace, viennent à la rencontre de leurs ennemis, livrent un combat naval, sont vaincus, & perdent soixante-dix vaisseaux. Les Athéniens, sous le commandement de Léocratès, débarquent, & mettent le siège devant Egine. Les Péloponnésiens envoient au secours des assiégés, trois-cents hommes pesamment armés, & se saisissent ensuite des passages du mont Gérania, d'où ils descendent dans le territoire de Mégare, persuadés que les Athéniens attaqués en tant de lieux, seroient contraints de lever le siège.

Av. J. C. 458.

A cette nouvelle, tous les citoyens qui étoient restés dans Athènes, jeunes & vieux, marchent au secours de Mégare, sous la conduite de Myronidès: la victoire, disputée long-temps, demeure indécise. Les Athéniens, après la retraite des ennemis, avoient dressé un trophée: les vieillards de Corinthe, accablent de reproches leur jeunesse, qui, piquée d'émulation, retourne douze jours après sur le champ de bataille. Les Athéniens sortent de Mégare, en poussant de grands cris, font main-basse sur ceux qui dressent le trophée, contraignent les autres de se retirer. Une partie des Corinthiens s'égarent dans leur retraite, & vont s'engager dans un lieu environné de fossés. L'infanterie pesamment armée des Athéniens, ferme d'un côté les avenues, les enveloppe de l'autre, & les assomme à coups de pierres.

L'embrasement se communique de proche en proche. Les peuples de la Phocide avoient déclaré la guerre aux Doriens qui habitoient Cytinie, Boïe & Erinée, situées au pied du mont Parnasse; & après une victoire, s'étoient emparés de leurs villes. Les Lacédémoniens envoient au secours des vaincus,

une armée composée de quinze-cents Spartiates, & de dix mille autres Péloponnésiens, commandés par Nicomèdes, fils de Cléombrote, tuteur du jeune Plistoanax : les Phocéens sont battus, les villes reprises, & la paix se fait entre les deux peuples.

Av. J. C. 458.

Sur le bruit de cette expédition, les Athéniens avoient formé le dessein d'attaquer les Lacédémoniens à leur retour. Ceux-ci s'étoient arrêtés en Béotie, pour délibérer sur l'endroit par où ils feroient leur retraite. S'ils la tentoient par mer, & en traversant le golfe de Corinthe, les Athéniens pouvoient tourner le Péloponnèse & fondre sur eux; s'ils préféroient de se retirer par terre, outre que le passage du mont Gérania est très-difficile, il étoit gardé par les garnisons de Pèges & de Mégare.

Diod. l. 11. p. 60. 61. Thucyd. l. 1. p. 70. Plut. in Cimon. & in Pericl.

D'un autre côté, quelques brouillons d'Athènes sollicitoient les Spartiates, de s'opposer à l'élévation des murs qui devoient joindre les ports du Pirée & de Phalère au corps de la place, auxquels on travailloit alors, & de changer la forme du gouvernement. On connoissoit ces intrigues à Athènes, & pour en prévenir les suites, les

Av. J. C. 458.

citoyens au nombre de quatorze mille, y compris mille Argiens & un corps de cavalerie Thessalienne, se saisissent du passage de Gérania ; une flotte de cinquante vaisseaux les suit le long des côtes. Instruits de ce mouvement, les Lacédémoniens se détournent vers Tanagre en Béotie : les Athéniens les joignent ; les deux armées se rangent en bataille.

Cimon, quoique banni, s'étoit rendu au camp des Athéniens, dans l'intention de partager avec ses concitoyens, les périls de cette guerre, & de détruire par des faits, les reproches de favoriser Lacédémone. Périclès & ses partisans, qui sentirent que la présence d'un Général aussi heureux qu'habile, alloit les éclipser, semèrent que Cimon n'étoit venu que pour faciliter la victoire aux ennemis, & les mener ensuite victorieux dans Athènes. Ils obtinrent un ordre du Sénat, qui enjoignoit aux Officiers, de ne pas le recevoir. Contraint de se retirer, l'illustre exilé montra toute la grandeur de son ame, & s'adressant à Euthippe & à quelques autres de ses compagnons, qui étoient le plus soupçonnés de pencher pour les Lacédémoniens, il les conjura de faire

servir cette journée de preuve à leur innocence, &, par leur valeur, d'effacer de l'esprit de leurs concitoyens, un soupçon qui les déshonoroit. Cette vengeance étoit la seule que le héros pût se permettre contre sa patrie : elle fut pleinement satisfaite. Ces braves gens, qui étoient au nombre de cent, excités par le discours de Cimon, lui demandent son armure, la placent au milieu de leur petit bataillon, soutiennent avec une valeur héroïque, les efforts des Spartiates, se font tous tuer, & laissent aux Athéniens le repentir de les avoir soupçonnés injustement, & le regret de leur perte.

Av. J. C. 458.

Périclès fit des prodiges de valeur dans cette journée ; il affronta les plus grands dangers. La crainte des reproches auxquels il s'exposoit, en se laissant battre, après avoir refusé le bras de Cimon, lui fit tout tenter : mais le succès ne répondit point à ses efforts. La nuit sépara les combattants, laissant la victoire aux Lacédémoniens.

Les Thessaliens qui, pendant la bataille, s'étoient rangés du côté des Spartiates, apprennent qu'il vient de l'Attique un convoi considérable pour l'armée Athénienne, & se mettent en

Av. J. C. 458. marche pour l'enlever. Les troupes qui escortoient ce convoi, les prennent pour un détachement qu'on envoie à leur rencontre : les Thessaliens profitant de l'erreur, en tuent un grand nombre. Revenus de leur méprise, les Athéniens recommencent un combat aussi vif que tumultueux. Pendant ce temps, les Athéniens de l'armée, qui avoient eu avis de l'entreprise des Thessaliens, s'étoient mis en route. Ils arrivent presqu'en même-temps qu'eux, les prennent parderrière, & en font un grand carnage. Les Lacédémoniens de leur côté, accouroient au secours des Thessaliens : les deux armées se rassemblent dans cet endroit, & ce qui n'étoit qu'une escarmouche, devient une action générale. Pendant la nuit, l'avantage demeura incertain; le lendemain même le laissa douteux : enfin, les Lacédémoniens se retirèrent à travers le territoire de Mégare, & rentrèrent dans le Péloponnèse.

Av. J. C. 457. Diod. l. 11. p. 61-63. Thucyd. l. 1. p. 70. 71.

L'alliance de Thèbes avec Xercès, l'avoit avilie ; & le reste de la Béotie refusoit de reconnoître cette Ville pour sa capitale. Lacédémone pouvoit aider les Thébains à rentrer dans leurs droits, & à recouvrer leur jurisdiction : ils lui

proposèrent cette alliance, s'engageant de faire la guerre aux Athéniens en leur propre nom. Les Thébains dispensoient Sparte d'envoyer hors du Péloponnèse, des armées de terre: c'étoit d'ailleurs donner une rivale à Athènes, des barrières à son ambition ; & Sparte n'eut pas honte de s'allier avec des hommes avilis, pour abaisser ceux qui avoient contribué au salut de la patrie. Elle avoit à Tanagre une grosse armée, qui fut employée à étendre les dépendances de Thèbes, & à soumettre à cette Ville, toutes celles de la Béotie.

Av. J. C. 457.

Athènes, qui ne pouvoit voir ces mouvements sans indifférence, lève de nouvelles troupes destinées pour la Béotie, sous le commandement de Myronidès. Tous ceux qui devoient suivre ce Général, ne s'étoient pas rendus à Athènes au jour fixé: il part avec les soldats qui se trouvent au rendez-vous, & s'avance en Béotie. Quelques Officiers lui représentèrent qu'il seroit plus avantageux que toute l'armée fût rassemblée: « Ce » n'est point à un Général » leur répondit Myronidès « d'attendre ses sol» dats : le retardement de ceux qui » n'ont point paru au jour marqué,

Av. J. C. 457.

» dénote d'ailleurs une disposition à » fuir l'ennemi dans le combat, & à » préférer leur sûreté aux intérêts de » la patrie. Au contraire, la fidélité » des autres, m'est un gage de leur » fermeté au jour de l'action ». L'évènement vérifia la conjecture : avec ce petit nombre d'hommes déterminés, Myronidès attaqua près d'Œnophyte, une armée nombreuse ; il remporta une victoire qui fit comparer le Général aux plus grands Capitaines, & cette journée à celles de Marathon & de Platées.

Tanagre est prise & rasée : la Béotie devient la proie du vainqueur. Les Thébains au désespoir, forment une nouvelle armée, & sont battus dans les vignobles de la Béotie. Toutes les villes du pays, à l'exception de Thèbes, tombent entre les mains de Myronidès. Les Locriens d'Opunte, vaincus dans leur propre territoire, sont obligés de donner cent otages : les habitants de la Phocide éprouvent le même sort. Myronidès vole chez les Thessaliens ; il leur reproche leur trahison envers Athènes, & veut les forcer de rappeller dans leurs villes, les citoyens bannis à cette occasion. Pharsale

efuse, & est investie. Le siège traîne n longueur ; il l'abandonne, & rentre nfin dans Athènes, où il est reçu au ilieu des applaudissements. Malgré nt de querelles, le siège d'Egine 'avoit point éprouvé d'interruption : le capitula ; ses murs furent rasés, s Eginètes cédèrent leur flotte aux ainqueurs, & promirent de payer ibut.

Av. J. C. 457.

Plus les succès d'Athènes étoient rillants, plus il étoit à craindre qu'ils excitassent ses ennemis à venir en tirer engeance : on s'attendoit à voir au rintemps suivant, les Péloponnésiens ondre sur l'Attique. La crainte rappella souvenir des services de Cimon ; on esira son retour.

Plut. in Cimon. & in Pericl.

Périclès étoit trop adroit pour s'y pposer en de pareils conjonctures : il ressa lui-même le décret, & le proposa. n assure néanmoins qu'il ne se prêta ce rappel, qu'après avoir fait secrètement avec Cimon, & par l'entremise d'Elpinice, un traité, par lequel e dernier consentoit d'aller avec deux-ents voiles, porter la guerre hors de Grèce, ravager les terres du Grand oi, & de laisser Périclès maître de Ville. Cimon rentra donc dans

Athènes, cinq ans après son exil, & au bruit des acclamations de toute la Ville.

Nep. in Cimon.

Av. J. C. 456.

Diod. l. 11. *p.* 64.
Thucyd. l. 1. *p.* 71.

La gloire dont Myronidès s'étoit couvert, avoit inspiré à Tolmidès le noble desir de marcher sur ses traces. Il propose au peuple une expédition sur les terres de Sparte, qu'on ne se souvenoit pas d'avoir jamais vues exposées aux fureurs de la guerre. A la tête d'une armée de quatre mille hommes & d'une flotte de cinquante vaisseaux, il débarque à Méthone en Laconie, s'en empare, l'abandonne sur la nouvelle que les Lacédémoniens viennent au secours de la place, tombe sur le port de Gythium, brûle tous les vaisseaux qu'il y rencontre, ravage la campagne des environs; se rembarque, fait une nouvelle descente à Zacynthe de Céphalénie, se rend maître de toutes les villes de l'île, traverse le bras de mer qui la sépare de Naupacte, & prend cette dernière place d'emblée.

Av. J. C. 455.

Diod. l. 11. *p.* 65.

Tolmidès passe toute l'année suivante dans la Béotie. Périclès fait une irruption dans le Péloponnèse, & delà cingle en Acarnanie, jusqu'auprès des Œniades : il en prend toutes les villes. Ainsi la Grèce étoit en proie à l'ambition

bition de deux peuples rivaux, qui s'en disputoient l'empire.

Une tentative contre la Thessalie, & qui ne fut point couronnée du succès, humilia Athènes. Oreste, Roi de cette contrée, chassé de son pays, avoit imploré le secours des Athéniens, qui, suivis des Béotiens & des Phocéens, firent voile en Thessalie: mais ils se contentèrent de ravager la côte, n'osant s'écarter à cause de la cavalerie ennemie, & revinrent avec Oreste, sans avoir rien fait.

Av. J. C. 454. *Thucyd. l. 1. p. 72.*

Quelque temps après, ils s'embarquèrent à Pèges, &, sous la conduite de Périclès, firent voile vers Sicyone, avec mille soldats pesamment armés: ils mirent pied à terre, battirent les Sicyoniens, se joignirent aux Achéens, passèrent de concert en Acarnanie, & firent la guerre aux Eniades; mais ils furent contraints de revenir sans avoir pu se rendre maîtres de la place. Enfin, trois ans après, la paix fut conclue pour cinq ans, entre Athènes & le Péloponnèse.

Av. J. C. 453.

Cimon s'apperçut que le repos ne s'accordoit point avec l'humeur inquiète & remuante de ses concitoyens: il craignit d'ailleurs que tant de vaisseaux

Av. J. C. 450. *Diod. l. 12 p. 73. 74.*

Av. J. C. 450.

Plut. in Cimon. Thucyd. l. 1. p. 72.

Athéniens, qui croisoient continuellement autour du Péloponnèse & des îles, ne donnassent sujet à de nouvelles guerres intestines; il proposa donc une expédition contre Cypre & l'Egypte. Athènes fit équiper une flotte de deux-cents voiles, dont elle donna le commandement au fils de Miltiades. Il avoit ordre d'aller dans les parages de l'île de Cypre, porter la guerre à Artaxercès.

Un songe, des présages sinistres annonçoient, dit-on, une mort prochaine à Cimon: il n'étoit plus temps de reculer; il mit à la voile. Arrivé à la hauteur de Cypre, il détacha soixante vaisseaux pour l'Egypte, à la prière du Roi Amyrtée. Cependant Artabaze se tenoit à la vue de l'île, avec une flotte de trois-cents voiles: Mégabyze, à la tête d'une armée de trois-cents mille hommes, occupoit la Cilicie. Cimon aborde en Cypre, s'empare de Citium & de Malos, dont il traite les habitants avec humanité. Il apprend qu'une nouvelle flotte vient de Cilicie & de Phénicie, au secours de l'île; il vole à sa rencontre, l'attaque, coule à fond plusieurs vaisseaux, en prend cent avec leur équipage, & poursuit

le reste. Les Perses se sauvent dans le camp de Mégabyze : les Athéniens débarquent & leur livrent bataille. Anaxicrates, Lieutenant de Cimon, y perdit la vie, après avoir donné des preuves d'un courage héroïque ; & les Grecs victorieux, remontèrent sur leur flotte.

AV. J. C. 450.

Cimon revient en Cypre. Salamine, qui avoit une bonne garnison Perse, & qui étoit pourvue d'armes & de munitions, refuse de se rendre : elle est assiégée. Cette Ville, dont la conquête entraînoit celle de l'île entière, fut attaquée avec vigueur, & défendue de même : mais Artaxercès, qui craignit les suites de la guerre, envoya ordre à ses Lieutenants de traiter de la paix. Les propositions furent écoutées favorablement. Les Athéniens renvoyèrent d'autres ambassadeurs, à la tête desquels étoit Callias, & la paix fut conclue aux conditions ; 1°, que toutes les villes Grecques de l'Asie seroient mises en liberté, & se gouverneroient par leurs propres loix ; 2°, que les Perses ne pourroient s'éloigner de plus de trois journées de distance de leurs rivages ; 3°, qu'on ne verroit jamais aucun de leurs vaisseaux de guerre, entre Phasélis & les Cya-

AV. J. C. 449. *Diod. l. 12. p. 74. 75. Plut. in Cimon.*

Av. J. C. 449.

nées. Les Athéniens, par le même traité, s'obligèrent à ne plus entrer en armes sur les terres de la domination d'Artaxercès.

La Perse étoit humiliée : toutes les forces de l'Asie avoient échoué contre une poignée d'Européens : un petit coin de terre vivifié par la liberté, avoit triomphé d'un vaste Empire énervé par le luxe, & affoibli par le despotisme. Les Athéniens décernèrent les plus grands honneurs à Callias. Le Perse alla cacher sa honte au fond de ses Etats, & Athènes rayonnante de gloire, fixa sur elle tous les regards.

Depuis l'incendie de Sardes, qui avoit allumé cette guerre qui coûta tant de milliers d'hommes, il s'étoit écoulé plus de cinquante ans. La Grèce fut redevable de la paix à la valeur de Cimon, & à la crainte qu'il inspiroit au Grand Roi. En effet, ce Prince n'avoit point encore eu d'ennemi aussi actif. Ses projets ne tendoient à rien moins qu'à détruire la puissance qui avoit causé tant de maux à la Grèce. La mort vint l'arrêter : il fut retenu dans l'île de Cypre, par une maladie qui le conduisit au tombeau.

Après une guerre glorieuse, terminée par une paix plus glorieuse encore, la Grèce ne fut pas jouir d'un bonheur qu'elle s'étoit acquis par tant de sang : animés par des orateurs brouillons & grands artisans de querelles, ses habitants ne pensoient qu'à s'entre-détruire.

Av. J. C. 449.

Le temple de Delphes devint le sujet d'une nouvelle querelle, qu'on appella *Guerre sacrée*, & qu'on peut regarder comme la seconde. Les Lacédémoniens avoient dépouillé les peuples de la Phocide de l'intendance du temple, & l'avoient donné aux habitants de Delphes. Périclès, à la tête d'un corps d'Athéniens, remet brusquement les Phocéens en possession. Pour contester à ses rivaux la prérogative que les Delphiens leur avoient accordée de consulter l'Oracle les premiers, & que ceux-ci avoient fait graver sur la tête d'un loup de cuivre ; ce Général fit graver sur le côté droit de cet animal, la même prérogative accordée par les Phocéens à ceux d'Athènes.

Av. J. C. 448. *Plut. in Pericl. Thucyd. l. 1. p. 73.*

Les bannis de la Béotie s'emparent d'Orchomène, de Chéronée, & de quelques autres places. Les Athéniens

Av. J. C. 447. Diod. l. 12. p. 75. Thucyd. l. 1. p. 73. 74. Plut. in Pericl.

& leurs alliés, sous la conduite de Tolmidès, reprennent cette dernière Ville, la pillent, & y laissent des troupes. Ils sont surpris en se retirant, par les bannis d'Orchomène; défaits à Chéronée, les uns sont tués, les autres faits prisonniers. Pour briser leurs fers, Athènes fut contrainte d'abandonner la Béotie, qui fut remise en liberté, & où les bannis rentrèrent.

Périclès avoit tout tenté pour détourner Tolmidès de cette périlleuse entreprise. « Si tu refuses de céder aux » raisons de Périclès » lui avoit-il dit, « au moins prends conseil du temps, le » meilleur & le plus sage des conseillers ». L'évènement, en justifiant les craintes de Périclès, ajouta à l'idée qu'on avoit déjà de sa prudence, & augmenta la bienveillance du peuple envers lui.

Av. J. C. 446.

Cette expédition eut les suites qu'on en devoit attendre: la plupart des villes de l'Eubée, encouragées par le succès des Béotiens, se détachent de l'alliance d'Athènes. Périclès entre dans cette île avec des forces considérables. A peine est-il débarqué, qu'il apprend la révolte de Mégare, dont les habitants avoient égorgé la garnison, & fait alliance avec Sparte. Les Corin-

thiens, les Sicyoniens & les Epidauriens joints aux Mégariens, étoient entrés dans l'Attique, avec les Lacédémoniens commandés par le Roi Pliſtoanax.

Périclès quitte l'Eubée, & repaſſe en Attique. L'ennemi lui préſente la bataille. Il n'eût pas été prudent de l'accepter contre une armée nombreuſe & choiſie : il préféra l'intrigue; & comme il ſavoit que le jeune Pliſtoanax ſe gouvernoit en tout par les avis de Cléandridas, que les Ephores lui avoient donné pour conſeil, il eſſaya de gagner ce dernier. Il y réuſſit, & l'armée du Péloponnèſe ſe retira de l'Attique, ſans avoir fait autre choſe que de ravager Eleuſis & la plaine de Thriaſe.

On n'apprit qu'avec indignation à Lacédémone, que l'armée s'étoit ſéparée, & que les troupes étoient rentrées dans leurs villes. Le Roi condamné à une amende conſidérable, qu'il ne put payer, fut banni de Sparte; Cléandridas ayant pris la fuite, fut condamné à mort par contumace.

Après la retraite des Péloponnéſiens, Périclès étoit repaſſé en Eubée, dont il remit toutes les villes ſous l'obéiſſance

Av. J. C. 446.

d'Athènes. La Grèce alors plus fatiguée que satisfaite de la vicissitude de ses succès, donna les mains à une paix qui fut conclue pour trente années, entre Athènes, Sparte, & les alliés des deux Républiques.

Av. J. C. 445. Diod. l. 12. p. 85. Plut. in Pericl.

Periclès avoit chassé les habitants d'Histiée: il les remplaça par une colonie d'Athéniens, composée de mille personnes, entre lesquelles on partagea les maisons de la Ville & le territoire des environs. Pour se former une idée de ce qu'étoit la population d'Athènes, malgré les guerres qu'elle avoit eues à soutenir, & le sang qu'elles lui avoient coûté, il suffira de dire que Periclès, outre la colonie d'Histiée, en établit dans la Chersonnèse une autre aussi nombreuse; une de cinq-cents hommes à Naxe; une de deux-cents cinquante à Andros; une autre enfin de mille hommes, dans le pays des Bisaltes en Thrace. Celle de Thurium, en Italie, sur laquelle nous nous étendrons, lorsque nous parlerons de la Sicile, le reconnoissoit aussi pour son fondateur. Ainsi Periclès, en procurant un établissement à ceux de ses concitoyens qui n'en avoient pas, déchargeoit Athènes d'une multitude que

ſon oiſiveté rendoit dangereuſe ; il tenoit les alliés en reſpect, en plaçant au milieu d'eux ces Athéniens, comme autant de garniſons qui les empêchoient de penſer à ſe révolter. Av. J. C. 445.

Après tant de combats & de victoires, la Grèce jouit enfin de la paix. Profitons de cet intervalle, qui ne fut que de ſix années, pour nous repoſer des fatigues des armes : entrons dans l'intérieur des villes, & partageons avec les Grecs, le ſpectacle intéreſſant que nous offre le progrès des arts. Après avoir accompagné ces héros dans les champs de Marathon & de Platées, ſuivons-les au théatre, où les poëtes cherchent à exciter leur ardeur pour la gloire, en rappellant dans leurs drames, les combats qui leur avoient conſervé la liberté.

Fin du huitième Volume.

TABLE DES LIVRES

Contenus dans le huitième Volume.

LIVRE TRENTIÈME.

LIVRE TRENTE-UNIÈME.

LIVRE TRENTE-DEUXIÈME.

LIVRE TRENTE-TROISIÈME.

LIVRE TRENTE-QUATRIÈME.

ERRATA.

PAGE 37, *ligne* 20, ce qu'il étoit: *lisez* qui il étoit. Page 38, *ligne* 23, après Darius: *ajoutez*, la première de ces Villes avoit secouru les Ioniens révoltés. Page 57, *ligne* 24, s'empara des autres Isles: *lisez* débarquant dans les autres Isles. Page 62, *ligne* 15, des tribus: *lisez* de tribus. *Ibid. ligne* 17, étoient à la gauche: *lisez* terminoient la gauche. *Ibid. ligne* 19, qui se faisoit: *lisez* qui se faisoient. Page 82, *ligne* 4, les soins: *lisez* le soin. Page 86, *ligne dernière*, donné: *lisez* fait. Page 90, *lignes* 28 & 29, favorisoient: *lisez* favorisent. Page 100, *ligne* 23, croisoient: *lisez* traversoient. Page 103, *lig.* 2, peuvent: *lis.* peut. Page 143, *au titre*, expulsion des Perses: *lisez* fuite de Xercès. Page 193, *ligne* 22, escorta: *lisez* avoit escorté. Page 195, *au titre*, Livre trente-deuxième: *lisez* trente-troisième. Page 277, *au titre*, Livre trente-troisième: *lisez* trente-quatrième. Page 305, *ligne* 28, Quêteurs: *lisez* Questeurs. Page 345, *ligne* 23, leurs: *lisez* les. Page 351, *ligne* 27, *mettez une virgule après* victoire.



